

LE PAPE  
**CLÉMENT XIV**

ÉPIGRAMME

**AU PÈRE AUGUSTIN THEINER**

PRÊTRE DE L'ORATOIRE A ROME

Docteur des 3-3, Coadjuteur de l'Oratoire des Prêtres et Religieux et de Saint-Sulpice,  
Fils et religieux des Archives ecclésiastiques de Vienne, etc., etc

**PAR J. CRÉTINEAU JOLY**



**PARIS**

LIBRAIRIE DE M<sup>re</sup> V<sup>e</sup> FOUSSIEUQUE-RUSAND,  
rue Saint-Sulpice, 23,  
A Lyon, chez J.-M. Pélagaud et Cie.

—  
1822

# LETTRE

27

## RÉVÉREND PÈRE THEINER

PRÊTRE DE L'ORATOIRE.

---

Mes très-aimables père,

Je ne vous connaissais pas lorsqu'en 1845 je me trouvais heureux de être de vous dans le cinquième volume de l'*Annuaire de la Compagnie de Jésus* :

« A Beaulieu, un des élèves du père Kehler, Auguste Theiner, qui deviendra un écrivain distingué, offre en 1855 à son vieux maître cet hommage aussi juste que touchant : « Je dois, dit Theiner, l'éducation de ma jeunesse à ce Kehler, si connu de tous les habitants de la Silésie, qui a eu la gloire d'être le premier à introduire dans cette province l'étude saine des langues orientales. Kehler a rendu à l'instruction publique en Silésie des services que reconnaissent les Catholiques et les Protestants. D'après la connaissance que j'ai acquise

maintenant des Récits, je puis certifier que Kocher est digne de son ordre illustre. Je pourrais souvent quand je l'entendais avec la plus aimable simplicité exprimer le plus ardent de monar, s'il était possible, dans l'hôtel de son Institut. »

Je ne vous ennuierais pas davantage quand, au sixième volume de cette même *Mutualité de la Campagne de Jena*, racontant votre séjour et votre conversation à la maison de retraite de Saint-Basile, fondée à Rome par les Jésuites, j'écrivais : « En 1813, Auguste Thier, l'un des plus brillants écrivains de l'Allemagne, y entra pourvu par ses doctes et pût les acclimater en maître de religion. »

Je ne peux pas avoir l'honneur d'être personnellement connu de Votre Excellence, et cependant dans son ouvrage intitulé : *Mutualité de Pontificat de Clément XII*, dont le premier volume vient de paraître, traduit en français avant même d'être publié en allemand, votre langue maternelle, vous parlez de moi en termes qui ont dû bien valoir à votre charité.

Ce n'est ni pour me plaire ni pour réconforter que je m'adresse à vous. J'en aurais plus que le droit, je ne vous en cherche le temps. Les questions personnelles sont toujours irritantes, elles portent avec elles des passions et des colères qu'il est de la dignité d'un bonnet de bonnet d'écarter d'un débat sérieux.

Avec Frédéric Arcton, une des plus belles intelligences de votre Allemagne, j'ai cru que « le seul être qui pût com-  
enir à la majesté de l'histoire, le seul qui pût lui con-  
server sa magnificence sainte et nécessaire, d'état de

juger les actions en elles-mêmes et de les approcher toujours des éternels principes du juste. » Votre Révérence ne me fera pas sortir de cette réserve.

En 1817, quand je publiai le *Clement XIV et les Jésuites*, il s'éleva, à Rome, à Paris, à Bruxelles, à Vienne et à Londres, une de ces polémiques qui finissent après elles de profondes blessures. J'étais attaqué avec virulence ; je répondis de façon à faire les riens et les gens raisonnables de mon côté. Cette réplique, qui avait pour titre : *Défense de Clement XIV*, ne vous est peut-être pas tout à fait inconnue. Je ne la prendrai pas pour guide en vous répondant. A diverses reprises vous protestez, en termes éloquents, de votre justice, de votre charité chrétienne. Je ne mets en doute aucune de ces vertus ; je suis même convaincu que vous croyez en avoir offert un petit modèle dans ce dernier livre. Seulement je vous demanderai la liberté de pratiquer d'une autre manière cette charité qui faisait dire à l'apôtre saint Paul : « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. »

Vous l'avez, et surabondamment, n'est-ce pas, Père Tacite ? Ainsi vous êtes conseiller de l'Inde, conseiller du Saint-Office, près des archives secrètes du Vatican et mon critique plein d'indulgence.

Depuis que le livre de *Clement XIV et les Jésuites* a paru, de grands, de terribles événements ont effrayé et bouleversé l'Europe. De justes révolutions ont courbé les têtes des royaumes ou des empires qui avaient préparé ces événements. Nous avons vu, comme dit Tacite, tout ce qu'il y avait de plus excellent dans la liberté, tout ce qu'il y avait de plus extrême dans la servitude. Un sou-

vel ordre d'idées et de faits à saisir, et je ne vous cache-  
 est pas, mon Révérend, que je vous aurais cru occupé  
 d'autres soins que de cette interminable question des bi-  
 bliothèques. Mais puisque vous la réveille encore, puisque  
 comme vous le proclamez, « se sera toujours pour vous  
 une consolante pensée d'avoir été traité digne de ven-  
 ger l'innocence la plus rugosse qu'il y ait sur la terre,  
 celle d'un Pape, et d'un Pape aussi grand et aussi pur  
 que le fut Clément XIV, » vous ne serez pas trop étourdi,  
 j'espère, de me voir vous servir dans la lice que vous me  
 rouvrez.

Vous ne parlez pas en votre nom seul, et si je m'en  
 rapportais, Dieu m'en garde ! aux quelques mois emprun-  
 tés par moi à votre introduction, vous seriez l'avocat d'uf-  
 floce pour Ganganelli. Cet honneur qui, contre toute pro-  
 babilité, me vaudrait d'une main à laquelle les autres  
 hommes, s'est ce que des bénédictions à demander, aurait  
 tout droit de me surprendre. Est-ce bien en effet pour  
 raviver cette polémique, éteinte depuis cinq ans dans  
 les livres des bibliothèques, que vous saisissez le vergo  
 qui s'émancipe d'hier, ou plutôt, en vous laissant égarer  
 par vos anathèmes l'histoire de la Campagna de  
 Jéhu et de Clément XIV, n'a-t-on pas espéré par cette  
 confusion frapper à mort l'auteur de l'*Histoire des  
 sociétés secrètes et de leurs conséquences*?

C'est un doute, un simple doute, que je soumetts à  
 votre appréciation ; car avec vous, qui ne pouvez vous  
 arrêter du feu qu'après l'incendie et qui croyez la  
 terre promise avant le passage de la mer Rouge, il m'en  
 coûterait trop d'aller plus loin. Mais si ce doute, ne dans  
 mon esprit, prend dans le monde une apparence de

malheureuse réalité, servi-je vous ou moi, mon Révérend, qu'il faudrait avouer? La tête inclinée sur ce papier ou ma plume courbée, je m'interroge sans colère et sans haine. Je laisse passer devant mon imagination tous les sermons de négociations, d'embûches, d'intrigues, de promesses et de tromperies qu'évoque cette histoire et souvent aussi, encore plus souvent contrainte par des diplomates saccés ou perdus, officieux ou officiale dont la langue ne sait qu'ajuster un mensonge, et la coiffez-vous? Je ne puis m'arracher à cette idée qui m'obsède. C'est que les trois immenses volumes qui composent l'*Histoire du Pontifical de Clément XII* ne sont qu'une pierre, assez maladroitement jetée, sur votre respect, sur la chemin de l'*Histoire des sociétés secrètes*. Si c'est ainsi, répondez bien mes paroles, Père Thérèse? la diversion que vous opérez ne réussira pas.

Dieu me garde de vous soupçonner d'un petit calcul! On vous a donné, prétendent-ils, un pape à défendre et un évêque à attaquer. Vous avez prouvé à l'ennemi qu'on vous livre, et si j'osais exprimer ici toute ma pensée, dites-vous, cher Père, que je serais tenté de vous féliciter et de vous remercier de toutes les malédictiones que vous répandez sur ma tête?

Vous êtes habitué aux lettres de l'esprit. Comme tous les Allemands, vous aimez la polémique pour les beaux jeux de la polémique, et, comme tous les doctes qui ont la consigne du cœur enfié, vous vous enivrez du vin de vos savantes colères. Vous êtes prêtre, vous êtes moine, vous êtes penseur. Vous écrivez, vous parlez presque toujours en cathédrale. Vos paroles sont comme vos écrits; elles tombent de la chaire de vérité; on les écoute avec

recueillement, compassion et tristesse. Ces sentiments que je suis souvent fier de partager vous inspirent la conception d'une captivité d'infatigabilité morale. Cette espèce d'infatigabilité vous procure sans cesse de nouvelles impressions d'émotions ; mais elle a aussi ses petits inconvénients. Le revers de la médaille, — et ce n'est pas moi, je le jure à votre Révérence, qui serai votre témoin pour vous le montrer ; — le revers de la médaille apparaît quelquefois. Alors ce polémique, qui s'alignait, bonnet carré sur l'oreille et piano au vent, dans l'arène de la discussion, y met quelquefois blanchi, confus et particulièrement sans les volumes qu'il avait regardés, comme une certaine folie.

Ce précieux sort ne vous est pas réservé, mon Père, ne désignez rien. Pour répondre dignement aux attaques dont vous m'honorez, j'ai des armes mieux trempées que l'oreille, que le sarcasme et le culbute.

Tout comme en outre j'ai pensé deux ou trois fois, et, sans succès, je pense bien, n'est-ce pas ? vous l'avez vu en cabinet, je me suis quelquefois laissé dire que je ne me servais pas plus mal qu'aucun de mes adversaires de ces poignards à double tranchant. Aujourd'hui le sanglier se métamorphose en agneau, mais en agneau qui ne se laisse tuer sans avoir donné un dernier coup de sabot.

Avec vous, que le ciel égare et que peut-être le diable de l'âme tromper se cause exparte involontairement au delà des barres, cela ne serait pas possible. Je crois, et je vous en demande bien pardon, je crois que l'impertinence dont vous vous faites trophée a, malgré elle, condamné votre Révérence à l'apostasie. Je suis persuadé

que vous n'avez écouté ni à me tort ni à me blâmer, et de fait, après vous avoir lu, je me trouve aussi calme, aussi indifférent qu'auparavant. Soyez-vous d'un peu-vant ce sentiment qui peut-être vous étonnera? Je suis heureux de vous le dire, et cependant il faut que vous l'appreniez. Il faut qu'à votre tour je mette le Père Thomas en parallèle avec les obscurs pamphlétaires qui, à Rome en 1847, sur les marches même du trône de Pie IX, donnaient à leur sacrosainte et violente controverse un exemple que je regrette profondément de vous avoir vu suivre.

S'il est vrai que chaque homme doit le faire dans sa vie une part pour les passions comme en Espagne et en Italie, ceux qui voyagent font une bourse pour les valeurs, je n'estime pas heureux, mon Révérend, d'avoir développé ces passions jusqu'au paroxysme, et plus heureux encore si ce débordement de bile se convertit de me prendre pour victime.

*Citron et les Aloues*, cet ouvrage qui a soulevé autour de lui tant de passions d'élites catholiques et de critiques pleins de foi, cet ouvrage venait de paraître. Ce n'est pas à moi de raconter dans quelles circonstances et pour quel besoin j'avais voulu le lancer dans le monde chrétien. Ces circonstances et ce besoin sont assez dignement expliqués par les événements de 1848 et par la conduite des hommes qui s'étaient flattés qu'à force de concessions ils arriveraient à dominer la réaction dont leur faiblesse créait une partie de la puissance.

Je ne précède que par nécessité, car je ne veux pas



surveiller la guerre que vous me déliez et vous confirmer dans la croisade entreprise contre moi. Une polémique ardente, implacable et aussi féconde en incriminations qu'en réponses s'engagea sur le tombeau de Clément XIV fermé depuis soixante-dix-huit ans. J'avais évoqué l'historique, on y répondait par des injures. Ces injures sorties des officines dans lesquelles se manipule la révolution de Rome et ses sacrilèges attentats, ces injures sont méritonnnat pour moi un titre de gloire.

Avant de reprendre les vôtres, qu'il me soit permis de donner la priorité à ceux qui vous précédèrent dans cette voie. Ce n'est point une comparaison que je cherche à établir entre ces misérables et Votre Beatitude; c'est un simple rapprochement que je crois devoir faire. Vous aimez à prodiguer les leçons; vous en avez donné souvent qui ont porté des fruits salutaires. Vous êtes trop humble pour ne pas profiter de celle que je vous offre avec simplicité et sans flatterie.

Voici en quels termes, mon Père, un journal romain, la *Speranza* du 2 décembre 1847, parlait de l'auteur de *Clément XIV et les Romains* :

« Crétinisme-Joty est un nom qui exprime toute la pusillité et l'insolence impudente de tout ce que la vicieillesse, la carnavale folle, l'impudence et l'humaine hypocrisie peuvent former pour rendre la plus fidèle personnalisation de leur nature. Bayle et Voltaire, avec leur école, firent preuve de la plus scandaleuse impudence mal couverte d'un infatigable ridicule pour balayer à tort et à travers tout ce que l'homme a de plus cher et de plus vénérable. Et cependant ils montaient plus ou moins à

dévoient leur but et avouant ce qu'ils avaient dans la pensée. Jamais ils ne se couvrirent des armes de la religion pour soutenir tout ce qu'il peut y avoir de plus arrogant et de plus stérile dans le monde. A côté de Crotti-Anna-Joly, ils firent des modèles de loyauté et de bon sens. Nous pensions qu'un Giovin et un Artino, d'admirable mémoire (1), pouvaient difficilement être égaux par la facilité de l'écriture dans les ouvrages déjà connus du public et pour la composition desquels il s'est inspiré de ces traités antiques. Nous ne voulions pas croire que la nation française pût jamais atteindre celle de ces liechtensteing et sapémore en toutes choses, même dans les mauvaises, aux siècles passés. Mais quelle fut notre surprise en nous voyant convaincre par le fait qu'un Giovin et un Artino sont jamais bien loin en arrière par les excels incomparables de M. Joly, qui ose défendre et donner comme authentiques par de monstrueux arguments certains mauvais livres que la nation française ne refuse qu'en se couvrant la face des deux mains.

(1) Giovin, plus connu en France sous le nom de Paul Jove, était évêque de Novara et auteur de plusieurs ouvrages historiques. Il vendait au plus offrant ses éloges ou ses épitaphes. Il fit à l'Avella, le poète de l'obscénité, l'épigramme suivante :

*Quel plaisir l'Avella peut-il avoir  
D'être d'un poète devant tout le monde,  
Et de se faire un nom par sa sottise ?*

L'Avella répondit par ces deux vers :

*Quel plaisir trouve-t-on à se couvrir  
D'un nom d'un poète qui n'est qu'un sot ?*

D'après le *Sennarum*, je suis Bayle et Voltaire, Paul Jove, l'Avella et Gaglianico renoués ; d'après le *Père Thérèse*, je suis bien après chose encore.

« La pitié et volontaire apologe d'un ouvrage coupable, non seulement de lèse-majesté et vaine, mais d'outrage au genre humain, pourrait-elle être autre chose qu'un Pandémonium de pharisaïsme? .....

« Avec de pareilles préjugées, voilà qu'il se déchaine contre un fléau contre tout qui ont eu devoir rappeler au public que M. Cochinat-Joly ne cesse d'écrire pour qui le peu plus gravement, à tel point que si jamais à ses innombrables mensonges il se mêle quelques choses qui ressemblent même de loin à la vérité, lui-même, tout en les profitant, critiquant comme un forgeron par ses mérites guais, n'y ajoute aucun reproche de son. Mieux-ble ! il lui met d'écrire uniquement pour secourir de son argent qu'onque le fait vivre splendidement à la barbe des sots, et puis il s'empare au moindre signe de celui qui ose le lui dire en face. Mais quand il se rue sur la personne de ses adversaires, aveugle par la haine, il ne sait plus où il frappe : et alors au milieu des fureurs d'une colère impuissante il s'échappe en exclamations qui trahissent tout-à-dit ce qu'il a dans l'âme. En voulant une poignée ? Tout son livre vers la donne auvergnement. Lisez-le, partout où se montre le plus son talent, au commencement, au milieu, à la fin, partout se laisse voir sa haineuse perfidie, sa déloyauté manifeste, sa maladroite manière de se et l'avidité de gagner de l'argent, l'absence aux pieds l'honnêteté personnelle, le respect des aînés, la doctrine des intermédiaires, la sainteté des moeurs, l'honneur et la dignité des plus éminentes dignités chrétiennes. Je tiens cet ouvrage pour le plus féroce Cagliostro de la littérature moderne.

« O Crétinon-Joly! si tu n'étais pas dégoûté par les basses passions, je te proclamerais le parricide de l'hypercentric humaine. Sois donc toujours digne de comparaison, à l'Éternel ressuscité. On ne reconnaît plus en toi l'auteur de la *Fausse Révélation*, depuis qu'on te place de la loyauté et de la vérité la plus mis à protéger les plus détestables causes. »

J'ai traduit littéralement, mot à mot, cette exaltante d'ingrès. Afin de trouver l'acte de naissance d'un pareil cerveau, il faudrait descendre dans les égouts. Ai-je besoin de vous dire que je n'y descendrais jamais? Ce n'est point par orgueil, disques bien au faire la remarque mon Mésencore, que je vous rappelle, après deux années d'intervalle, des ouvrages qui ont dû laisser quelque trace dans votre mémoire. D'autres pourront remonter et les lires afflueront, comme vous le savez, la même exaltation de l'âme. On ne marchait au *Journal*, on n'enseignait dans le cloître. Sur les places publiques on ne brûlait en effigie et on brûlait aux églises des autels de la haine, que des religieux à la façon du Père Ventura blâmaient comme des œuvres de la liberté. L'ouvrage qui venait de paraître des projets fort habilement conçus. Des écrivains anonymes, des arts de *Mort à Crétinon-Joly* retentissant à tous les coins de la ville sanglante qui avait perdu le bien de l'intelligence. On seifait ces arts aux hymnes de gloire et aux sonnets de gratitude qu'on prodiguait à la mémoire de Clément XIV, destructeur universel des Jésuites.

Cette parodie de l'âme traversait en l'âme une parodie d'amour et de vénération était l'œuvre de ces révolutionnaires cosmopolites qui trouvent leur patrie partout ou

ils peuvent construire une harmonie. Elle vint pour lui de faire contre-signer à Pie IX, en 1847, le bref adressé à Clément XIV en 1773. A Rome j'avais aussi le compte dans toutes ses manifestations, je le déposai à Paris. Pouvait-on méconnaître la révolution. Les miracles qu'elle faisait en grands hommes ne payèrent sa dette par un dévouement de cœur qui n'était que un piteux, sans parler même à écarter mon mépris. A Rome aussi, la civilisation chrétienne semblait marquée du sceau de la bête; elle tombait dans le bourbier du matérialisme. Comme un vieillard décrépît, le peuple s'enlorgnait peu à peu dans la mort ou plutôt solennelle possession de l'opprobre. Il croyait marcher à la gloire ou s'appuyant sur la double béquille de la tristesse et de la lâcheté.

Je vous disais que Votre Excellence prit un tel intérêt à ces choses qu'il m'est resté seulement la part réservée dans mon esprit. Vous avez bien par-ci par-là, il est vrai, dans les journaux que votre indignation arrache à votre charité, de ces paroles ou le ministre fait tourner l'aide de l'union évangélique. On sent que parfois la science, presque toujours aussi charitable et active que la foi, vous emporte comme elle emporta le *Speranza* et le *Contemporaneo* aux beaux jours de 1847. Mais, quel que soit le langage dont Votre Excellence ait cru devoir flagorner nos maîtres, soyez convaincu que je ne vous confondrai jamais avec ces profiteurs de la religion publique qui posaient dans les ruines faites par les révolutions. Je regrette seulement, et dans votre intérêt, que vous vous soyez laissé aller à succomber par votre exemple de petits égarés. Etaient-ils donc nécessaires à la cause de Clément XIV?

La justice, la sévérité même envers les méchants est un acte de miséricorde pour les bons. Fût-ce des princes et un pape semblables à ces bergers dont parle le Prophète qui donnaient quand le troupeau se trouvait en danger, et qui, sentant les écueils, s'assourcissaient pendant que l'ennemi donnait l'assaut à la bergerie. J'ai poussé le cri d'alarme. Ce cri n'a pas été sans écho, même dans ces temps de lâcheté et de fausse prudence où l'on tremble plus d'une vérité dite que d'une vérité faite.

Voyant, Père Thomas, entre nous, le besoin d'effacer la Appearance se faisant donc bien vivement sentir dans l'Outaïre pour que, agit en face de votre crucifix, vous ayiez pu, dans grandes angoisses de réflexion locale, vous livrer à une pareille intempérance d'amour envers Clément XIV? Après avoir entendu mon nom mêlé à toutes les farandoules de la révolution romaine, étais-je donc assez abandonné de Dieu pour tomber sous votre plaque de malédiction ou malediction? Est-ce que le pape rétrogradait l'avenir? et quand je regardais ce livre entré dans le domaine des faits accomplis, devais-je vous provoquer aucune de ma part, voir reconnaître les accusations dont, en 1848, il plaçait ses excommuniés de l'Eglise et des monarchies de charger mes épaules? Vous n'avez même que moi ce qui se disait alors dans l'affermissement du progrès social qui se rendait si vite au sac de Quirinal, à la suite du Pape, à tous les ridicules au sanglants excès de la démagogie. Voilà ce que vous écrivez aujourd'hui dans le cadre de votre cellule, dans le silence du cabinet :

« Mais personnage n'avait encore dépassé les limites de la modération, de la charité et de la justice d'une manière aussi efficace que l'a fait M. Crétineau-Joly dans

son ouvrage intitulé *Clement XIV et les Jésuites*. Depuis le commencement jusqu'à la fin, cet ouvrage n'est qu'un tissu de calomnies indignes dans lequel l'auteur cherche à flétrir tous les actes du pontificat de Clément XIV, depuis son avènement jusqu'à son dernier soupir, et à disqualifier le Sacré Collège tout entier, qui, par les accents descends de la Présidence, l'avait élevé sur la chaire inaltérable de vérité et constitué le chef de tout le troupeau du Seigneur. Cette œuvre, stigmate d'une inflexible souffrance dans le domaine de la littérature ecclésiastique, demeurera toujours l'objet de l'indignation des catholiques sincères et de tous les amis de la vérité, à quelque époque qu'ils apparaissent.

Vous comprenez, mon Bénédict, tout ce qu'il y a de pénible pour moi à répondre sous vos yeux une aussi vilaine page, que je voudrais encore échapper à des préoccupations d'autant trop pleines de son sujet. Mais cette pensée, qui se fait pour lui en termes que je ne me permets pas de concilier, car l'œuvre de blâme est sans lui de mon cœur que le besoin de flétrir, se représente à chaque ligne de votre *Discours de Pontificat de Clément XIV*.

Ici, je suis un audace et un orgueilleux, là un sacrilège. Je blasphème quelquefois, plus souvent encore, selon vous, je tombe dans un excès de folie, pour ne pas dire d'impiété. Je donne à l'Eglise d'incroyables soupçons. Je me transforme en artificier, en charlatan qui ne manque pas de certaines activités honteuses. C'est toujours le Cogitatio de la Spenseri; néanmoins vous me faites grâce de l'Aréfin. Mais je suis possédé d'une passion si persévérante et si énergique contre ce grand pape.

qu'elle arriva presque jusqu'aux pieds de la table. Vous voulez que je sois un historien perfide et sans conscience, d'une malice enragée, et j'ai donné le dernier coup de la mort au pape Clément XIV, qui repose depuis plus d'un demi-siècle, sous le marbre de Canova, dans l'église des Saints-Apôtres de Rome.

Je n'ai cherché qu'à glaner dans les diverses appréciations que vous faites de ma personne; que sentez-vous dans ce j'ai vu votre mépris? Quand j'ai eu à parler de vous, je vous ai traité comme un écrivain brillant et distingué; vous, vous épousez toutes mes leçons de l'ouvrage. Je suis à vos yeux ce que vous venez de lire, et, dans ce double jugement, avez-vous ce qui pourra venir à l'esprit de beaucoup de lecteurs? C'est que nous nous sommes trompés tous les deux.

Vous me dites cela et bien d'autres choses encore, Père Thérèse. Hélas! la *Speranza* l'avait dit avant vous; mais vous avez pris une initiative à laquelle personne n'avait songé. Quelque je me suis étonné fortiment lorsque pour dédier les lettres et soulever une attention, je ne m'adressai pas à Votre Excellence qu'elle a trouvé le secret de me faire tout le temps le coup de la mort. Et ce n'est pas en me prodiguant, peut-être à votre insu, toutes les aménités que je vous discourais en dix-sept lignes, que vous avez voulu à m'encourager. Ce n'est pas en me faisant cinq ou six cents pages de travail scolaire que vous m'avez fait éprouver le plus léger sentiment de trouble. Non, non, Père, rassurez-vous.

Pai la met par met, j'ai étudié syllabe par syllabe tout votre ouvrage. Et à tout repos, là, dans l'église de



votre conscience, vous vous surprenez à regretter l'émartine et l'énigme de vos paroles, n'en avez que juste le repentir nécessaire à la paix de votre âme. J'ai tout oublié, tout, excepté une comparaison. Je ne vous la pardonnerai jamais que comme chrétien.

Qu'ai-je fait à Votre Révérence, qu'ai-je fait à Dieu et aux hommes pour qu'il vous plaise de me confondre avec l'abbé Gioberti, qui meurt comme les autres hommes respirent? De quel droit, la comparaison une fois arrêtée, refusez-vous de m'écraser sous le poids de sa gloire anticatholique?

« Les blasphèmes de M. Crétineau-Joly, bien-vus, contre cet auguste chef de l'Eglise ontient déjà provoqué dans notre âme une indignation telle, que nous croyons dès cette époque que c'étoit pour nous un devoir sacré de le démasquer à la face du monde. Nous avions déjà presque achevé ce travail, lorsque vint à commencer contre la Société de Jésus cette guerre laïque et impie, à la tête de laquelle se mit l'abbé Vincenzo Gioberti, guerre que nous devions sentir que celle plus abominable encore déclenchée par M. Crétineau-Joly à la mémoire de Clément XIV. Ces deux auteurs, qui sont tombés dans les extrêmes les plus faiblement opposées au sujet de la Compagnie de Jésus, marchent néanmoins, à nos yeux, sur un pied d'égalité parfaite, excepté sur deux points. Quant au talent, nous sommes obligés de reconnaître au malheureux auteur italien une supériorité incontestable; mais en revanche, quoiqu'ils soient tous les deux animés d'une même haine et d'une même fureur insensée, et qu'ils combattent avec les mêmes armes détestables, nous n'hésitons pas à affirmer que M. Crétineau-Joly,

dans sa doctrine contre le pape, est mille fois plus coupable envers l'Eglise et plus blâmant pour les uns de la vérité, que ne l'est, dans ses attaques contre la Société de Jesus, son confrère d'Italie, presque solitaire et isolé qu'un membre, quoique respectable et sacré, de ce corps salubre du catholicisme, et que l'autre frappe tout entier sans en excepter les Jésuites eux-mêmes, dont la personne est guérie de son venin fatal. Nous sommes à croire même que cette agression scandalieuse causera une douleur plus profonde et plus vive à ceux à l'occasion et en faveur de qui elle a été entreprise. »

Puisque vous le prenez avec moi sur le ton de l'objurgation, il ne me sera sans doute pas profitable de vous répondre en vous adressant quelques conseils d'amis. Et bien ! mon Révérend, j'oserais vous le confesser en toute sincérité, vous êtes un peu trop diffus, quelquefois même, selon l'usage, pour ne pas vous contredire de temps à autres. Je me permets à l'occasion de vous le murmurer à l'oreille ; mais ici je veux, je dois vous adresser à haute voix un reproche de partialité en ma faveur.

De toutes les accusations dont je me suis vu l'objet, c'est la comparaison seule pour moi la plus odieuse. Vous sentez qu'entre nous il s'agit peu du talent de l'abbé Gauthier mais en parfaite avec le sien. Pour le monde auquel vous vous adressez, ce jugement était bon ; j'y consens, en m'attachant devant votre fidélité. Ce n'est donc point là où gît la difficulté que je soulève moi pas pour moi, mais à cause de vous. Vous êtes naturellement impartial, vous le proclamez bien haut et ce n'est pas moi qui oserais contredire Votre Révérence. Néanmoins, vous l'avouerez-je ? cette facile compa-

vous m'a donné lieu de soupçonner une impartialité qui est l'appanage de votre genre, et je vous accuse de m'avoir été trop favorable! Savez-vous pourquoi? C'est que vous avez fait pencher de mon côté la balance que vous teniez au nom des Brûlés romains. Si ce n'était pas un tort, et un tort immense de votre part, vous comprendrez que je vous en récompenserais toute ma gratitude.

Quel nom Port! je cite vos propres expressions comme toujours : « M. Cettinoni-Joly, dans sa diatribe contre le pape, est mille fois plus coupable envers l'Eglise et plus blâmable pour les amis de la vérité que ne l'est dans ses attaques contre la Société de Jésus son confrère d'Italie. » Comment! la guerre que je fais à la mémoire de Ganganelli est plus abominable encore que cette guerre rusée et rusée que l'abbé Gualberti a déclarée aux Jésuites, et l'Église ne m'a pas frappé de ses foudres!

Au milieu des titres ecclésiastiques dont se pare votre humilité sur la conservation même de cette histoire, vous vous proclamez conseiller des sacres congrégations de l'Index, du Saint-Office et des Evêques. Vous avez voix, et voix prépondérante au chapitre; cela est bien dû à votre science et à votre esprit. Il n'y a pas six mois écoulés que l'Index romain proscrivait tous les ouvrages de Gualberti l'un après l'autre, et qu'il les proscrivait avec applaudissements de la Catholique. Et moi, plus coupable que lui à vos yeux, j'ai jusqu'à cette heure échappé à une détestation que vous ne m'épargnez guère, la place à la main.

Que se passe-t-il donc? Non *Clement XII* et les *Jé-*

au lieu est une ineffaçable souillure imprimée au règne d'un Pape que vous présentiez comme un modèle de justice, de force, de vertu et de piété. D'après vous, je l'ai déshonoré dans sa vie, dans son pontificat, dans ses œuvres, dans sa mort; et à Rome, où se conserve si pleinement le souvenir des papes-évangélistes et constants dans leur foi, à Rome, où tout ce qui a trait à la religion, à la morale et à l'honneur des pasteurs de Jésus-Christ est jugé au dernier ressort par l'opinion intégrale dont vous êtes une des lumières, il n'est pas sorti un décret pour tirer vengeance d'un pareil attentat? Vous, mon Révérend, qu'on aurait considéré le défendeur patenté de Clément XIV, vous qui avec le droit le plus minutieusement analysé et développé tous les motifs qui m'ont amené à écrire ce livre, vous n'avez pas trouvé dans votre conscience une proposition tendant à me faire moralement espérer mon crime?

J'ai pu pendant cinquante ans pervertir l'opinion publique, et je l'ai si bien pervertie que vous en corrigez vous-même en ces termes: « Depuis que M. Crétineau-Joly à si indignement outragé la mémoire de Clément XIV, tous, amis et ennemis de l'Église, ont à l'envi marché sur ses traces, chacun dans un but différent, avec une effrayante industrie. » Et à l'aspect de ces maux, votre cœur n'a pas bondi? Et vous et vos collègues n'avez reculé devant cette parodie que vous infligez à Giberti et dont vous daignez me faire grâce?

Membre de la congrégation de l'Index, il faut se soumettre à ce dilemme. Ou vous n'avez pas fait votre devoir, ou mon livre n'est pas aussi coupable que Votre Révérence ose le lui présenter à elle-même, afin

de jeter cette conviction dans les âmes. Vous êtes diéni juge en Israël, juge de la science, de la bonne ou mauvaise foi, de la moralité de tout homme qui pense et écrit dans le monde. Vous promouvez vos décrets sans appel ni recours, et, pour tous les fidèles, pour moi principalement, ils deviennent, après être sanctionnés par le Siège apostolique, des arrêts immuables. Qui donc, l'ère Thiers, a pu vous déterminer à prendre une voie oblique pour me frapper, quand vous êtes à mes yeux un représentant, une incarnation de la loi et des prophètes ? Par quel concours de circonstances inusées, n'êtes-vous pas arrivés à descendre du haut de votre tribunal en livre pernicieux et détestable qui ne inspire une obscure condamnation qu'un fond de votre cœur ? Condamnation qu'il n'est loisible de discuter et que je discuterai, avec votre permission, car ici c'est l'historien qui s'attaque à l'historien ; c'est, pour nous dire, l'honame qui, avec toutes les erreurs de l'humanité, prend à partie un autre homme.

Vous avez un rôle plus simple, plus digne à jouer, et je crois que vous vous êtes mal imaginé de ne pas le tenir. Que vous eussiez-il, en effet, de traduire à la congrégation de l'Index cet ouvrage qui, à Rome, au milieu de l'effervescence des passions de 1847, ne provoquait autour de lui que des colères ou des menaces ? La police française aux frontières des États pontificaux ouvre une avenue de contrebande. On ne l'achète, on ne le lit que sous le manteau de la clandestinité. Il n'avait les honneurs de la publicité que pour être traité sur le bûcher. Alors il ne faut pas Clément XIV, il le ressemblait dans sa philosophie populavrie du des-lustisme médié. Et, tiré de ce spectacle, dans tous les journaux,

l'Alliance se consoler de faire trop peu, la congrégation de l'Inde n'a pas eu devoir informer contre un attentat qui couvait les races. Par ce seul fait, elle serait devenue populaire auprès de toutes les sectes anti-chrétiennes et anti-sociales, et il n'y a pas manqué de ville révolutionnaire pour lui offrir une banquette comme un souvenir de fraternité et un hommage de gratitude.

En vérité, mon Révérend, cette contradiction, qui par ailleurs semble avoir échappé à votre sagacité ordinaire, me trouble et me confond. Je m'interroge pour chercher par quels motifs vous êtes si sévère à mon égard dans votre livre et si bon sur votre tribunal. Plus je me creuse la tête, moins je parviens à pénétrer ce mystère, qui un jour se découvrira peut-être, comme celui de la destruction des Juifs.

Après m'être donné le pas sur l'abbé Gioberti, vous avez compris qu'une réparation m'était due. Vous l'avez accordée sous une grâce charmante dont je ne pourrai jamais assez vous remercier. L'authenticité des documents, qui servent à élever à la justice le monument que vous essayez de saper dans sa base, avait toujours et même contre l'évidence, été niée par les hommes pour qui le mensonge est un besoin, un exotisme et un art. Ce pauvre abbé Gioberti, qui s'était une foi si tenace à toutes les tables d'aitant ses passions, s'était chauffé jusqu'au délire pour prouver en vingt endroits de ses ouvrages que j'étais tantôt le plus audacieux et le plus habile, tantôt le plus médisant des auteurs de toutes les littératures.

D'autres, pour qui l'auteur du *Principe* et du *Servile*

modernes dans la plénitude, d'autres qui auraient été les Christophe Colomb de la colonie, si la colonie n'était pas été inventée, avaient traché sur ses différentes versions. On avait tourné comme de tout vier, afin de n'avoir rien à dissimuler. Des catholiques même, à la conscience timide, à l'appel du ciel ou à la pitié se blessant d'un simple soupçon, se retranchaient derrière cette obligation comme à l'abri d'un dernier rempart. Il leur plaisait d'ajouter que tous ces documents avaient été déposés pendant quatre-vingt-deux jours chez mon éditeur, que là tous les intéressés et tous les curieux avaient été admis comme le demandait M. Charles Lemaire (de l'Institut de France), à voir des yeux, à toucher de la main ces pièces originales qui tranchaient enfin sur des plus certaines, une des plus brûlantes questions de l'histoire. Aujourd'hui, grâce au salut rendu à la force de la vérité, le doute ne sera plus possible, et, sans le voile, c'est vous qui avez porté à Clément XIV le coup le plus facile.

Que dit en effet Votre Révérence lorsque, en s'élevant à infirmer mon jugement sur Ganganelli, elle cite à la nécessité d'affaiblir les preuves qui l'accablent ? On nous répondra peut-être — c'est vous qui parlez, vous qui devez avoir été aussi digne de parler — que l'ouvrage de M. Grégoire-Joly repose uniquement sur des documents authentiques; nous ne le nions pas. — C'est à la page 4 de l'introduction que vous vous exprimez avec tant de lucidité; à la page 11, vous déclarez que les documents publiés par nous « sont tous originaux. » Dans plus d'un endroit, vous corroborez ces déclarations.

Cet aveu est un acte, car non seulement vous avez

l'honneur d'être membre des sociétés congrégations des évêques et réguliers, du collège théologique, de l'académie archéologique pontificale, mais vous êtes encore consultant de l'Index et du Saint Office. A tous ces titres, sans compter celui d'honnête homme, de prêtre aussi pieux que savant, vous en jaguez un autre qui, dans la matière présente, est du plus grand poids.

Vous êtes prêtre confesseur des archives secrètes du Vatican. Ainsi donc quand il s'agit de monuments historiques, ecclésiastiques ou manuscrits, vous avez raison pour prononcer. Votre parole doit être autorité.

Butte, d'après vous, accepta comme vraie, comme originale, comme authentique-touttes les pièces que j'ai produites dans *Clément XIV et les Jésuites*. C'est une réputation dont j'avais fort peu besoin pour mon compte personnel; mais elle m'était due, elle était due aux Mémoires et à l'histoire. Puisque maintenant l'incertitude ne sera plus permise sur ces documents, nous pouvons très bien entrer un peu en discussion sur leur importance et sur le sens plus ou moins coupable qu'il plaît au lecteur de leur attribuer.

Et d'abord, pour nous dégager la voie, afin d'arriver au fond même de la question, valons encore, mon Père, une de ces petites querelles d'Allemand que vous êtes si bon pour ne pas m'épargner.

Votre curiosité a été éveillée par celle de beaucoup d'autres, et comme nous sommes plus facilement que vous se perdant, je me gardai bien d'en faire un crime à Votre Révérence. Elle cherche à pénétrer la



ingénieux qui enveloppent longtemps encore la découverte faite par moi de tant de documents ignorés. Sans vous laisser séduire vos suppositions des uns et des autres, sans même entrer dans le dédale d'hypothèses religieuses, diplomatiques et politiques, au milieu duquel M. Arnaud de Montor s'est perdu dans son *Histoire des controverses pastifices romaines* (1), vous semblez, Père Thénier, vouloir resserrer la question dans un cadre assez étroit. Pour vous, elle ne prend pas des propor-

(1) M. Arnaud de Montor s'exprime ainsi au 7 volume de son histoire :

« Avant de détailler maintenant les événements qui ont suivi, nous dirons quelques mots généraux des choses qui ont amené la publication de livres dont il vient d'être parlé plus haut, et qui ont intéressé Clément XIV et les Jésuites. Nous n'avons pas assez d'informations pour être autorisé à le faire, et nous nous bornerons à lui donner un aperçu des perspectives, qu'il a peut-être déjà faites lui-même. Selon notre habitude, nous étions obligés tout d'abord de résumer les faits, d'accuser et de louer sans fausseté. Nous sommes sous le serment de l'exactitude complète des mentions de Clément de 1763, sans exception, et de leur profond respect pour la papauté romaine, nous n'avons pas à nous écarter d'un ton de douceur et de franchise polie. Tout homme qui a une conscience forte et raisonnée parle librement, sans parler bien haut.

« Tout ce qu'on a pu recueillir sur l'apparition de ces révélations qui ont tant occupé l'opinion publique à Rome, à Paris, à Vienne, à Madrid et à Londres.

« C'est l'auteur qui se souvient, et qui est connu par de nombreuses attestations dans la défense de la religion et de l'unité de la foi, un digne, comme ayant contribué à cette publication, des chanceliers étrangers, des Pères de la Compagnie, des évêques de Paris et de Rome, et des hommes érudits d'un parti qui s'est distingué par sa courtoisie libérale, et qui possède plus d'un cinquante des meilleurs écrivains de notre époque républicaine de France.

« Je n'ai rien à dire à l'auteur, avec qui je me veux entre-

bons libéraux, mais que pour ce degré et modeste avancement. Vous desirés trouver un coupable, et bien que je ne vuole pas me permettre d'appliquer au Pape l'honneur ce passage de Salomon : « Il mord par derrière comme le serpent, il pique comme le basilic. » Je crois néanmoins de bonne guerre de vous exprimer quelques-unes de vos charitables appréciations.

Vous faites à votre manière l'historique de ces documents; c'est un droit que je ne discute pas. Vous vous

prenez toutes polémiqes. Tout homme qui publie un livre, et qui le signe, doit être mis à part ; et le temps de le réfuter vient toujours.

« Quant aux trois autres dissensions intolérables, il est difficile de croire que des chancelleries, étrangères, vives et entrées dans ces querelles; je sais bien qu'il y a un parti de chancelleries. Il s'agit d'un prétendu d'écarter des pays ou se sépare pas une entière connaissance mais toute chancellerie a ses secrets, et pour qu'on les respecte, il convient qu'elle respecte ceux des autres. Dans les débats les plus importants, et même au moment où Thiers publiait contre la France ces manifestes si terribles, et lançait ces traits flegme par Feltene, et des soulèvements de Metchoua, qui lui avait lavé une partie de son eloquence, une sorte de pudeur arrêtait le passage des imputations mortifiantes pour des hommes qui pouvaient être beaucoup plus que mortifiés, puisqu'ils reprenaient le sang; il y a toujours eu de chancellerie à chancellerie sans guerre ouverte. Cette première supposition est fautive, l'autre est allégre.

« Vous en parlez de quelques membres de la Campagne? Mais que détestaient-ils? Une adhésion locale, sanctionnée par Pontal, a appelé leurs pères; une détermination républicaine a effrayé l'injure. Sont-ce ceux qu'on a appelé les fidèles du Saint-Siège, qui donnent au pape la permission d'accroître des associations et le droit d'une immense magistrature que beaucoup d'esprits justes et observateurs ne croient pas? Le dépôt de la révélation nécessaire pour honorer la religion d'est-il pas confié aussi aux vices de ces Papes, à leur aile, qui ne doit

Heudes avec complaisance sur ce point floué et ex-  
lémentaire, puis vous ajoutez : « La figure de Clément XIV  
apparaîtrait plus noble encore si une grande partie des  
pèbres consacrant son pontificat n'avait été perdue.  
Quelques-uns même le firent par son imprévoyance ;  
il avait la coutume de garder dans son cabinet plusieurs  
de celles qui avaient trait aux affaires courantes, et de  
les confier aux soins du révérend Père Bontempi, son  
confesseur, du même ordre que lui, qui présidait toute  
sa confiance. À la mort du souverain pontife, ces docu-

ments dormirent ! Et les cardinaux manquèrent-ils à leur courage ?  
Ces Pères ont été populeux, même dans l'arrêt qui vouta  
les éleindre, les meilleurs instituteurs de la jeunesse. Des mil-  
liers de chefs de famille attendent leur complaisance pour con-  
server intacte la parole de leurs fils, qu'ils éduquent dans des  
écoles d'épreuves ; sans rien exiger, sans rien condamner, on  
solicite pour ces instituteurs sereins et habiles un droit de  
conscience qu'il sera difficile de leur refuser, et qu'ils obtien-  
dront par suite de ces capitulations dont aucun gouvernement  
n'est avare aujourd'hui. Et s'est-ce pas encore sur ces mêmes  
ecclésiastiques si souvent pour prêter Dieu que le pontife doit com-  
pter pour conduire au port la barque apostolique ? Il n'y a pas  
de dévotion dans cette affaire.

« Parviens à ces rangs pressés d'hommes qui prient sans  
s'être Dieu, mais qui sont en même temps préoccupés de sou-  
lagement qu'aucune loi ni aucune violence ne peuvent punir, et  
qui savent bien que ce n'est qu'en pliant des mots et dans les  
appels de la plénitude ordonnée de Rome qu'ils peuvent puiser  
leur résignation et la persévérance de leur paternelle affection.

« Si un seul homme d'âmes intriguées, d'âmes effar-  
rées, les mêmes réflexions, les mêmes plaintes, et même, je  
l'espère, d'âmes saines et justes publications. D'ailleurs ici je n'ai  
parlé qu'avec prudence. Pour moi, il n'y a que des résisten-  
ces dans cette publication ; pour moi, évêques, chanceliers,  
religieux et pasteurs des grandes communautés, tous me sem-  
blent s'être joint pour détruire d'abord le saint catholi-

seuls ne furent point portés aux archives sacrées du Vatican, comme cela dut se faire et se fit ordinairement, mais déposés par Bontempi dans celles de son ordre, au couvent des Saints-Apôtres, dans lesquelles ils restèrent jusqu'au commencement de ce siècle. L'Épiscopat fit à cette époque des démarches auprès du chef de l'ordre, qui eut le tort de les lui céder. Ils passèrent donc dans les archives de Madrid, mais ce fut pour peu de temps; M. le comte Alexis de Saint-Prost les y cher-

cha, comme la probité politique, puis le devoir d'abandonner et de céder de la croix, que la satisfaction reçue doit rendre plus aisé; enfin, la dignité de ces sentiments qu'un vœu s'abandonne par tentatives, et qui résistent avec magnanimité, en Espagne, aux tentatives et aux violences apostoliques. Il ne paraît à présent que tout doit être mieux entendu. De telles personnes ont voulu qu'un leur rendit compte de son opinion : comme on dit respectueusement, voilà le compte rendu. Je ne dirai plus qu'un soit aux devoirs auxquels. Ce n'est pas quand on veut se plaindre d'un révérend d'autorité qu'un faisait soi-même à des sermons vulgaires. Ces sermons, on se les impose dans cette plénitude de force, de volonté et de force, qui est le propre de la conscience de tous les hommes, et surtout de celle des chrétiens qui ont le bonheur de vivre sous les lois bienfaisantes et inébranlables des doctrines de Rome, cette constance qui ne doit cesser jamais.

« Pour un livre, il ne vaudrait pas en ce soit pas un quatrième parti qui ait compris les autres et l'autre, en prenant leur place habituelle et en perdant leur liberté personnelle ! »

C'est à ce livre qu'est abouti toutes les investigations de M. le chevalier Ariani, qui fut pendant très longtemps chargé d'affaires de France à Rome, à Florence et à Vienne. On voit que c'est d'a pas ébranlé le qu'on a, il a laissé de même à ses successeurs, dans les recherches et dans les hypothèses, au Pape Thérèse lui-même, un vaste champ pour mener les sup-

cha en vain lorsqu'il s'occupait de son ouvrage sur la suppression de la Compagnie de Jésus.

« La perte de ces documents ne serait pas si sensible si les vœux s'élevaient au moins en la conscience de les conserver tous, tant ceux qui sont irréformables que ceux qui peuvent être interprétés d'une manière déraisonnable au Pape; car il est impossible qu'il n'y en ait pas en quelques uns de la première espèce. Mais on a eu une si rare habileté à les faire disparaître, qu'on peut prétendre avec apparence de raison qu'ils ont été détruits, et qu'on n'a conservé absolument que ceux qui peuvent servir à flétrir la mémoire de Clément XIV. Les pièces publiées par M. Crétineau-Joly démontrent avec évidence qu'on n'a voulu employer que ces derniers; mais le sage Providence de Dieu a déjoué cette faulx encore la malice des hommes pour venger l'innocence à l'heure déterminée par la justice. »

Raisonnons un peu, s'il est possible, et tâchons de reprendre le filon sur le chaos qu'on veut essayer de faire à flotter. Lorsque vous vous êtes arrêté de la change de réviser ou lire de mon ouvrage, si, au lieu de ne consulter que la première édition, vous eussiez eu recours à la seconde et à la troisième, qui parurent, elles aussi, en 1867, Votre Révérence se serait écrié le plus de travers sur le cas le Père Bentenghi, le confesseur, l'ami intime de votre cher Clément XIV. En vous servant d'une édition corrigée et augmentée, vous eussiez fait acte de droiture du côté. Ainsi que cela arrive parfois, cette droiture vous eût été comptée comme une prudente habileté.

Vous parlez de valeurs que vous ne connaissez pas, que vous dédaignez encore moins ; mais aux brutalement du style, aux coups de pioche jetés dans l'œuvre, sous capotes bien, n'est-il pas vrai, que personne ne s'y méprendra ? Vous n'avez en rien pris Thénier pour modèle. Comme lui, vous ne vous êtes pas supposé le courage de prêter votre publicité absolue à un romancier. L'empreinte à l'italienne rendra son propre langage, parce que

Le livre dans les mains brève l'écrivain,

et qu'il y a des sentiments qu'il ne faut pas trop scruter pour ne point désespérer de l'espèce humaine. Or, s'il y a un valeur dans toute cette affaire, s'en-venez, père Thénier, ou il se trouve ?

Après même de Clément XIV, dans son schisme, dans celui-là même qui était le guide de la conscience pontificale, et qui ferma les yeux au Pape défunt. Vous jetez sur la scène le cardinal Bontempi. Vous ignorez donc que je l'avais croqué avant vous, et que, dans une lettre autographe d'un certain Joseph d'Arnaud, secrétaire du fameux cardinal Mazarin, dont j'espère bien qu'on nous aura à parler plus amplement, est omise, ce confessionnaire de pape Clément XIV, est accusé d'avoir dérobé les documents de Gauguier mort ? Cette lettre est datée de Bologne, le 20 septembre 1774, sept jours après le décès du pape, elle est écrite à Nicolas Pagliarini, secrétaire du marquis de Pontal à Livourne, et elle contient une accusation que vous ne confirmez qu'implicitement. Car cette lettre a un pape un pape pour directeur de sa conscience et de sa politique, ne serait-ce pas à vous

que ce pape s'entendait de personnages assez compréhensifs ? Ne serait-ce pas offrir de ses habitudes , de son caractère , de ses intentions et de sa perspective un témoignage qui , à coup sûr , ne mériterait pas d'être corroboré les diages que vous êtes chargé de lui prodiguer ?

Où, mon Révérend, voici ce que Giovanni, vicaire du cardinal Valenti , scripina lui-même de Clément XIV, écrit du cordelier Basileppi : « Cet indigne Père Basileppi , le confesseur de Sa Sainteté , a pu emporter avec lui les papiers qui appartenaient au Saint-Père. Mais s'il est caché à Rome , on saura prendre les mesures nécessaires. »

Si Votre Révérence était amicale , si elle daignait me faire l'honneur de me demander comment cette lettre , pleine de revirements et d'insouciance maladroite , et que j'ai cru devoir faire autographier dans la dernière édition , n'est tombée entre les mains, vous m'embarrasseriez beaucoup , je vous jure. Je ne m'en ferais même pas en vous racontant une anecdote.

Un jour, dans ce même hiver de 1767, où je composai Clément XIV et les Jansénistes, j'arrivai à la disputation de l'Eglise, dans le salon du cardinal Bernetti, qui avait pris l'habitude de me recevoir tous les matins. Autour de sa petite table de travail, il y avait au moins quatre ou cinq ambassadeurs venus. Je m'asseyais au milieu de l'appareil, et m'occupais sur ma chaise. « Comment se porte Votre Eminence ? m'écrit-je avec le plus expansif et paternel par tous ceux qui avaient le bonheur de voir de près cet homme d'ordonne, de réflexion, de courage et de bon conseil. — Approchez, approchez... me

répond le cardinal Bernetti sans se déranger, il n'y a pas de papiers sur la table. »

Dans ce temps-là, je venais, et seulement alors, d'avoir à ma disposition, quoi qu'en pense, quoi qu'en dise Votre Excellence, les documents qu'aujourd'hui vous considérez utiles pour authentiques, tous, même la lettre trop instructive de Joseph Gervasi. Si je vous affirmes qu'elle m'est parvenue avec la lettre de Lathoue, sans aucune explication, je suis persuadé que votre première idée serait un doute. Pourtant c'est ainsi qu'elle m'est arrivée. Figurez qui l'avait conservée; figurez qui me l'adressa; mais cette lettre est tellement explicite que c'est à elle irrésistiblement que je dus votre réputation presque exclusive à vous servir de la seconde édition de *Clement XIV et les Jansénistes*.

De votre part je soupçonnais cette réputation. Je me souviens bien qu'elle d'en parler, si vous même ne m'y aviez presque autorisé en vous adressant derrière le nom d'un valet. Vous en étiez au sous la main, un qui était pris en flagrant délit, un qui trépassait la mort après l'avoir confiée, crime qu'aucune loi divine ou humaine n'a encore prévu. Et c'est à ce moment même qu'il vous convenait de parler d'encroûtement et de détournement de pièces originales. A votre place, jetez Thénier, je ne vous aurais pas que j'aimez vous être mieux servi.

Voici donc ce qui résulte de votre dire, ainsi que du mien. C'est que ce pauvre Clement XIV fut sous mal entouré à son lit de mort que durant ses vœux. Deux instructions sont devenues son procès, qui est déjà jugé; voyons quel parti vous tirez de cet ensemble de faits.



Les voleurs que vous aurez à la pile, mais que vous ne désignez nulle part, n'ont freiné, selon vous, toutes les pièces qui accusent Clément XIV; et ils ont eu l'art de faire disparaître celles qui peignent le justicier. Ces voleurs, qui sont-ils? car, en dehors de l'opinion que Votre Revue a été trouvée digne d'émouvoir solennellement contre mon frère, je suis convaincu que ce n'est pas à moi qu'elle doit remonter le lien dont vous vous plaignez. Ce lien est grave; je ne serais tout au plus inculpé que de rancune; mais, pour satisfaire l'ardeur de ma curiosité, j'avoue que je me résignerai volontiers à la peine qui doit m'atteindre. Cette curiosité est vivement excitée; et moi qui, Dieu merci, n'ai jamais compris de quel on pourrait être ambassadeur dans un siècle où rien ne dure, je ne vous cacherais pas que j'ai l'intention de conciter les voleurs.

Vous affirmez le vol. Où sont les parties plaignantes? possèdent-elles leurs preuves? avez-vous leurs pouvoirs? connaissez-vous leurs témoignages? savez-vous dans combien de lieux différents se trouvent ces documents qui, de toute évidence, devraient appartenir aux archives de France, d'Espagne, de Portugal, des Deux-Siciles et de Rome elle-même? Quelque vous ayez un petit oratoire, vous n'en êtes pas même le procureur quelque peu solennel. Vous m'avez adressé beaucoup de questions et vous voyez si je prends plaisir à y répondre. Mais, je ne vous en fais qu'une. Pourrez-vous mettre un nom propre, le nom d'une société religieuse ou d'un individu quelconque sur l'étiquette du vol?

Si cela ne vous est pas possible, et je serais assez tenté de le croire, à quel institut de voleurs de documents vous-

les-vous avoir affaire ? est-ce aux Cordeliers ou aux Jésuites ? Aux Augustins ou aux frères de l'Ordre des Prêcheurs ? arrangez-vous pour cela ; demandez-ens à qui de droit. Vous connaissez mieux que moi les saintes Ecritures. Vous les appliquez avec toute l'autorité d'un caractère sacré et, comme elles, vous pouvez dire : « Le méchant écoute la méchante langue ; le trompeur écoute les lettres trompeuses. » Suivez donc le conseil de l'Ecclesiaste « ne lournes pas à tout vent et n'entres pas en toute voie. » Mais n'oubliez pas que, historien, vous ne devez une réponse historique, c'est à dire une réponse basée sur les faits. C'est là que je vous attends pour continuer ma démonstration.

Si vous étiez un autre homme, mon Révérend, si vous aviez votre habileté de main et vos péripéties, si vous n'étiez point par état détaché des liens et des passions de ce bas monde, je pourrais certainement pousser mes investigations. Mais vous n'y répondriez que le mieux possible, et je me sens assez fort pour vous exiler cet embarras. Occupons-nous donc d'une chose qui évidemment vous causera peu de difficultés.

J'ai eu, j'en conviens, l'art diabolique d'évoquer des correspondances dont l'existence était un mythe, ou qu'on croyait ensevelies au plus profond de l'oubli. Ces correspondances, dues à des cardinaux, à des évêques, à des ministres à portefeuille, ont vivement intéressé la curiosité publique. Toutes, en effet, portaient avec elles un enseignement déplorable. Toutes nous apprennent que dans le Conclave d'où le cardinal Gangiacchi sortit pape sous le nom de Clément XIV il fut articulé plus

d'une proposition économique. Il y fut question de plus d'un marché scandaleux.

Les cardinaux hommes, c'est à dire le plus grand nombre, — et vous voyez, Père Thérèse, que, malgré vous, je méritais mon titre, même de la première édition, de cette édition princeps que vous adoptez, — les cardinaux hommes recédèrent devant une ignoranceuse apostasie. Mais cette probité, que j'ai toujours reconnue et proclamée, s'en est pas moins été mise à l'épreuve par les ambassadeurs des puissances qui s'acharnaient contre la Compagnie de Jésus. C'est à ce résultat que je me suis arrêté.

L'homme croit naturellement, a dit Pascal. Cette consolante pensée, jeter à l'humanité par un génie mortel, ne vous a pas séduits. Aujourd'hui vous doutez de tout, excepté des affirmations sans preuves que vous apportez. Vous vous cloûtez dans la lice après cinq longues années de travail et de réflexion, puis Votre Révérence parle un certain jour : « Si les dépêches des ambassadeurs représentent une période historique déterminée comme il arrive dans le cas présent, c'est pour l'historien un devoir sacré de les examiner d'abord avec une fidélité scrupuleuse, de les servir pas à pas, de discerner attentivement les époques ou leurs opinions et leurs appréciations vraies et de n'attribuer d'importance qu'àux jugements portés après que leur opinion est définitivement formée et appuyée sur des faits exemplifs. Lequel, en effet, des ambassadeurs actuellement existants, soit près de la cour de Rome, soit auprès de n'importe quel gouvernement, consentrait volontiers à voir toutes ses dépêches passer pile-colo dans le domaine de l'histoire et servir de

lone pour former l'opinion publique sur la personne du sous-secrétaire de quel il est sacrifié ? Lequel d'entre eux ne demanderait pas, au contraire, que la plus grande partie de ces temps dédies ne vît jamais le jour ? Si c'est un devoir sacré de justice de prendre cette sage précaution au sujet des lettres des ambassadeurs vivants, pourquoi en serait-il autrement quand il s'agit des dépêches d'ambassadeurs morts ? La mort de ces derniers n'a-t-elle donné à leurs actes une valeur nouvelle et un caractère d'inséparabilité ? C'est donc une manière saine historique que de s'en servir contre l'intention de leurs auteurs eux-mêmes, et c'est là pourtant ce que M. Cochin-Joly ne cesse de faire à chaque page de son récit. »

La même historique que vous avez entreprise de soutenir exige de pareils arguments ; à l'œil malade la lumière nuit. Ces arguments sont les bonheurs de la cause, vous les pladez ; et ce n'est pas votre faute après tout, mon Réverend, c'est tombent l'un sur l'autre comme des copains de cartes. On vous a trouvé digne de vous jeter dans un guêpier, vous vous y précipitez tête baissée. Vous êtes enfant d'obéissance, et je suis toujours tenté d'ajouter un dévouement qui ne résiste ni les périls ni les sacrifices d'autrui-propre. Mais parce qu'un vous arme à la légère au moment d'ouvrir une campagne sérieuse, ce n'est pas tout à fait un motif pour que je me laisse diriger par vos conseils et que j'aie chosen mon boucher au même crâne que vous. Un fait vraiment providentiel a mis à ma disposition des correspondances inconnues, officielles et qui jetaient la plus vive lumière sur un des événements les plus controversés de l'histoire moderne.

La chute des Jésuites a occupé toute la dernière cen-

la du dou-à-douze siècle; elle restait encore dans le nôtre à des époques pour ainsi dire climato-répassés. Quand les ennemis de la société chrétienne veulent frapper un nouveau coup de main à la pierre sur laquelle Dieu a bâti son Église, quand ils veulent de savoir si les portes de l'enfer ne prévaudraient pas enfin contre elle, vous les voyez toujours commencer les hostilités par une attaque en beau et d'as forme sur la Campagna de Rome. Ce sont les Jésuites qui supportent les premiers assauts. Ce sont les Jésuites qui résistent au centre de bataille. Qu'il y ait victoire ou défaite, s'il reste un dernier boulet à lancer, soyez bien persuadé, mon Révérend, qu'il en de lui-même faire tout dans les murailles du Géni. C'est toujours le coup de vent qui emporte la branche morte et d'écrit la branche vivante.

Vous savez cela mieux que moi, n'est-il pas vrai ? car vous yuez vécu plus longtemps que moi à Rome, dans cette atmosphère clerical où deux ou trois douzaines de Monteselli et de Capotelli de couvent se transmutent de génération en génération des haïnes saintes et des jalouses éternelles. Vous avez trop de charité pour les partager, Père Thénier. Vous êtes animé d'un sentiment trop pur pour les expulser, mais Votre Révérence a dû plus d'une fois les entendre bouillonner autour d'elle. A votre lieu, on sent que ces haïnes fermentent, qu'elles percent, qu'elles se font jour à travers les encadrements ou les sous-entendus de votre langage. L'air vicié que les meilleures tempéraments respirent ne flait-il pas à la longue par empoisonner les natures les plus fortement trempées ?

Après la crise que l'Institut de saint Ignace venait de

traverser en France et par contre-coup dans toute l'Europe, après cette formidable levée de boucliers contre les Juifs, qui, de 1843 à 1846, fit le monde entier en fit de l'existence de quelques pauvres religieux une immense question sociale, nous arrivons à un nouveau pontifical, à une rénovation dans les hommes et dans les idées.

Pio IX était acclamé comme le sauveur de la terre, comme le Moïse qui allait faire entrer l'Italie et la Chrétienté tout entière dans le Chanaan de la liberté. Les prosaïtes pardonnais et nos républicains, ces lâches de contrebande qui mettaient le main partout où ils le voulaient à placer le pied, sans sans principes, sans foi, sans religion dès la jeunesse, mauvais de petits Catholiques, génération d'âmes qui veut de l'or, ravaudant le Quirinal de leurs cris d'indépendance. Ils marchaient sous le bannière de Pio IX à la conquête de la fraternité universelle. Mais il fallait que Pio IX, de gré ou de force, se rendît à leurs vœux, ne se traduisant encore que par des élans d'amour filial ou des menaces révolutionnaires.

Ces deux courants divergents, plus souvent encore opposés par leurs aspirations mêmes, se réduisaient en fin de compte à un seul qui peu à peu se défilait balaté à manifester tout haut.

Les prosaïtes de la ville éprouvaient le besoin de proscrire à leur tour le luthéranisme. Ils invoquaient l'honneur des mêmes courtoises de sang ; ils fabriquaient de magnifiques parades sur l'amour de la patrie tout en la dédaignant ; et ils professaient, ils glorifiaient les droits du peuple tout en outrageant la liberté des individus.

Les amabilités des Sociétés secrètes frappèrent d'incrédulisme la Société de Jésus. On levait contre elle le drapeau de toutes les insurrections et—ce n'est pas sans regret que je le dis, mon Révérend, mais la vérité est comme le schisme, elle oblige — une partie du clergé régulier et séculier la moins nombreuse, mais la plus romaine, fut à Rome, assez lâche pour s'associer secrètement à la guerre contre les Jésuites. Ces quelques prêtres avaient oublié la recommandation de saint Paul à Timothée : de n'étaient plus des hommes irréprochables, sachant tenir dignement la parole de vérité, et ils ne montraient plus au saint vial pour orner et honorer l'habit qu'ils portaient.

Ce fut dans ce moment où presque tous les coeurs battaient en présence de la Révolution triomphante que les pères compulsaient relatives à la destruction des Jésuites se dressèrent comme un défi. Pour les mettre en œuvre il fallait retoucher le cours de la popularité, dévoter son repos, son nom, sa vie peut-être à des colères, à des persécutions qui pour d'être aussi bien servir de la science que d'un club, du clerc que d'un tribunal ou d'une assemblée politique. Il y avait à braver quelques dangers, à affronter plus d'un péril.

Ici on mettait en jeu le nom du saint-Père s'opposant de toutes ses forces à la publication ; là on se signalait dans le monde le sang noir qui se formait au dessus du Quirinal comme un précurseur de tempête. On invoquait des livres obscures, on colportait de sanglantes menaces ou de ridicules imputations. On prétendait—et des ordinaux alors accusés du progrès, et que si vous êtes curieux je pourrais très bien vous nommer sans scrupule.

pais, ne craignait pas de me l'affirmer à moi-même — en prétendant que, vuus ou sans, ces documents ne seraient jamais acceptés à Rome comme authentiques. On était plus fort. Des voix machinées et chrétiennes semblaient que la Compagnie de Jésus avait fait son temps, qu'elle expirait sous le poids de son impopularité, et qu'elle était morte. Monseigneur Cicolli Bacci, serviteur perfide de Pie IX, me tenait le même langage. À les entendre, la Compagnie n'attendait plus que le bonroyer pontifical qui allait, d'une main plus sûre que celle de Clément XIV, jeter à ce cadavre la dernière pelle de terre.

Parmi sous les yeux toutes les correspondances officielles et intimes, toutes les relations intimes qui montraient par le menu cette honteuse conspiration des rois, de leurs ministres, de leurs ambassadeurs et de quelques hauts dignitaires de l'Eglise contre les enfants de saint Ignace. J'étalais le complot dans ses détails, je le suivais dans ses ramifications, je le développais dans son terrible ensemble. Je consacrais à ce travail l'intelligence que le ciel m'en départit et l'ardeur qui s'allume toujours au travail, lorsqu'il sent que son ouvrage est destiné par sa nature même à un succès de notoriété, de scandale par conséquent. Parvins à peu près, comme un soldat qui marche sur une mine. Je ne m'effrayais ni du bruit qui se faisait autour de moi, ni des orages que j'aurais provoqués, ni des menaces saintes ou ecclésiastiques dont j'étais l'objet. Je n'avais qu'un but, qu'il s'agit de décrire sur la figure des hommes de 1847 le masque dont s'étaient affublés les grands coupables de 1789 et de 1771.



Pour l'atteindre plus sûrement, il ne fallait pas laisser à l'opposition le moindre prétexte ou à la majorité les plus légers plaus. Entente de tous les documents, je voulais me faire un rapport des générations les plus minuscules, être sans méfiance dans d'impérissables détails que vous et consciencieusement dans la reproduction des pièces et dans les jugements qui en résulteraient.

Beaucoup d'autres ont vous avant vous, épiloguant, arguant, entendant, blâmant et menaçant. Ces censures ont disparu, elles sont oubliées et le livre est encore debout. Vous les avez pendant cinq ans réchauffées dans votre sein comme un enfant malade; vous leur avez donné des vêtements froids, une stricte parure, une morale de vertu et de pitié. Vous les presentiez de nouveau à l'univers chrétien comme le dernier mot de la question. Je l'accepte et je relève le gant que vous me jetez. Mais il faut que vous m'autorisiez à me disculper avant tout d'un grief que, comme tous les reproches un peu graves que vous avez la bonté de m'adresser, je reconnais ici avec un soin pieux.

Je me suis permis de supposer que des cardinaux et des ministres au moins d'un âge mûr en 1769 pourraient peut-être bien n'être plus de ce monde en 1847. Dans cette hypothèse, je n'ai pas jugé à propos de les consulter. Plus loin; s'ils eussent vécu, je ne vous cache pas que j'eusse pu leur en demander leur consentement, des correspondances officielles ayant trait à un grand événement et l'exigeant de la manière la plus matérielle. Que les archives d'État aient leur cabinet noir, ce n'est pas mon affaire. Mais une fois que les documents sont sortis de ces archives par un moyen ou

par un autre et qu'ils détiennent des épreuves historiques, je ne me fais jamais scrupule de les employer. Et ce qui me confirmerait dans l'idée que je ne suis pas aussi coupable à vos yeux que vous essayez de le persuader aux autres, c'est que vous-même, mon Révérend, vous avez suivi l'exemple donné par moi.

Vous vous efforcez d'appuyer vos dires sur des correspondances du cardinal Orsini et du cardinal de Bernis; vous en appelez, comme moi, au témoignage du duc de Choiseul. Comme moi encore, quoique vous m'en fassiez un reproche, vous ne reproduisez ces correspondances que par fragments, car, sans cela, votre livre, aussi que le mien, aurait pris des proportions colossales. Vous avez exécuté tout ce que j'ai entrepris; et je ne vois nulle part dans votre œuvre trace de cette approbation que vous me blâmez de n'avoir pas sollicitée à des tombeaux.

Je suis convaincu que vous n'avez jamais songé à avoir deux poids et deux mesures. Pourquoi donc me vitupérez-vous quand vous vous glorifiez? Vous avez, il est vrai, en communication de toutes les dépêches des nonces apostoliques près les cours de la maison de Bourbon. Je n'avais pas demandé cette faveur, qui probablement m'aurait été refusée. Je remercie Dieu de ne pas avoir eu besoin de l'obtenir, car c'eût été rendre à l'Église et à la dignité du Saint-Siège un fort mauvais service. On vous a trouvé digne, prétendez-vous, de laisser ce nouveau pape à la tête de Clément XIV. Je le regrette autant pour la misère de Gauguierelli que pour celle des nonces et pour vous-même, mon Révérend.

Alors d'espérance la question personnelle, je dois appeler en toute bonté votre attention sur un autre point encore plus délicat. « On se tromperait grandement, — ce sont vos propres expressions que je copie — et l'on nous méconnaîtrait étrangement, si l'on croyait que notre but ait été de nous à la Société de Jésus. Une telle pensée est aussi loin de nous que le ciel l'est de la terre, et nous repoussons cette supposition avec toute l'indignation d'un cœur d'honnête homme, des liens tendres et sacrés nous unissent et nous attachent toujours à cette respectable et sainte corporation religieuse. Nous avons passé près d'elle les plus doux moments de notre vie, et nous désirons être fier de lui appartenir, si la volonté du Seigneur ne nous en est appelé, par un trait de sa divine providence, au sein d'un autre institut religieux. Nous avons, dans beaucoup de nos ouvrages, payé à cette illustre compagnie le légitime tribut de notre respect et de notre amour, et nous aurons toujours à cœur, lorsque plus tard nos occupations littéraires nous en fourniront l'occasion, de ne pas passer sous silence ou de méconnaître une seule des pages où elle brille si souvent, et d'un éclat si vif, dans les annales de l'histoire; nous, par ces mêmes raisons, nous aurons aussi désiré ses faiblesses quand nous aurons dû le faire sans les couvrir d'artificieuses excuses, et sans les déguiser, parce que la vraie affection reprendra quelquefois, nous ne l'ai-je jamais. »

Vous devez, en effet, beaucoup aux Jésuites, mon Révérend Père, et le monde catholique leur doit presque autant que vous. Votre retour à la Religion n'est-il pas leur ouvrage? Vous acquittez cette dette en termes pleins de respectueuse déférence et que je suis heureux de

reprocher; mais, en vérité, pouvez-vous qu'il suffise de prendre une fois pour toutes certaines précautions nécessaires dans le soin d'une préface et d'accuser, d'incliner, de soupçonner, de blâmer dans tout le cours du livre les hommes pour lesquels on prétend professer la plus reconnaissante admiration? Vous permettez d'aimer et respecter les Jésuites en globe. Vous les confondez tous dans un même sentiment de justice et de charité.

Par quel singulier effet d'optique, dès qu'un Jésuite parle en agir, cet amour, ce respect et ce sentiment d'équité se changent du tout à coup en un blâme sévère, en des insinuations dont la malveillance transparente ne demande pas mieux que de s'égarer jusque sur les fruites de la laïque? Pourquoi trahirez-vous que des paroles suaves pour les défenseurs de la Compagnie qui, en même temps, voulaient leurs talents, leur sile ou leur fortune au service de l'Église, tandis que les adversaires les plus importuns, les plus audacieux de l'Institut de Saint-Agnès, qui se proclament en même temps les ennemis les plus acharnés du Saint-Siège, sont à peu près sûrs de glaner chez vous une excuse ou quelques-unes même un éloge?

C'est de l'impartialité, vous déclarez-vous, mon Révérend. Oui, c'est de l'impartialité, mais des esprits chagrins ne seraient-ils pas tentés d'y voir une forme douce de bel déloyauté dans un peu d'œuf bende? Et, puisque vous l'affirmez, vous devez comprendre que j'ai toute raison pour avoir confiance en votre parole. Mais cette même position faite par vous aux Jésuites et à laquelle ils sont sans balbutie ne pourrait-elle pas sembler un peu étrange à des cœurs inquiets et qui ne seraient pas

comme moi jusqu'en la Pire Thémis pense la charité chrétienne?

Les Jésuites acceptent toutes les humiliations comme une marque de la Providence; ils savent que dans l'âme de quelques prêtres la jalousie est dure comme l'enfer. Ils se laissent couvrir et jurer avec un abandon qui serait de la lâcheté, pardonnez-moi le mot, si ce n'était le plus sublime et le plus magnétique témoignage de leur force. Les Jésuites ne se préoccupent guère des provocations et des attaques dont ils sont l'objet. Leurs ennemis passent ou disparaissent emportés dans le tourbillon; quelquefois même ils viennent tomber à leurs pieds pour confesser des haines injustes, des tentatives coupables, des erreurs que le premier remords efface. En agissant ainsi, la Compagnie, qui sent renoueler sa jeunesse comme celle de l'aigle, et qui s'ignore pas que le pesante se jette la pierre qu'un autre en frust, la Compagnie subsiste, marche et progresse.

Elle a des ennemis patents ou secrets, mais ces ennemis sont encore une condition de son existence; et contre eux, elle a inévitablement son jour de pardon, c'est à dire de victoire. Il n'en peut pas être ainsi pour les hommes isolés et courageux. Ceux-ci espèrent à faire triompher la vérité par le prêtre ou par la publicité. Ils se précipitent dans la mêlée parce qu'ils espèrent y apporter un dévouement et une énergie dont l'Eglise méritante a toujours besoin, et dont elle aurait bien pu, même par votre bouche, mon Révérend, avoir quelque gré à leur faveur. Or, par ce blâme incessant qui déborde de votre œuvre comme la goutte d'eau et qui mine sans cesse

ment qu'elle, ne craignez-vous pas d'altérer la foi des uns, de désoler la pitié des autres, d'entraver le soulage-  
de tous?

L'Église quelquefois vous appelle au combat. Dans ses  
jours d'épreuves l'Église vous réunit autour d'elle afin  
de vous exalter à la lutte. Elle a des caniques d'allo-  
gumes, de recommandations ou de douteur à faire enten-  
dre sur les victoires que nous remportons, sur les dé-  
faites que nous essuyons. De quel droit venez-vous  
donc, Père Thérèse, passer tout son temps au service de  
votre impartialité? Et qui êtes-vous donc, après tout,  
pour juger sans pitié les bons, pour accorder aux mé-  
chants un sauf-conduit d'impunité ou l'excuse des inten-  
tions? Dans quel ordre d'idées avez-vous puisé cette  
doctrine qui ne tend à rien moins qu'à déshonorer le  
sûle catholique pour réhabiliter la parodie des matérialistes  
ou exalter le talent équivoque des ennemis du Siège ro-  
main? Vous avez voulu être comme la cognée, ne vous  
attacher ni aux feuilles ni aux branches, mais à la racine.  
La racine tendra bon

Je suis bien qu'en parcourant ces pages, vous aillez  
vous fâcher. Votre Bénédictine ne plaindra d'être mal  
comprise ou diffusée par moi. Dieu m'est témoin, et elle  
aussi, que je n'ai pas usé de cette dernière ressource.  
Cependant ne serait-il donc impossible, en représentant  
une à une toutes vos insinuations, de les résumer dans un  
tableau et d'en faire sortir une de ces belles colonnes,  
selon la formule de Basile? Je ne cherche pas de réfor-  
mations, pas de guerre avec Votre Bénédictine. J'ai ap-  
pris des Hébreux à vous haïsser; je désire rester à cette  
école. Mais ce que je veux par dessus tout, c'est vous

renseigner complètement sur des crises qui paraissent beaucoup trop vous débâter.

« Nous avons, ainsi parle Votre Révérence, entrepris l'ouvrage que nous livrons aujourd'hui à la publicité, sans nous soucier des attaques envolées et des soupçons auxquels il pourra peut-être nous exposer de la part de plusieurs. »

Dans un autre endroit vous revenez sur cette pensée qui vous tourmente, et vous écrivez ces paroles pleines de résignation : « Quoi qu'il nous en puisse arriver, calomnies ou persécutions, nous les recevons avec joie, beaucoup ceux qui nous les auront gâchées et princi-  
pour eux. »

Le nom de l'auteur de *Clément XIV et les Jésuites* était certainement au bout de votre plume lorsque ces mots en tombaient. Vous n'avez déjà, et assez durement, fait expier un de mes pechés historiques. Comme je ne compte pas croquer la personne que je dois me contraindre à respecter, je veux bien être béni par vous. Je serais heureux de savoir que vous priez pour moi ; néanmoins ce ne sera jamais, dans les conditions que vous tracez à vos benédictiones et à vos prières.

Je ne vous ferez pas subir des attaques envolées ; je ne vous dirai même pas que les passions ne viennent jamais seules et qu'elles se donnent le mot comme les francs. Je ne vous soupçonnerai pas, je ne vous calomnierai pas, je ne vous persécuterai pas. Je n'en ai guère le pouvoir ; je ne saurais en avoir le talent.

Mais enfin, puisque vous appelez le martyre sur votre tête, il faut pourtant bien s'entendre même avec les bourreaux. Or, où sont-ils ces farouches inquisiteurs toujours prêts à torturer les étonnés de la Compagnie de Jésus ? où se trouvent leurs auto-da-fé ? quelle plante recèle les poisons de ces Laocôles en soutane ? dans quels cachots hideux ensermentent-ils leurs victimes ? à quelle pierre affilent-ils leurs poignards ? sur quel rivage inhospitalier souffrent leurs prisonniers ?

Vous n'en savez rien, je suppose, mon Révérend ; et moi, qui pourrais avoir en part le droit de dire que j'ai pénétré dans les secrets de l'Ordre, avouez-vous que je n'en sais pas davantage.

J'ai bien vu dans l'histoire que ceux qui, de près ou de loin, touchèrent à la Société de Jésus, ainsi qu'à la hache, ont, un jour ou l'autre, éprouvé sur la terre d'étranges vicissitudes. Sans remonter très haut, on nous contenterait de prendre seulement nos contemporains comme point de comparaison, savez-vous, Père Thérèse, que vous n'auriez peut-être pas trop grand tort de vous préparer au martyre ou tout au moins à une bonne petite persécution ?

Par la pensée, faites avec moi le dénombrement des adversaires sérieux que les Jésuites ont comptés dans ces derniers temps. Louis-Philippe d'Orléans s'est ingénié à les disperser. Il a eu son 31 février 1848 et il est allé mourir en exil, sans être poursuivi, sans être saisi. Charles-Albert a traîné au dernier moment leur cause, la cause du droit et de la liberté. Cette grande rébellion



que l'Habe arroquant comme son palladium s'est baigné dans les champs de Novara; et le roi révolutionnaire, Jules Machabée presumpitieux transformé en Varus du Prémont, a été guillotiné à Portugal, ou le désespoir l'attendait dans la mort.

Pour ne pas citer de plus augustes exemples, révétons-les sur la plebe des artisans, des avocats, des docteurs, des professeurs qui sont au guet-apens contre les Jésuites. Il n'y a pas encore huit ans que ces hostilités commencent. Alors M. Cousin, qui s'imaginait être pair de France, s'écarter à la tribune au milieu des rires de l'assemblée (1) : Remarque bien que je ne suis pas l'ennemi de ces religieux pris individuellement; mais je salue pas à me déclarer l'adversaire de la corporation. Il en arrivera ce qu'il pourra. »

Et M. Thiers, grand homme qui vivait à la table d'un café, et Fabio Gioberti, et H. Sae, et M. Rossi, et MM. Michelet et Quinet, les frères Simonis de la déraison, et M. Libri, et M. Duper et tous leurs adhérents s'engageaient à trembler devant la persécution absente, et à reculer d'effroi au face des poisons dont ils faisaient escompter par le public la saveur amantiboite.

La persécution n'a pas tardé à atteindre ces martyrs savoureux qui prenaient la lutte d'Antiquité pour l'épée de Roland. M. Cousin a perdu l'une après l'autre toutes ses sinécures; M. Thiers a subi la prison et l'exil; Fabio Gioberti, contrôleur d'Arctifide, a renoncé à sa pa-

(1) *Mentor* du 13 avril 1845, p. 176.

Iris pour venir d'étirer les chapeaux dans un boulevard de Paris ; M. Sue enlève comme un parc Venturi ; M. Rossi est assassiné à coups de stylet démocratique ; MM. Michelet et Quinet sont vus en silence ; M. Labri se voit, par droit de cœur d'assises, flétri comme assassin ; et M. Dupin , l'Inflexible Dupin , le Dupin de toutes les libertés galantes, se trouve enfin dans la cruelle nécessité de garder un dernier serment.

Or, Père Thamer, dans cette nomenclature, que je pourrais indéfiniment étendre — car ce ne sont ni les noms ni les enseignements qui me manquent en Italie et ailleurs — je vois bien des persécution, mais j'éprouve pour vous une certaine contrainte à le dire, je ne suis pas trop en pecheur les persécution dans la Société de Jésus? Mettons-nous d'accord pour un moment, si vous désirez y consentir. Marchons de conserve, ainsi que deux compères qui ont intérêt à surprendre un Jésuite ou un de leurs amis en flagrant délit. Ne préjugeons rien, sondons le terrain avec les questions, exigez par le martyrologe américain, et trahissez de saisir la main d'un enfant de Loyola préparant une de ces explications qui, coup sur coup, sont venues frapper leurs adversaires les moins mal armés ou les plus dangereux.

Dans tous ces nimbes de nous propres, d'exile, de mort subite, de béatitude et d'oubli éternel que je fais sembler à vos yeux, est-ce que par hasard Votre Révérence n'aurait pas pu arrêter au passage la droite de quelque Jésuite ? Si nous cherchions bien, nous serait-il tout à fait impossible d'appréhender au corps un héros de levrier, un avide civil qui aurait laquette ou non de la Compagnie de Jésus pour taper sur un quai-

leur? Est-ce que nous ne pourrions pas à toute force trouver dans les juges de M. Libri, dans les commissaires qui arrêtaient M. Tiliers, dans le chef de l'État qui eut le bon sens de faire tuer un Micholot et un Quénot, dans les gendarmes qui conduisirent complaisamment jusqu'à la frontière, M. Sue, le Juif errant de la littérature satyrosophique, dans les quakers assassins de M. Roux, dans les hommes qui prisonnèrent M. Comin, de toutes ses prétendues universitaires, dans le tiers ecclésiastique qui présépta impérieusement devant Dieu l'âme de ce malheureux abbé Gachet, est-ce que nous ne pourrions pas avec un peu de savoir-faire glisser quelque nuée de levante? Tout bien pesé, semblerait-il donc impossible de tourner à mal contre ces revirements de fortune, ces abandons de la Providence que les uns appelaient des crimes et les autres des remèdes?

En voici des perdus, non Révérend? en voici des martyrs! Vous, chancel dans l'ordre de ses idées, ils avaient pris à partie la Société de Jésus. En parlant des tribulations qu'ils affrontaient, tous, et je n'en suis aucun doute, relevant la tête avec une sérénité encore plus grande que la sienne. On s'est-ils réunis? Ce n'est pas à la Compagnie de Jésus, encore moins à vous qu'il faut le demander. Ils ont été enlevés comme le vent du désert emporte la paille sèche. Ils ont disparu parce qu'il y avait un jour d'expulsion où les finesses, ou les supercheries, ou les attentats à la pensée et à la dignité humaine, ou la calomnie cachée sous le masque de la charité devaient enfin mourir ou donner salu-

Ces prêtres, ces missionnaires, ces confesseurs dont le nom a probablement plus d'une fois retenti à vos oreilles, ils

avaient voulu procurer tout en se dévouant à la pros-  
cédition et de vastes présences à leur tour. Idées d'un  
moment, héros de journal, d'adhérence, de tribune ou de  
livre, qui allaient exhaler dans le cimetière de l'humanité  
des monnaies embourbées et expulsiées pour les faire  
marcher au milieu des générations vivantes, ils avaient  
essayé d'assembler les déesses sous le poids d'une des-  
tinee, d'une constitutionnelle réprobation. Le poids s'affai-  
ssa sur le trône de justice. Il l'engloutit, il le brisa en  
écaille et dans cette tempête universelle dévorant les  
hommes et les choses, les fortunes et les princes, surven-  
vous ce qui surmuge, ce qui, sans effort et sans lutte,  
devient populaire ?

La Compagnie de Jésus dont on invoque l'appui, la  
Compagnie de Jésus à laquelle tous les pères de famille  
veulent confier l'éducation de leurs enfants, la Comp-  
agnie de Jésus qui ne peut suffire à remplir tous les vœux,  
à satisfaire toutes les demandes des populations, libé-  
raux de manifester leurs vœux. La pierre que ces rhé-  
teurs d'état, de tribune ou de club avaient regardée en  
bâchant est devenue, comme fut la Pallas, la pierre  
angulaire. Depuis que Dieu laisse les nations aller dans  
leurs vœux, les nations retournent à la Compagnie qui  
se multiplie par la charité et par la mort. L'épreuve  
avait donc elle produit l'espérance. Après avoir passé  
par l'eau et par le feu, elle entre dans un lieu de rafraî-  
chissement.

C'est à ce dernier terme qu'aboutissent tous les mar-  
tyres que les Pères de l'Institut de Loyola font subir à  
leurs peaux. Vous n'avez donc rien à redouter des Je-  
suites, rien à redouter de moi. Si un jour il y a entre

vous dont on patient, que Votre Révérence daigne prendre la peine de se ressourcir, ce ne sera pas elle qui probablement aura été condamnée au supplice de se répondre.

Nous avons entièrement ou à peu près épuisé la question personnelle ; il nous reste, mon Révérend, à étudier ensemble la question religieuse et la question historique. Je ne vous cache pas que je désirerais ardemment vous voir mieux inspiré sur les dernières que sur la première.

« Vous avez été trouvé digne, selon vos expressions, de senger l'innocence la plus auguste qu'il y ait sur la terre, celle d'un pape et d'un pape aussi grand et aussi pur que le fut Clément XIV. » C'est à dire, vous affirmez avoir été choisi pour rétablir, si l'on ne pouvait, le mémoire de ce bon vieux Pontife. Franchement, c'est un honneur que je ne vous jure pas toute de vous enlever. Vous vous êtes aussi chaleureusement que possible dévoué à cette tâche. Il fallait qu'elle fût bien aride et bien ingrate puisque vous n'êtes pas parvenu à infiltrer la conviction dans les âmes. Contre quels obstacles avez-vous vu se heurter la force de votre dialectique ? Qu'y a-t-il donc au fond de cette coupe de Clément XIV. parti si malheureux à tous ceux qui entreprennent de la défendre ?

De nos jours Gilbert l'a soutenue avec le prime de sa tétrébrine ineptie, et il a succombé à la peine. Vous vous jetez à la même œuvre, et votre logique, jusqu'à ce moment si limpide, s'obscurcit comme si, par une permission céleste, les tétrébrines se frottaient autour de vous. Votre Révérence est ainsi qu'un aveugle qui

à perdre son combattant. Elle cherche un guide, et pour essayer de le rencontrer, à Clément XIV toujours faible, toujours rampant, toujours humilié aux pieds des rois et de leurs ambassadeurs, elle s'imagina de susciter Clément XIII, ce Bonavinta qui lutta jusqu'à son dernier soupir pour l'indépendance et l'honneur du Saint-Siège. C'est une étrange idée de prendre comme type d'énergie, de constance et de grandeur d'âme un remord enveloppé dans la peau d'une herbe qui toujours baile ou pleurniche, et de l'opposer à un vieux lion converti de glorieuses blessures, accablé par toutes les puissances, mais résistant encore et dominant ses ennemis tantôt par son inébranlable fermeté, tantôt par la subtilité de ses pérores. Je vous avoue, mon Révérend, que plus d'une fois je m'étais pris à admirer ce saint Pontife, ce Clément XIII, le plus beau modèle de la sainteté dans les laïcs. Mais je ne l'ai jamais vu sans admettre, jamais trouvé ni magnifique de courage et de résignation que dans le portrait que vous êtes parvenu d'en faire. Je connaissais, mais tout le monde ne connaissait pas ces lettres pleines de la véritable éloquence du cœur que ce Pape adressa à l'impératrice Marie-Thérèse, aux rois de France, d'Espagne, de Naples et de Portugal. Soyez bien pour les avoir publiées. Soyez bien encore pour avoir, malgré vous, ramené le lieu sur la tête de Clément XIII, lorsque vous êtes été obligé d'excuser, de pallier, de glorifier même ses abaissements, quand elle pleura sur le front de Clément XIV.

Il n'y eût certainement pas dans tout le dix-huitième siècle un spectacle plus sublime que ce combat de larmes, de menaces, de prières, d'amour personnel et de touchante résignation qui remplit les onze années du

regne de Clément XIII. Votre amo, toute catholique par les desotés, s'est souvent enno en roit de ce long nuptier pontifical. Vous avez pris part aux humiliations qui descendront du trône des rois pour aller souffrir l'auguste Vieillard assis sur la Chaire apostolique. Dans un ois de pété filiale qui se fait jour presque à l'isue de Votro Révérence supportée par le farde de la vérité, vous ne pouvez vous empêcher de dire : « Qu'il en soit, la mémoire de Clément XIII est pure et innocente. Son nom sera grand dans l'histoire et son souvenir vivra toujours dans la vénération des siècles à venir. Il était digne d'un meilleur temps. »

Alin de pépérer cette vénération des siècles, savez-vous ce que vous faites, Père Thérèse ? Vous vous offrez, par toute sorte de petites malicieuses insinuations, de l'affaiblir au cœur de vos contemporains. Il ne vous en coûte pas trop de jeter quelques fausses brâcles à ce vieux Bon vieillard qui semble respirer encore sur son tombeau. Vous rendez hommage à ses vertus, à sa constance, à son âle ; mais vous ôtez en qualité d'une victime de propitiation à offrir aux débauchés de Gogmagog ; et c'est Rameau que vous lui soufflez. Rameau a de hautes qualités. Il faut bien laisser cette liste de consolation à l'Église ; mais comme les rois et leurs ministres qui ont ouvert le tombeau de Clément XIII, comme Louis XV, de voluptuosité et monomane moment ; comme Charles III d'Espagne, le plus obéissant et le plus aveugle des monarques ; comme Joseph I<sup>er</sup> de Portugal, comme Ferdinand des Deux-Siciles, l'incarné et le Hébreu sur le trône ; comme Clément, (1) d'Aranda,

(1) Le Père Thérèse, à la page 108 de son œuvre, « se ré-

Forbes et Turner ces ministres de votre cœur, les supports du philosophisme, vous déclarent : « Que de si hautes qualités aient été en grande partie perdues pour l'Eglise, nous ne le tenons que par les conseils de ceux qui l'ont couronné et le dirigé dans le ministère des affaires, et auxquels malheureusement manquait ce coup d'œil juste qui fait comprendre le présent et prévoir l'avenir. »

C'est avec de pareilles armes, mon Réverend, qu'on arrive à user dans l'histoire les républiques qui écroulent par la corruption. Un Pape dont on veut atténuer le caractère, un Roi qu'on cherche à restreindre pendant les quelques-unes de ses vertus inoffensives qui servent de prétexte ordinaire aux révolutions et aux perfides comploteurs. Mais ce Pape, nous ce Roi aura toujours un fatal entourage, une courcelle qui le poussera à tous les excès, qui ne cessera de lui tenir un bandeau sur les

yeux, à ce qu'il prétend, d'arriver à « même de contribuer quelques peu à rétablir le grand nom et l'honneur du duc de Choiseul dans l'histoire. » Nous ne voudrions pas troubler les jeux innocents du Port Thénier ; mais il nous semble qu'à cette page 133 il oublie un peu le jugement même qu'il porte sur ce même duc de Choiseul à la page 121. Le premier ministre de Louis XV va parler de Clément XIV au cardinal de Bernis, et le Père Thénier, qui est venu pour rétablir le grand nom et l'honneur de Choiseul, juge aussi son protégé : « Il s'exprima, dans cette lettre, avec une dégoûtante légèreté et une irritabilité exotique, au sujet sur les sentiments des autres envers les Jésuites, que sur ceux du pape lui-même. C'est la première fois qu'il ait du côté tous les regards encore Clément XIV. »

Il nous sera bien permis, après le Port Thénier, de reproduire les expressions dont se servait le duc de Choiseul :

« Je ne serai pas Rameau, manda-t-il. » Bernis, le 7 août 1763, que le pape, tenant beaucoup de la métempsychose, enhar-



yeux et de loucher ses voisins aux jolis vants des papilles. Alors toutes les langues qu'on a, assez maladroïtement produites, s'effacent et disparaissent dans la coupe du signe, comme la neige des Alpes sous les rayons d'un soleil de juin. Le Pape est un grand homme à l'encre et à la plume du livre : dans le courant de l'ouvrage, il se rapetisse peu à peu sous le marteau de l'historien. Au fin de compte il arrive à n'être plus pour le lecteur superficiel qu'un mollard sans conséquence, tournant ses derniers saupres entre deux latitudes.

Clément XIII a fait, selon vous, Père Thénier, plus d'un usage innocent, mais innocent. C'est à la page 97 de votre histoire qu'un religieux, qu'un ecclésiastique, qu'un membre des ordres congréganistes de l'Inde, du Saint-Office et des Evêques, qu'un préfet conquérant des archives secrètes du Vatican, ose manifester dans les murs

raus d'ailleurs des circonstances où il se trouve, avec la crainte posthume d'être impardonné, s'être entenu une petite négociation secrète avec le même constructeur de ses d'Espagne, à qui je ne serais pas fâché qu'il eût fait entrevoir la valotte rouge. »

Quelques lignes plus bas, Chénier ajoute :

- « Sans méconnaître les petites fautes romaines, et nous souvenant à quel point on s'en tient bien décidément sur les ordonnances de Saint-Père, dont je me salue beaucoup, car il est bien difficile qu'un moine ne soit pas toujours un moine, et encore plus difficile qu'un moine italien traite les choses avec franchise et bon sens. »

Le Père Thénier, l'apologiste de Clément XIII, et maintenant lui-même, peut, en vérité de conscience, nous parler de sa charité chrétienne ! Il en donne une belle preuve en se représentant d'avoir été à même de contribuer quelque peu à réhabilitier le grand nom et l'honneur du ministre qui peut de pareilles injures à la tête du Pape et de tous les Ordres religieux.

de Rome une semblable opinion. Je ne la juge pas, mon Père, je ne vous connais pas. Ici même je craignais de vous rappeler que je pourrais très bien n'être plus tout seul un certain catholique, perfide, sans conscience et artificieux ; mais j'ai pris le parti de ne jamais triompher de vos erreurs toujours involontaires. Je ne reconnais donc pas votre Révérence.

Ainsi il est acquis à l'histoire du pontificat de Clément XIV, dont vous avez l'entreprise, que Clément XIV poursuivait la réalisation de ses vœux innocents, mais innocés. Il faisait cela, ce pauvre Pontife, mais il ne faisait pas ses bulles. C'est tout au plus, selon vous, s'il était autorisé à les signer, puis à les lire.

Lorsque dans son bref de destruction de la Compagnie, Clément XIV essaya de pallier cette monstrueuse injustice, cette solennelle ingratitudes, il dit que la célèbre Constitution du 7 janvier 1763, *Apostolicum pasce*, avait été plutôt enterrée que demandée (1) à son auguste prédécesseur. C'était une mesquinerie comme que Gargamelli se préparait encore plus devant les hommes que devant Dieu. La postérité ne lui en a pas tenu compte. Mais Votre Révérence n'a pas été si bien inspirée que la postérité, et vous m'en tenez.

« Le sacré Collège n'eut aucune connaissance de cette Constitution, et ne fut pas peu surpris lorsqu'elle lui fut rendue publique. Le cardinal Tournon lui-même, l'un le plus ardent de la Société, compatriote, parent et poëte de son général, et le plus intime confident de

(1) *Exterius potius quam impetrante.*

Pape, n'en sait pas plus que les autres. Il apprend son existence seulement le jour où Clément XIII le signe et la livre à l'impression. Elle fut rédigée, dans le secret le plus profond, par le général des Jésuites et quelques prêtres influents qui lui étaient entièrement dévoués, et présentée ensuite à la signature du Pape. Longtemps celui-ci hésita à l'importance de leurs prières unies; il se laissa vaincre enfin, mais non sans avoir le pressentiment de ce qui devait bientôt s'enquêter.

Le savez-vous, Père Théodor, ce qui s'ensuivit? Il y eut des cris et des grâtements de dents, des outrages injuriés à la majesté du Pontife, des actes royaux d'une brutalité sans excuse. Mais, en réservant la participation anonyme des Jésuites à cette œuvre magnifique, participation que vous seul affirmez et sur laquelle nous reviendrons, est-ce que, par hasard, sans la telle *Apocalypse*, les sagesse qui régentaient le dix-huitième siècle ne furent dévorés? Pensez-vous que Poméni aurait suspendu ses sanglantes exécutions et recouvert ses échafauds? Les Parlements de France et les apôtres de l'incrédulité, qui, dans les boue et dans les ruelles, menaçaient une révolution, ne seraient-ils donc jamais attendus par l'incrédulité monstrueuse du Souverain Pontife? N'auraient-ils pas continué la guerre acharnée qu'ils avaient déclarée à la Campagne de Jean?

La peur est toujours le commencement de la barbarie, car la Providence n'a point attaché la paix à l'oubli de tout outrage, ni la sécurité à l'effroi. Alors la peur était le mobile de tous les orgueil. On semblait devant ces seigneurs qui faisaient basement le pouvoir. On craignait de faiblesse, on semblait de rétrograder les grands cou-

publics du matérialisme qui, au milieu du développement des mœurs et de la pensée, engendrait cette génération d'hommes sortis de l'obscurité de leurs crimes pour passer à la splendeur de leurs vices, fils adaptés de l'éclatant qui eut un couplet pour mari et la prostitution pour mère. En ce temps-là, l'Eglise, enveloppée, harcelée par des ennemis implacables, ressemblait à une cendre vivante par des requiems. Sous peine de mort, le pape devait conjurer le danger.

Par sa bulle *Apostolicum*, Clément XIII déclare la voie qui cachait encore à quelques yeux prévenus la tourmente dont l'Eglise était menacée. Il souleva que la barque de saint Pierre était exposée aux tempêtes, qu'elle pouvait sombrer, et, sans cesse vigilant, il fit entendre le cri d'alarme. Ce cri était un hommage rendu aux Justes, dont le Souverain Pontife glorifiait les services passés. C'était un encouragement à des devoirs nouveaux, un témoignage pour les saints. Ce témoignage, que vos paroles archiépiscales tendent à infirmer, que, par une préoccupation indigne de votre foi, vous essayez d'atténuer à force d'hypothèses injurieuses pour le Siège apostolique, savez-vous ce qu'il est devenu mis en parallèle avec le bref de suppression prononcé par Clément XIV?

Ce n'est pas ce dernier Pape qui a eu le malheur d'imposer et de rédiger le bref *Domini et Dominorum*, sous lequel périt la Société de Jésus. Vous désignez vous-même et à diverses reprises les prélats qui contribuèrent à cette œuvre. Mais enfin, bulle et bref, justice et injustice, louange et blâme, Benoît et Ganganelli, Clément XIII et Clément XIV, tout cela suit le juge-

ment de Dieu; tout cela est entre depuis longtemps dans le domaine de l'histoire. Or, voyez ce qui arrive.

Le bref de destruction, qui était dans le cœur et dans la pensée de Clément XIV, même avant son élévation sur le Siège romain, ce bref que tous les impies ont appelé comme l'aède régénérateur, comme le précurseur de la réconciliation du Sacrosainte et de l'Empire, ce bref que vous-même acceptiez avec des hymnes de gratitude, ce bref a été désavoué, méconnu par tous les successeurs de Clément XIV, depuis Pie VI jusqu'au Pape aujourd'hui régnant. La résurrection des *Justices* épiscopales et protégée par tous ces Pontifes est la sentence la plus terrible qui ait pu lui être infligée. Cette condamnation étend, immortelle et perpétuelle à chaque évênement la bulle *Apostolicum*, contre laquelle vous vous inscriviez en vain.

Cette bulle ne porte pas bonheur à Votre Révérence et les aspirations qu'elle lui suggère sentent toutes un peu le legs. Il y eut des massacres et des cours judaïques, qui, comme Fombal, Tanucci et les parlements de France, le déclaraient ennemis de l'humanité juvénile. Ils la firent bruler en place publique par la main du bourreau. C'est probablement par respect pour la Chaire de Pierre que vous vous délestez dans son récit, par respect encore que vous assuriez l'un après l'autre tous les affronts que subit la bulle. Ces affronts, — vous prenez le soin assez cruel de le répéter, — n'étaient pas seulement l'œuvre des apôtres de l'intolérance, des parlements qui les protégeaient et des rois ou de leurs ministres, qui, en secouant le joug de Rome, ne comprenaient pas qu'ils bravaient la couronne sur leur tête

en qu'ils préparent dans l'esprit des peuples l'asservissement de l'Italie. Cette pensée ne vous a pas arrêté, lorsque votre main impie est adossée à l'épée. Un Pape avait osé résister par la prière et par la raison à des lettres anathématisantes, à des préventions injustifiables. Votre Révérence, qui courait pour l'ordre de Jesus une passion malheureuse, adressa à Clément XIII le cahier sur lequel les sophistes du dix-huitième siècle le firent monter. Elle va plus loin, Votre Révérence; elle triomphe en supputant combien d'évêques dans la Chrétienté se joindraient d'acquiescer avec un pieux hommage la décision rendue par le Siège romain. « De tout l'univers chrétien, s'écrie le Père Thénier, vingt-trois évêques seuls répondirent au Pape au sujet de cette constitution. » (1)

Vingt-trois ! c'est un chiffre modeste ; mais, nous que doit faire toute créature raisonnable, compléons pour peccer les sorlèges, peisons-les. Et puisque les évêques du dix-huitième siècle se sont permis de juger le Pape, est-ce que par hasard nous ne pourrions pas nous autoriser de

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que nous réitérons ici dans l'espérance du Père Thénier, hypothèse que nous sommes bien loin d'accepter, parce qu'elle est évidemment contraire à la vérité. Le plus grand nombre des évêques, en France surtout, ont la même aux Jansénistes. En 1769, des lettres de plus de deux cents évêques qui plaidaient auprès du Saint-Siège la cause de la Compagnie de Jesus, furent adressées à Clément XIII. Si, en 1765, le pape ne reçut que vingt-trois lettres d'adhésion à sa bulle, même en supposant véritablement que le Père Thénier aurait besoin de prouver, on ne peut rien en conclure, car, d'après les meilleurs théologiens, le silence des évêques sur une bulle du souverain pontife équivaut à une acceptation. C'est au Père Thénier à nous citer un prélat qui se soit déclaré contre, ou qui seulement ait répliqué.

cette conduite pour jurer à notre tour nos pasteurs? Les prélats de ce siècle n'étaient plus tous des saints. Quelques-uns vivaient l'ambition des richesses, des honneurs ecclésiastiques et des plaisirs débauchés. La main de plusieurs était toujours prête à louer celui qui disposait de la feuille des bénéfices. Leur voix aurait entonné un *Te Deum* pour tous les gouvernements qui montent avec la même facilité qu'elle ont fait tomber un *Dieu* sur un le conseil de toute dynastie qui tombe. De ces évêques flétrissant le vent de la fortune et se mettant bien en cour contre le droit et la justice, Brantôme, le malin chroniqueur, aurait encore pu écrire ce qu'il pensait d'un prélat de son temps : « Avez-le disant un peu léger en conscience et guère bon pour la balance de monsieur saint Michel, et si plus les bons chrétiens au jour du jugement. »

Ce sont vos amis du quart d'heure, Père Thénier. Les Jésuites vous les abandonnent très volontiers. Vous avez le nombre; cela suffirait-il à votre conscience? Le nombre, dans certaines occasions, voudrait-il mieux que le temps qui n'a jamais rien fait à l'effaire? Clément XIII vit les évêques confians et les impies s'insurger contre sa bulle qui demandait beaucoup de calculs, mais en revanche ce grand Pape eut la consolation d'entendre les saints, les forts, les intrépides en Israël applaudir à son œuvre.

Tenez, mon Révérend, parlons à cœur ouvert comme deux amants-sœurs. Vous êtes catholique, vous appartenez par l'âme et par les entrailles à cette Eglise romaine à laquelle les Jésuites ont eu le bonheur de vous rendre. Eh bien ! Et, entre nous, l'espion déguisé de tout sentiment d'hostilité littéraire, d'animosité cléricalle ou

de jalousie conventionnelle, est-ce que vous n'ôtteriez pas mieux pour votre histoire l'approbation d'un saint que le dédaigneux silence d'une multitude de corrompus ? Est-ce que saint Alphonse de Liguori, vous le souvenez d'un acte de courage, n'immortaliserait pas plus votre nom dans le ciel et sur la terre que toutes les vénéralités épiscopales se mettant à la peine pour infuser ce même acte ? Or donc, lisez cette lettre que, le 19 juin 1785, Alphonse de Liguori adressait au Pape Clément XIII.

« Très Saint Père, la bulle que Votre Sainteté vient de donner à la louange de la vénérable Compagnie de Jésus et pour sa confirmation a rempli tous les gens de bien d'une joie à laquelle, moi, misérable, je m'honore spécialement de participer. Je suis pénétré de la plus profonde estime pour la Compagnie, à cause du bien immense que font ses saints religieux, par leurs exemples et leurs travaux continués, dans tous les lieux où ils se trouvent, dans les écoles, dans les églises et dans les parloirs de tout de congrégations qu'ils dirigent, soit par les confessions et les prédications, soit par les exercices spirituels qu'ils donnent, aussi bien que par les frégues auxquelles ils se livrent pour sanctifier les peccés et les pécheurs. Je puis rendre moi-même témoignage de leur zèle, que j'ai été à même d'admirer lorsque j'habitais la ville de Naples. Le Seigneur dans ces derniers temps a voulu qu'ils fussent éprouvés par diverses contradictions et traverses ; mais Votre Sainteté, qui est le chef de l'Eglise et le Père commun des fidèles, les a consolés et nous a consolés aussi, nous tous qui sommes vos enfants, en publiant solennellement partout les louanges et les mérites de la Compagnie. C'est ainsi que vous tenez ferme la bouche aux malveillants qui ont cherché à



soirir non seulement les personnes, mais encore l'insti-  
tut. Pour nous, prêtres des âmes, qui trouvons dans  
le rôle et les travaux de ces Pères un si grand soulage-  
ment pour le gouvernement de nos ouailles, et moi tout  
particulièrement qui suis le dernier de tous les évêques,  
nous rendons à Votre Sainteté de très humbles actions  
de grâce pour ce qu'elle vient de faire et nous la sup-  
plions très instamment de protéger toujours ce saint or-  
dre, qui a donné à l'Eglise tant de dignes ouvriers, à la  
fois tant de martyrs, et qui a fait au monde entier tant  
de bien pour le salut des âmes, non seulement dans les  
pays catholiques, mais aussi chez les infidèles et les héré-  
tiques, et à qui il est réservé sans doute, comme nous  
devons l'espérer de la bonté divine, que humble et relative,  
de produire encore plus de bien pour l'avenir. C'est dans  
ces sentiments que, prosterné humblement aux pieds  
de Votre Sainteté, j'implore sa sainte benédiction (1). »

Ah! Père Thomas, à votre dire ne vous Ramonon,  
chargé d'années et travaillant sous le poids des tribu-  
lations, fut mal inspiré quand il vint soutenir de son lé-  
gitime pastoral les ouvriers évangéliques que l'incrédulité  
chassait de la vigne du Seigneur. Il est vrai; il compro-  
mit l'Eglise; il abaissa la terre au ne courbant pas la tête  
sous les humiliations, sous les caprices, sous les exigen-  
ces de toute sorte que des rois arrogants, que des mini-  
tres audacieusement coupables s'écharnèrent à faire sou-  
bir au Saint Siège. Vous eussiez dû dire sans doute, — et  
je serais ravi de vous entendre demander cette aspergion  
qui ressorti de votre oratoire, — vous eussiez dû dire que

(1) *Mémoires sur la vie et la congrégation de saint Alph. de  
Liguori*. Paris, 1852, t. II, n. 25, p. 156.

Clément XIII ne résista pas davantage que son successeur aux haineuses prétentions des puissances du siècle, car, selon la parole de Calron, il y a des gens qui ne croient que ce qu'ils croient pouvoir nuire.

Mais à ce compte-là, mon Béarnais, que fait donc l'Eglise, que fait donc l'histoire, quand elles proposent à l'admiration des siècles Léon le Grand ordonnant Attila, saint Ambroise reprenant de sa basilique l'Empereur Théodose couvert du sang de ses sujets? Si les papes ne sont pas les protecteurs nés de l'innocence et de la faiblesse, s'ils ne doivent pas aux rois comme aux peuples les libres enseignements de la conscience, déclarons donc ensemble, je le veux bien, ces saints antécédents de l'Eglise acquiesces, après le célèbre cardinal Baronius, vous travaillez avec tant d'ardeur et de succès. Peut-être nous pourrions tous deux, aveugles et ingrats, immortaliser Clément XIV et conspuer Clément XIII. L'un, a force de lâchetés, nous bien mérité du philosophe vainqueur de l'Eglise; l'autre, obtus dans sa vertu, ne bénéficie que d'une parole de haute pitié construisant un blâme sévère.

Pour que Clément XIII tressât en effet prison devant vos jugements, il faudrait qu'il ait renoncé, selon vous, « aux vues étendues et à la complète ignorance des besoins de son temps. »

Pombai et Voltaire, Chateaub et d'Alembert, Turgot et Diderot ne tiendraient certainement pas un autre langage et c'est avec une profonde douleur que je me trouve dans la nécessité de le relever. Lorsqu'on est si disposé à se-

erlier aux besoins de son temps, et que ce temps est le dix-huitième siècle avec ses courtesues sur le trône et leurs précieuses dans tous les emplois, on agit comme Clément XIV. On souffre, on fait souffrir et l'on meurt bon. Rome ne s'est pas en déboulant corrigée. Il voyait la décadence littéraire organiser la corruption historique ; la machine produire l'insulte et le blasphème à toutes les gloires patriotiques, à tous les sacrifices religieux, à tous les dévouements, à toutes les vertus. Il osa entreprendre une lutte qui devait être sa mort.

Il lutta, il mourut, mais ce long martyre de la dignité pontificale et de la magnanimité chrétienne ne fut pas perdu. Clément XIII compte sur le trône sept Papes qui règneront après lui. Clément XIV est le seul qui n'ait pas marché dans sa voie, le seul qui n'est pas exalté son courage en citant ses exemples. Car c'est de ce Romain que l'on peut dire avec le livre de la Sagesse : « Le Seigneur lui en a donné la science des saints. Il n'est de zèle que pour le bon. Ses pieds marcheront constamment dans la voie droite. C'est pourquoi Dieu rendra ses longs travaux vénérables aux yeux de tous, et il le couronnera d'une dernière couronne d'honneur. » Acceptez l'histoire ou ne l'acceptez pas, mais vous ne l'ousquerez point de proclamer que Clément XIII est une de ces grandes figures nées dans les respects de la postérité et dans le ruissellement des gloires chrétiennes.

Il vous faut, mon Père, un Pape qui connaisse les besoins de son temps. En 1769 comme en 1846, tel fut le mot d'ordre qui se donna et auquel le Saint Collège se rendit. Je ne veux point ici faire d'adresses qui pourraient servir une vieille mesure. Fût ce ce malheur

dans la première édition de mon *Clément XIV et les Jésuites*. Vous me l'avez bien exposé et je ne vous tiens pas cependant qu'il est dû de bon goût au Père Theiner de se rappeler que pour répondre à un désir du souverain Pontife, cette allusion avait disparu dans les éditions suivantes. Vous n'avez pas jugé à propos d'être équitable même sur ce point ; j'aime à penser que des motifs plus élevés que qu'un pur sentiment de vengeance ont forcé votre charité à une injustice dont je ne garderai bien de vous le remercier. Mais enfin puisque certains du siècle il y a, voyons de quelle manière « ce grand pasteur » que vous appelez Ganganelli, sera élu. Sachons comment il va régner et apaiser les orages que Clément XIII a si rudement soulevés.

« L'Eglise, c'est vous qui parlez, mon Révérend, l'Eglise a-t-elle besoin d'un sage de plus pour sauver ceux qui étaient en danger de péier, pour guérir les plaies du monde sacré, rétablir la concorde et reconstruire l'Eglise avec les peuples et les rois, Dieu le lui envoie dans la personne de Lorenzo Ganganelli. — Clément XIV. »

L'horoscope des papes et des princes mourant sur le trône, c'est toujours une lotterie appelée à révision, une loterie que la postérité n'accepte que sous bénéfice d'inventon. Mais en la cas c'est pas tout à fait le même, et j'ose espérer que le Père Theiner ne se formalisera pas trop si par hasard je prends la liberté grande de ne point me tenir de son avis.

Je n'ai jamais aimé ceux qui triomphent. Les grands succès ont quelque chose au bon sens, ils mènent.

J'ai toujours eue une répulsion d'instinct pour les hommes, quels que soient leurs titres ou leur naissance, qui s'en vont mendier la popularité et se mettent en quête du suffrage des vots, dont le nombre est toujours infini, selon l'Ecriture sainte. Ce n'est pas une belle action pour la sagesse qu'une multitude de fous et j'ai bien souvent remarqué que ce désir effréné de haute célébrité cache en lui une indulgence vraiment coupable pour le foruit social, indulgence née d'une philanthropie malade qui est le plus grand des crimes contre l'humanité et le signe visible de la décadence. La maison du genre est de consacrer quand il vient trop tard pour cesser, et l'homme qui a la follesse de se laisser imposer la popularité ou qui s'élance à cette éphémère coupable s'est destiné par ses mœurs ou par ses enthousiasmes qu'à préparer la destruction.

Ce sont là les principes élémentaires de l'histoire de toutes les nations et de tous les temps. Si vous ne vous êtes pas placés tous deux dans une position si difficile, je suis certain que ce serait de votre bouche, mon Révérend, que j'entendrais sortir ces graves enseignements. Vous ne pourriez pas les appliquer aujourd'hui; la cause que vous soutenez s'y oppose trop radicalement; mais plus tard, nous nous retrouverons sur le même terrain de vérité. Alors j'écouterai avec la déférence qui vous est si légitimement due les leçons de votre expérience. En attendant, je continue à regret la lutte à laquelle vous m'avez parropié.

Aux applaudissements de tous les innombrables, anticon-  
grange de tous les hérétiques et de tous les dévotisme qui  
aspirent à destruction l'Eglise dans la loi ou dans les

œuvre, Clément XIV est un pape immortel. Votre vertu a le malheur d'être par hasard et sur ce seul point en contact avec les hautes, avec les ormes, avec les apostrophes de toute espèce composant le cortège d'administrateurs dont Gangiacchi marche entouré, cortège impie, qui fécunda tous les vices Pontifices, enses dila dans la basilique de Saint-Pierre, à briser du crâne le marbre de leurs sépultures. Ce rapprochement, que j'aurais voulu éviter à Votre Révérence, ne m'empêchera cependant pas d'exprimer toute ma pensée.

Les rois du monde entier, d'accord en cela avec les mauvais prêtres de tous les centres catholiques, ont pris à tâche depuis 1763 d'élever un piédestal à Clément XIV. Ce piédestal, je l'avais déjà un peu chancelé. Contre votre intercession, vous venez de le renverser tout à fait. Avec d'autres idées et un but tout différent, vous êtes arrivé au même terme que moi, et quoique vous vous fussiez à proclamer Gangiacchi un grand sauveur, il n'en reste pas moins démontré par vous qu'il est toutes les faiblesses que je me suis cru autorisé à lui attribuer.

Procédons par ordre, et vous verrez que nous arriverons sans peine à cette conclusion.

Vous comprenez que je ne veux pas, que je ne puis pas traîner vos saints pieds à pied dans le labyrinthe d'événements que Votre Révérence se plaît à accumuler comme pour détourner l'attention. Vous avez cherché à me piquer, à m'exciter pour me faire ressembler à un sauteur furieux dans un magasin de porcelaine. Tout habile qu'elle était, une pareille tactique échouera. C'est moins pour le public que pour vous que

j'écris cette lettre, je n'ai eu donc besoin que de réarranger six lignes capitales, six points essentiels, en laissant de côté les détails obscurs ou les aperçus qui n'appréhendent rien. Ce que je desirais, c'est de faire une solution. Elle commence à se produire ; ne jugez-vous pas bon et utile qu'elle aille jusqu'au bout ?

Que je vous fasse, Votre Révérence, avec toujours sur moi dans ce débat un grand désavantage que je chercherais en vain à dissimuler. Elle s'annonce elle-même comme choisie pour refuter mon œuvre. Ce mot, vrai ou faux, pèse plus ou moins sur l'importance que le lecteur en est en droit d'attendre d'un historien. Cet inconvénient, auquel vous n'avez fait aucun effort pour vous soustraire, donne à votre style des airs de dedans, à votre pensée des formes acérées certainement peu en rapport avec la simplicité de votre état, et bien loin de vos intentions. Vous craignez avec raison d'inventer un pape digne de tous les éloges, parce que moi j'ai eu le malheur de montrer ce même pape à peu près digne de toutes les condamnations.

Dans ce but, et par une ruse de guerre jugée par vous comme fort adroite, — tout le monde ne sera peut-être pas de cet avis, — vous essayez de rebâtir les coupables de simonie en dehors du Concile, les coupables d'ambition ou de perfidie en dedans. Vous leur même jusqu'à peindre une honorable docilité, une vertueuse indépendance à cet excès d'indécision par timidité, d'indolence par calcul qui ne savent ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils veulent parce qu'ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'on doit penser et vouloir.

Pour arriver à bien l'entreprise, vous vous êtes mis sur les documents qu'une position exceptionnelle vous offrait. Vous avez eu faire merveille en vous proposant un seul devoir, celui de me constituer en conspirateur, en lâche, en traître, en lâche ou en blasphème. Vous marchez à votre loi comme un soldat s'avance au combat, sans regarder ni devant, ni derrière, ni à côté. Cette méthode aurait du bien si elle ne laissait pas une large voie aux conclusions. Votre tact habituel ne vous a pas permis de l'éviter, et je n'en veux pour preuve qu'un exemple.

Jeux vobis de pauvres religieuses espagnoles qui regrettent la suppression des Jouxtes. Elles se sentent exilées depuis que le roi Charles III a fait enlever d'une manière si irréremédiablement déplorable les directeurs de leurs consciences. Vous qui êtes antiques, Père Thérèse, et qui sans doute avez assez de vertu pour être digne de conduire dans le chemin de ciel des âmes de vierges, des cœurs d'épouses de Jésus-Christ, vous devez aussi avoir que nos poètes, de poétiques dévotions. Ces religieuses se disent : leurs lamentations prennent un accent de prophète !

Vous intervenez alors avec l'autorité du sacerdoce, et, chers images ! ce n'est pas le tactisme proscriptionniste qu'un poète catholique ose blâmer, c'est la victime, exotisme plus : « Cette porte leur semblait néanmoins toujours grande et ouverte. Leur imagination versatile et facile à s'allumer s'échauffait, et leurs espérances se manifestaient tout par de drôles relations qu'elles prétendaient avoir reçues, tantôt par des prophètes qu'elles croyaient avoir entendus d'en haut. Elles proféraient sur



l'Espagne de grands et terribles événements, la chute de la maison de Bourbon, et même la ruine totale de la religion. On pouvait néanmoins, selon elles (c'était la conclusion ordinaire des prophétesses), calmer la colère de Dieu et éloigner le châtiment suspendu sur les têtes, en rappelant en Espagne la Compagnie de Jésus. Ces divagations firent le tour de l'Espagne, égarèrent bien des esprits, occasionnèrent de grands désordres, et provoquèrent partout un grand mécontentement contre le roi et son gouvernement. »

À la fin de l'année 1767, ces peurs religieuses prédominaient sur l'Espagne de sanglantes catastrophes et la chute de la maison de Bourbon. Dans le commencement du dix-neuvième siècle, en 1808, il y a eu des jours et des décrets napoléoniens qui paraissent très-casement rendre probables ces hypothèses de la douleur. Dans cette ère de révolution où les méchants ont cherché à se fertiliser sur la terre, parce que, au témoignage du Prophète, ils ne font que passer d'un crime à un autre crime; la main de Dieu a paru se fatiguer à élever et à abaisser. Le dernier mot de la branche cadette d'Espagne n'est peut-être pas encore dit. Celui de Clément XIV l'est à jamais.

Or, vous, monsieur Reverend, afin de couronner votre Ganqanelli de toutes les sottises à la fois, vous ne craignez pas, après avoir fait la procès aux religieuses de Tarragone, de tomber dans l'exécration que vous reprochez tout à l'heure et aussi durement à ces saintes filles. Elles devaient des couronnes de superstition en criant : malheur à la royale famille d'Espagne ! elles étaient à de vils et ridicules artifices, dites-vous. Cela ne sera pas le cas

des Cordeliers lorsque, dans les disastres de cloître, ils feront miroiter la fiare sous le spectacle du jeune frère Laurent Ganganelli et qu'ils entreverront ses sourdes, ses lentes conversations, aboutissant à la pitié et au désespoir.

Toujours est-il qu'à la page 166 de votre poétique rhapsodie vous dédaignez de croire aux prédictions des religieux de Tierregosse, prédictions qui se sont quelque peu réalisées, et qu'à la page 272 du même livre vous êtes les foi entières, foi exclusive aux rêves de deux ou trois Franciscains. A toute force et d'urgence, les Cordeliers vous vous tiennent de faire accepter Ganganelli comme un prodige. Racontez, mon Père, je vous cède la parole. Ce dernier récit, qui ne manque point d'un certain porteur de crédulité, mettra mieux en lumière votre méthode historique :

« Un jour qu'il (Ganganelli) se trouvait à loisir, il s'ouvrit à l'un de ses anciens amis, le Père Antonio Sordinani, qui mourut seulement peu de temps après, et lui manifesta la résolution qu'il avait prise de quitter Rome et de finir ses jours à Ancone, au tombeau de saint François, dans une retraite entière. Mais ce vénérable vieillard, inspiré de Dieu, le détourna de ce projet en lui disant :  
« Dieu te veut à Rome, mon fils, et te destine dans cette ville à de grandes choses. »

« Dans la ville sainte, il cherchait de préférence les endroits les moins fréquentés pour se reposer des affaires et s'élever plus librement son âme vers son créateur. Ses promenades favorites étaient les jardins isolés des pieux Capucins, sur le mont Parco, et de nombreux de

la mission de Saint-Vincent de Paulo, à San-Giovanni et Paolo, sur le mont Celio, au centre de la grandeur de l'antique Rome, en face des palais ruïnés des Césars, du Colisée et de l'arc de triomphe de Constantin. Une fois, tandis que, plongé dans une méditation profonde et ne s'entretenant qu'avec ses propres pensées, il se promenait dans le jardin des Capucins, le révérend Père Gregorio, de Viserbe, qui était venu à dans la ville de Rome, où il a laque que réputation de haute amabilité, se jeta à ses pieds et lui dit : « Bénis-moi, je t'en conjure, par la » « vertu de ce cimetière que tu seras un jour. » Plusieurs prophètes, qui annonçaient sa future élévation sur la chaire de saint Pierre. »

Quand Votre Révérence est livrée à ses seules impressions, elle se garde bien de commettre de pueriles injures. En bon sens, que vous êtes habituellement, je suis persuadé que vous ne triomphez pas des fautes ou des erreurs d'une grande société religieuse, à la fin des siècles, qui se reposent d'une éclipse de soleil. Vous déplorez, comme par exemple à la page 24 de votre histoire, « la guerre sauvage qui lui a cette époque déclarée à la Compagnie de Jésus, et pour vous c'est un événement des plus douloureux. » Trop de personnes impures étaient en jeu. — Je vous laisse la parole en me contentant d'indiquer. — « L'incrédulité, qui, sous le nom de tolérance et de philosophie, avait civilisé toutes les classes de la société et infesté jusqu'aux sommités sociales elles-mêmes, et le Jansenisme, poussé jusqu'à ses plus violents excès, quoique animés l'un contre l'autre d'une haine mortelle, s'étaient cependant dans une fausse et impie alliance pour travailler à la destruction de la Compagnie de Jésus. »

La phrase n'est pas très claire, mais l'idée ne laisse rien à désirer. On sait maintenant, et par vous, les causes qui militaient contre les Jésuites. Dans la capitale du monde chrétien, ils rencontraient d'autres éléments de perte. « On détestait généralement à Rome leur secularisation, d'autant plus que leurs ex déplorables aient à la page 443, parce que le Pape (Clement XIII), guidé par les plus nobles sentiments d'humanité, conféra les emplois ecclésiastiques à ces infelices esiles, au détriment du clergé séculier. »

Ainsi guerre au vif d'un côté, capoté par le Pape. La manœuvre de sophistes, d'apostats et de ministres que les Rois lançaient sur les Jésuites pour arriver plus sûrement à dévoter l'Eglise, désolait le monde entier de ses représentations. On avait même contre les enfants de Loyola toutes les passions; on commandait toutes les laines antiecclesiastiques à l'assaut du Saint-Siège. Clement XIII avait été humilié jusqu'à l'ignominie, on lui fit par le nommer de le faire garder à vue par une armée de Napoléons qui devaient leur garnison en face du château Saint-Pierre. Le marquis de Tanucci et le cardinal Orsini donnèrent même à l'ambassadeur de France, qui d'habitude était due une pareille affaire. Choiseul s'indigna, et, le 3 octobre 1768, il écrivit au marquis d'Arbelette : « Je vous salue mon clonement de l'attention trop sérieuse que vous donnez aux plus supercheres de M. de Tanucci et de M. le cardinal Orsini, et aux répétitions malicieuses dont ils font usage auprès de vous. Des ministres de cette espèce ne sont assurément pas bons pour toutes les grandes affaires, et il faut se

hâter « mépriser les petits moyens de leur base et artificieuse politique. »

C'est à Votre Révérence que nous devons cette lettre, dont vous ne publiez qu'un fragment; mais c'est Votre Révérence aussi qui d'urgence a ramassé dans le brouhais et a condensé les uns après les autres tous ces petits moyens d'une politique que Chateaubriand lui-même signalait des épithètes de basse et artificieuse. Les Jésuites sont traqués sur tous les points du globe. On les calcule dans leur institut, dans leur vie, dans leur enseignement, dans leurs missions. Partout où il est possible de leur attacher un adversaire, les mémoires et leurs ministres se font un devoir de l'évoquer, de le sondeur, de l'encourager et de le païre.

Ces religieux, nés et si puissants par l'association, sont dispersés, errants sur les mers, jetés au fond de des cahots ou sur la première terre qui consent à leur offrir une hospitalité dérisoire. Les Bonshommes du dix-huitième siècle les ont livrés comme le Christ aux angoisses de la multitude. On les observe de près et de lointin, on se vante à leur charge des impostures qui, après avoir fait rouler d'horreur les contemporains, font sourire de pitié la postérité. Ces martyrs d'une civilisation, en grande partie leur ouvrage, ne trouvent d'appui que dans un vieillard dont la lutte a quelque chose de sentiment humain. Ce vieillard, qui est un Pape, voit sa mémoire passer sous les fourches caudines que vous dressez à son inébranlable royaume.

Comme tous ceux que frappe le malheur, les Jésuites ont perdu leurs clients, tous sous des jours fatigués,

Il ne leur reste qu'un petit nombre de fidèles, troupe dévouée qui se précipite tête baissée sur tous les champs de bataille et qui livre chaque jour un nouveau combat, bien persuadé d'avance qu'elle subira une dernière défaite. Ces gladiateurs de l'Église, arrivés dans l'immense arène où les attendent les aréopages des hommes, le dédaigneux sourire des femmes et l'indigne des poètes coupables, passent et repassent devant les Césars qu'ils saluent. Ils connaissent le sort qui leur est destiné. Ils savent qu'ils vont mourir sans le ridécule, cette mort qui répugne le plus au cœur humain, et ils meurent. Leurs ossements ont enfanté des vengeurs ; mais, après toutes les sanglantes épreuves que ces convulsifs, que ces épileptiques, que ces choréiques fervents voulaient égarer à l'Église, vous arrivez, Père Thénier, et Vous Ravennas ici pour les surer avec de la Compagnie de Jésus personnelle ce qu'elle a en le déplorable courage de faire pour Clément XIII humilié. Vous accédez, et malheureusement vous accédez sans preuves.

« Ce fut alors, racontez-vous, que dans ces tristes jours les uns peu intelligents des Jésuites préoccupés en Portugal, comme en Espagne, comme en France, comme en Italie, par leur imprudence, les lois les plus oppressives et les plus humiliantes et des persécutions non seulement contre ces religieux, mais encore contre l'Église elle-même. »

Les ardeurs des persécutions catholiques infectaient Rome et la Chrétienté de pamphlets obscènes ou impies, les deux à la fois le plus souvent. Le cardinal Andrea Corsini, l'ami de Clément XIV, recevait une pension de Portugal, afin de les introduire sous son couvert

dans la capitale du monde chrétien (1). On avait même essayé plus expéditif d'y établir une imprimerie clandestine. Tous ces faits, dont vous n'avez parlé, sont documentés jusqu'à l'évidence dans *Clément XIV et les Jésuites*.

La violence des attaques autorisant l'énergie des réponses. Il y en eut de passionnées, d'acérées, de maladroites peut-être. Mon Dieu ! la vertu elle-même n'est pas toujours habile. Je ne dirai pas que vous en fûtes une gentille, mon Révérend Père. Mais enfin, après centaine années de révolutions qui ont trompé les hommes dans le crime, pensez-vous qu'il soit bien loyal de venir instruire à neuf un scandaleux prêtre, et de l'instruire de telle manière que c'est toujours, dans votre bouche, le coupable et le barbare qui doit avoir raison sur l'innocent et le pasteur ?

Ainsi vous vous arrangez pour dire à la page 66 que les Jésuites « firent même jusqu'à tourner en ridicule les ministres de Charles III dans des pamphlets anonymes en vers et en prose aussi spirituels que mordants ». A la page 382, vous continuez : « Les Jésuites firent, vers ce même temps, secrètement publier à Venise un opuscule intitulé *Réflexions sur la conduite des cours bourgeoises au sujet des Jésuites*. Ce petit ouvrage est l'un des plus amers pamphlets publiés contre ces cours »

(1) Parmi les nombreux livres que Pagliardini, secrétaire du marquis de Panchal, envoya à Liège pour que le cardinal Caraccioli les regardât, se trouvait le fameux *Declaratio chronologica et an alytica*, ouvrage schématisé et imprimé (Voir *Clément XIV et les Jésuites*, p. 68 et 382.)

La même démonstration se présente à chaque ligne de votre œuvre. Vous ne semez pas, vous ne portez pas soie, mais vous affamez ; Cordet Andrieu.

Ces pamphlets anonymes que vous pourriez avoir l'air d'échapper et dont la trace vous échappe toujours, car vous n'avez jamais, il me semble, eu de vos-les pour livrer au diable au nez des anonymes, ces pamphlets ripostent à d'autres pamphlets ne méritant ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Ils les ont les pour mes péchés, comme je suis condamné à lire et à réfléchir tant de choses, mon Berlioz ; et je vous assure que, comparés aux innombrables brochures et aux lourds livra-les que cette guerre fit éclore, ils me paraissent d'une candeur et d'une pureté d'homme dont votre parole elle-même serait effrayée.

Ce qui ne veut pas dire, entendons-nous bien, que je considère comme vous dans ces œuvres la notion de quelque idéal. Les Jésuites, Pons Thénier, ne repoussent de vous ennemis l'investiture de malice et d'habileté que lorsque ces mêmes ennemis ont besoin de les attaquer. Mais de là, et ce ne sera pas à vous que je l'apprendrai, les Jésuites n'ont jamais eu qu'à de rares intervalles soutenir une guerre de plume ou d'intrigue. Ils ne consacrent rien à la logique des personnalités, rien à la portée des manifestations, rien à la rigueur d'une loi, rien à la puissance d'un bon sarcasme ou à la logique, rien au bonheur d'une méditation sérieuse comme un pégnard. Ils se font un devoir de proférer en silence à l'égard de leurs plus ardens ad-les créatures la loi de charité que votre bouche leur prêche. Comme aux *Actes des Apôtres*,



ils commencent les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir.

Votre Excellence veut à toute force leur imposer plus de malice qu'il n'en ont en réalité. Chez vous, c'est un parti pris. Ils rédigent la bulle *Apostolicum*, ils libèrent tous les droits de polémique insaisissables par leur mort. Au besoin ils seraient même de force à s'entendre avec Clément XIV pour glaner quelques mois de leur ore dans son berceau de suppression. Les voilà maintenant qui dictent par inspiration au cardinal Torregiani les lettres qu'il écrit.

Ils vous ne procédez pas affirmativement. La réputation de talent dont jouit encore dans le monde catholique et littéraire le ministre de Clément XIII paralyse un peu votre tendance à la crédulité. Vous vous contentez donc de dire : « Nous avons de cet illustre homme d'Etat une idée trop haute et trop grande pour penser que celle respectable vienne de lui. C'était avec des illusions pareillement absurdes que les Jésuites semblaient avoir l'habitude de couvrir et de justifier leurs défauts. »

Certainement ces réflexions ne démontrent pas qu'un Jésuite a guidé sur le papier la main qui trace la lettre dont il s'agit; mais que veulent-elles dire? Je vous le demande, mon Révérend. Les principes appellent toujours leurs conséquences. Quelles conséquences tirons-vous de ce principe?

Le Sacre Collège est fermé en carcelles; les portes sont closes et gardées, tout doit se passer dans le plus religieux silence. Mais puisque les rumeurs des Jésuites y

ont droit perpétuel d'entrée et de sortie ; presque, d'après vous, on foule aux portes des Finances favorables à la Campagne ; presque tous et moi nous avons entre les mains les correspondances officielles des cardinaux et des ambassadeurs leurs complices du dehors, nous pouvons bien, n'est-il pas vrai, faire un peu comme tout le monde ? Entrons donc à notre tour au Conclave. J'avais peur les devants, Père Thérèse, et vous voyez ce que m'a coûté cette péripétie. Elle me vaut les méditations de Votre Révérence et les élargissements de votre charité.

Néanmoins, en dehors de ces petites misères de la vie littéraire, il reste, pour ma consolation, une pensée que l'Histoire du pontificat de Clément XIV ne fait que confirmer dans mon esprit. Sans vouloir défaire les motifs qui me poussèrent à ce parti, dont les victimes de 1847 n'ont plus besoin d'invoker d'excuse en 1862, car ce serait à Gênes qu'il faudrait aller la chercher, je vous confesserai, mon Père, que je n'ai jamais été mieux inspiré, et que si je ne m'applaudissais pas depuis cinq ans de mon œuvre, la vôtre donnerait à mon audace l'orgueil qu'il vous plait de me reprocher. J'ai soulevé un coin, un large coin du voile, votre main l'a déchiré tout à fait. Clément XIV était incorruptible, j'ai juré par moi. C'est vous, bon père, qui exécutez la sentence. Les apologistes par ordre, que Solasta désigne en disant : *Satis frequentiter, sapienter pariter*, n'en font jamais d'autre.

Nous sommes tous les deux au Conclave de 1769 ; vous, rangé d'habitude sous la bannière des cardinaux des canons ; moi, inventoriant les connétables, cherchant de

bonne foi la vérité et la trouvant au milieu de toutes les impossibles épistolaires que ce célèbre Cagliostro adressait sur son bureau. C'est cette vérité qui vous a frusé, mon Révérend; et, je vous le demande en toute franchise, p'auriez-vous de sang-froid et sans d'essayer un petit p'pis, conseillé d'agir autrement?

Il y avait autour du Vatican des ambassadeurs qui harcelaient la tête de l'Eglise, qui infligeaient la simonie à ses princes, et qui savaient écrire à l'un d'eux cet incroyable lithophrase que vous avez été assez prudent pour passer sous silence. Le 25 avril le marquis d'Autriche mandait donc au cardinal de Bernis: « J'aurais voulu fait mettre de Rome parmi les indifférents. Ce n'est pas que je le croie un sujet de premier ordre, mais je crois le voir tel qu'il est, c'est à dire sans scrupule, ne tenant à aucune opinion et ne consultant que son intérêt. Je pense qu'un pape de cette époque aurait pu convenir aux carmélites. » (1)

Tel était le Souverain Pontife qu'à cette époque de férocité universelle les ambassadeurs du Roi très chrétien, fils aîné de l'Eglise, du Roi catholique et de Sa Majesté très fidèle allaient demander à Rome sur le cadavre de la Compagnie de Jésus.

Ce vous amuse et qui, par exaspération, fait même au milieu de toutes ces boues et squats (malheureusement) importantes. Il n'importait au point de vue historique, il importait encore plus à l'honneur de la Catholique de savoir s'il s'était trouvé une majorité de cardinaux pour

(1) *Clément XIV et les Jésuites* (P. 176), p. 176.

aville pour l'exaucer. C'est avec l'obsession d'une pareille pensée que j'ai entrepris de saisir et d'élucider toutes les phases du Concile. Quoi que Votre Révérence puisse en dire, ce ne fut pas sans bonheur que j'arrivai à démontrer d'abord à moi, ensuite aux autres que Dieu, même dans ces terribles jours, n'avait pas entièrement abandonné son Église.

Vous voulez que j'aie dit le contraire. Une affirmation de plus ou de moins ne vous convaincra pas, vous que trois éditions successives et la *Défense de Ciénfuegos XIV* n'ont pu faire renoncer à une idée préconçue. Vous êtes forcé de me trouver coupable et je suis aux regrets que cette controverse ait été un piège dans lequel Votre Révérence a trop donné. Je n'insistais ni du côté des cardinaux des couronnes, ni du côté des cardinaux seuls. Comme tout homme qui réfléchit, j'avais mes réprobations et mes affections engagées; mais je m'arrêtai à la limite qu'une sage impartialité trace à tous les historiens. Cette limite, vous la franchissez du premier bond comme un homme qu'un remords antérieur averti vers le précipice. Vous ne cherchez pas à vous éclairer pour dissiper les ténébreux dont l'esprit des autres est obscurci; il faut à votre œuvre des mensonges et des coupables. Les mensonges sont les moteurs d'intrigues et les sophistes qui exploitent à tout prix à renverser la Campagne de Mexico. Les coupables pullulent dans cette Compagnie ou parmi les Conciliabules qui la défendent.

Malheur donc à tous ceux qui ne trempent pas dans le complot que vous aiez et sur lequel, à votre compte déshonorable, vous répondez une si triste banalité? Tant il est vrai, comme dit le poète Lucrèce, « qu'une force secrète

se jout des entreprises humaines, d'âne à briser les laches consolances et soule aux pieds l'orgueil des faibles. » Car, daignez le remarquer, mon Père, jusqu'à présent Votre Révérence n'a converti du manteau de sa charité que des ennemis de l'Église. Votre Révérence n'a satisfait que des dévouements au siège de Pierre.

A cela vous me répondrez, avec l'aisance de votre science et de votre vertu, que vous avez peut-être bien quelque raison pour agir ainsi. Vous comprenez que j'en suis parfaitement certain d'avance. Ce n'est donc un secret à vos dires que votre production, mais ce converti soupçonne que tout le monde n'est pas d'un si facile composition que lui. Pour enchaîner les incertitudes, il voudrait quelque chose de plus positif qu'une parole, même venant de vous. Il ne la trouve que dans votre œuvre, et cette œuvre est la confirmation la plus explicite de ses soupçons.

On sent qu'elle pèche à chaque mot; et tenon, mon Révérend, voyez jusqu'en sa main abandon, je vous en fais juge vous-même, parlez : « La société, — c'est vous qui pechiez, — avait assurément dans le sécrét collège de grands et chauds partisans et bien peu d'ennemis, ou, pour mieux dire, elle n'en avait aucun, à moins que l'on ne veuille considérer comme tels ceux des cardinaux, si éclairs pourtant et si illustres, qui étaient d'opinion et qui désiraient même que le Pape, pour reconquérir la la tranquillité de l'Église, adhère aux demandes des princes en leur accordant la suppression de cet ordre, repousser par eux comme une condition indispensable à la paix. Nous avons déjà indiqué plus haut que sous cette demande importante des princes, on agit de la suppression

non, disant toutes les detresses de la Providence, provoquant peut-être par la direction que la Compagnie de Jésus, dans une illusion, pure naivement de toute intention malsaine, mais incontestable, avait commencé à suivre quelque temps déjà avant sa chute. Telle était du moins la conviction de tous les cardinaux qui conseillaient la dissolution de cet ordre. »

Les Jésuites, vous savez vous-même de le dire, n'arrivaient que très-peu et pas même d'ennemis dans ce Concile. Tous les Cardinaux, ces dignes des Barbares que l'on ne fait pas avec toute sorte de bien, si j'osais me servir de l'expression profane d'Épique, arrivaient avec de terribles intentions. Mais les uns désiraient complaire aux rois de l'Europe; les autres n'aspiraient qu'à suivre l'impulsion de leur conscience. Il y avait les politiques et les sottes, les flâneurs et les habiles, les cardinaux qui tenaient leur chapeau rouge du bras de leur talent ou de leur vertu, les cardinaux qui deslendaient le pourpre à une intrigue de milliciers ou à un copieux de prostituées. C'était toujours la querelle du cardinal de Bernis et du vicar Albani, querelle dont, j'emprunterai le récit au *Clément XIV et les Jésuites*, « les deux Albani, li-on a la page 221 de cet ouvrage, et leurs adhérents demandant qu'en spécialité les impérialistes, qu'en les appuyât sur d'honorables témoignages, qu'en établit d'une manière logique la culpabilité des Jésuites. Ces cardinaux détruiraient pièce à pièce l'échafaudage de promesses et de terreur que bâtaient les trois cours. Ils différaient la Compagnie de Jésus avec dissuade et fermeté; ils se plaignaient de voir les droits et l'indépendance de l'Eglise offerts en holocauste à d'insupportables préventions. Accablés sous leurs reproches, Bernis chercha à se relever

en mettant en jeu une question de personnes, et il dit : L'Église doit regner parmi nous, nous sommes tous ici au même titre.

« À ce mot, le vieil Alexandre Albani soulève sa calotte rouge, le berroûso des cardinaux, et d'une voix pleine d'antiquité : « Nan, Eminenze, s'écrie-t-il, nous ne sommes pas tous ici au même titre, car ce n'est pas une couronne qui m'a placé ce berroûso sur la tête. »

Rebelle vous en aurez un soon double sur la tête, Pêto Taciner, et je suis persuadé d'avance que vous ne l'accepteriez pas des mains d'une marquise de Pompadour, quoiqu'il vous plaise de ne pas signaler cette femme aussi épre qu'on la montrait à la cour des Rois. Vous n'avez point avec elle, j'en suis convaincu, de ces petites galanteries sordides que le cardinal de Bernis s'accuse d'entretenir avec le cardinal Gousseth, le futur Clément XIV. Mais madame de Pompadour ne manquait pas d'un certain bon : elle détestait les Jésuites. Pour vous, dans l'occasion, c'est une qualité qui a bien son prix.

Aussi voyez-vous quelle ardeur vous inspire ces malheureux scholast. Ils restent impassibles aux tentations ; ils se contentent de protester par leur attitude pleine de dignité, et ni vous ni moi n'avons encore pu détourner le moindre bréve de leur destinar dans un Concile en tous les cardinaux des connaissances, avouées et même au grand jour, semblent être tout entière du purit épistolaire. Nous avons scruté dans les archives, nous avons dépouillé une à une nos correspondances. Jamais un billet émané d'un scholastique n'est venu frapper nos regards. Cette réflexion n'a pas égaré vos calculs. Vous n'aviez pas

d'artistes à produire de cette catégorie de princes de l'Eglise ; vous avez remplacé les comtes par des laïques. Ces cardinaux sont coupables, parce qu'ils n'ont pas accépté la paix que l'innocence offrait à l'Eglise.

La paix dans de pareilles conditions, la paix pour opprimer la vertu, la paix pour préparer l'assommoir du Siège romain, la paix pour renverser toutes les bases de la société était dans les vœux des hommes de son et de sonde qui s'imposaient aux administrations du siècle. Mais pouvait-elle donner au même degré ce sentiment de prières qui conservaient dans leur sein les plus vénérables traditions ? Devaient-ils se condamner à ressembler à ces pateriens de la vieille Rome qui offraient leurs quatre membres aux cadavres des Césars et avaient le courage de la mort sans avoir le courage de la vie. Le comte Alexis de Saint-Priest, un des chefs de l'extrême Révérence, l'a dit avec toute raison : « Les Mémoires trahissent qu'une occasion : en eux résout la forme et non le fond du débat (1). »

Les seigneurs l'avaient aussi admettent entrevu qui est certain. Ils étaient de ce petit nombre d'hommes dont parle Tacite, « de ces hommes distinguant par leurs seules lumières ce qui honore et ce qui dégrade, ce qui nuit et ce qui sert. » Ils ne se prêtèrent pas avec d'aveugles complaisances à des discussions, à des transactions qui ne pouvaient aboutir qu'à les déshonorer. Ils firent un prodigieux modèle de patience. Tout en se mariant en leur propre impuissance, ils restèrent sages et impatients au milieu de toutes les corruptions qui se gisaient-

(1) *Discours de la chute des Mémoires*, p. 87.



aient. Elles auraient longtemps agi et réagi sur elles-mêmes si un Ganganelli ne s'était pas déchaîné du centre pour venir se livrer à une des ailes, et porter main-forte à quelques jeunes innués qui n'avaient pas d'expérience, à quelques vieux fous qui perdaient la mémoire.

Ici, chaque parole prononcée par Votre Révérence est un démenti donné à l'histoire, comme il n'est parole qu'à vous ou à moi de la faire sur un point aussi délicat. Soyez-  
vous-en même les preuves ; et si nous voulons agir tous deux sans dol et sans fraude, soyons persuadé que la lumière sera bientôt faite. Ganganelli pousse à l'honneur. Tout aussitôt je vous entends murmurer le mot infamant de marché et de trame.

Ce mot, qui en effet se trouve dans la première édition, avait été mal interprété et encore plus mal appliqué. Dans la pensée et dans l'esprit de l'auteur, il ne frappait que ceux qui avaient osé croire qu'un pareil marché fût possible à un membre du Sacré Collège. Il a disparu dans la seconde édition, il n'est pas réapparu dans la troisième. La *Défense* [de *Clément XIV*] (1) explique abondamment ce mot.

Vous l'avez conservé pour les besoins de votre attaque.

Ganganelli apparaît sur le premier plan. Il doit être

(1) En 1847, je disais à la page 16 de cette brochure : « A mes yeux, et par les documents que j'ai publiés, le pape Clément XIV n'a jamais été accusé de crime de trame proprement dite ; il serait impossible de trouver dans l'ouvrage une accusation directement enaïée de l'auteur et qui constatait ou seulement tendrait à insinuer ce forfait. »

discipliné des choses qu'il n'a pas eu l'intention de combattre, puisqu'il se doit jugé sur les vertus qu'il ne s'est jamais donné d'espérer.

Que Votre Révérence le veuille ou ne le veuille pas, qu'elle tourne infatigablement autour de la vérité ou qu'elle se décide à l'accepter comme cas de force majeure, il reste constant, démontré, évident que la sienne a heurté à toutes les cellules du Consistoire, qu'elle s'est soulevée en bel et bon brode d'ambassadeur à côté de plus d'un cardinal qu'elle a tenté de séduire et qu'à l'oreille elle leur a dit en montrant l'avenir catholique à gouverner :

« Je vous donnerai toutes ces choses-là, en vous présentant devant moi, vous m'adorez. »

Dans l'ouvrage que vous citez comme étriqué et que vous avez eu l'usage d'approuver par le silence de l'Index, j'ai établi ce point, capital au début, avec une audace toute mathématique. Cette audace a sûrement réussi qu'elle porte la conviction jusqu'au fond de votre âme. « Sans doute, — c'est vous qui écrivez, — sans doute Laporte et d'Aubertine conseillèrent aux cardinaux des économies de recourir aux moyens directs et adroits de la séduction et de la violence, afin de tenir en échec leurs adversaires et de prévenir ainsi une réaction désagréable aux cours, mais avec quelle dignité ceux-ci ne s'opposeraient-ils pas à de si indignes tentatives ? »

C'est pas moi qui méritai cette dignité. Avant vous j'en ai proclamé les effets chez tous les cardinaux schismatiques, et chez quelques laïques regrettés par les ministres des cours comme plus accessibles que d'autres à la tentation. Mais

enfin, puisque vous êtes tombé d'accord les moyens illicites et odieux de la séduction et de la violence, il faut bien convenir encore que le marquis d'Andatore était l'un du cardinal Gangrelli et qu'en corrompant Bernis le 11 avril il lui disait : « Je sens bien que je ne puis pas bien pour être le cousin de Votre Éminence ; mais qu'elle s'en serve confidentiellement au cardinal Gangrelli, un des plus célèbres théologiens de ce pays-ci, et qui n'a jamais pensé pour avoir une morale relâchée, l'empêcher que peut-être il se rapprocherait de mon sentiment. Il ne s'agit en d'aucune temporalité, mais absolument d'une pure spiritualité. Rien de plus douloureux que ce que fera un Pape, quel qu'il soit, quand il sera élu, si on ne l'a pas bien préparant. »

C'était toujours la parole du prophète Osée qui se vérifiait : « Dans leurs actions ils ont semé l'iniquité, et ils recueillent l'iniquité. »

Vous disiez que tous les documents découverts par moi sont authentiques, c'est très bien ; mais pour les besoins de votre cause vous êtes obligé de n'en faire aucun usage. Car alors comment accommoderez-vous la gloire immortelle dont vous gratifie Clément XIV avec ces conseils si transparents que d'Andatore donne à Bernis et dans lesquels le nom du cardinal Gangrelli ressort si manifestement niché ? D'Andatore pose ouvertement à la séduction, c'est à dire à l'opprobre de l'Eglise. Auparavant, le ministre d'Espagne, est son complice, quelques fois même en violence. Saviez-vous ce qui arrivera lorsque Gangrelli sera tout le dire ? D'Andatore se verra combé de tous les témoignages

d'une vieille et exécrable affection ; Argens sera nommé archevêque de Valence par ce même Guegnauld.

Derant ses cardinaux, le Cordelier n'avait eu dire le monde que doit être. L'un était ce marquis d'Autobert qui a fait un Pape sans scrupule et se consultait que son intérêt ; l'autre fut don Manuel de Roda, ancien ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège et alors ministre du roi Charles III. Deux lignes de sa main le redonnent à sa juste valeur. Le 17 avril 1767, ce Roda, qui a été les Jésuites dans la monarchie de Philippe V, et dont Votre Réverence oublie de reproduire les lettres comme celles de tous les ministres espagnols, écrit au pont-scriptum au duc de Choiseul- (1) « Sirena complet! L'opération n'a rien laissé à désirer. Nous avons vu l'enfant, il ne nous reste plus qu'à le faire entrer à la mère, notre sainte Eglise romaine. »

Des rapports d'intimité avec des hommes qui font de pareils vœux seraient un appât mortel pour toute âme chrétienne. Que penser d'un religieux, d'un prêtre, d'un cardinal, d'un pape qui court ces hommes du manteau de sa tendresse ?

Il est cruel pour un catholique d'avoir à faire de pareils rapprochements. Vous avez eu pouvoir sans en dispenser. J'en félicite beaucoup plus votre respect pour Clément XIV que votre impartialité d'historien. Mais enfin à ce trésor de documents vous n'avez bien été forcé d'emprunter par ci, par là quelques brèves, les mots compromettants, selon vous, plus d'une menace et plu

(1) Clément XIV et les Jésuites, p. 297 (3<sup>e</sup> édit.).

mal de moyens illicites. Vous avouez donc que l'ambassadeur de France, d'accord en cela avec l'Espagne et les Deux-Siècles, écrit : « Que toute élection qui n'aura pas été consacrée auparavant avec les cours n'en sera pas reconnue. »

Et en présence de cette intimidation qui, après avoir tué Clément XIII, pose le pied sur la gorge du Conclave pour en faire sortir un Pape sans scrupule, ne tenant à aucune opinion, et ne consultant que ses intérêts, vous, prêtre, vous vous inclinez devant toutes ces hontes. Vous mettez votre esprit à la torture pour les arrondir, vous prenez mille voies détournées pour dissuader le docteur. Vous n'approuvez pas, il est vrai ; néanmoins vous ne vous sentez pas le courage de flétrir. J'en demande pardon à Votre Révérence, mais si à ses yeux il y a des coupables dans tout ceci, ce ne sont pas les cardinaux qu'en a jugés sans ambages pour être sévère, c'est le parti des Jésuites.

Ces Jésuites ou séculiers, qui couvraient de leurs poitrines, qui défendaient pied à pied le trône apostolique assailli par les rois de la Chrétienté ; ces Jésuites qui, au milieu de la tempête excitée contre l'Église, préféraient la voir succomber glorieuse plutôt que de vivre avec les stigmates de la honte ; ces Jésuites qui, dans ce Conclave, se montraient immuables comme la foi, purs comme la vertu, inaltérables comme le dogme, et que le cardinal Ganganelli, faux comme l'eau, fait par tromper, n'est laissé après lui aucune trace de leurs combats, aucun souvenir de leur lutte.

Le Père Thomas, quelque peu professeur des archi-

ses secrets du Vatican, n'a pas été plus favorisé que moi. Il nous est impossible de citer le moindre fragment de correspondance échappé durant le Consistoire aux impitoyables révélateurs d'une conscience honnête. Depuis ce vint Albani si majestueux sous le porphyre jusqu'aux cardinaux Chigi, Colonna, Borromeo, Spinola, Castelli, Torregiani et Bezzone, chefs des secrets, pas un n'a violé la loi qui interdit au Saint Collège toute communication avec le dehors.

Ils se sentaient dominés, asphyxiés par cette multiplicité d'intrigues qui trois fois par jour s'étalent au plein soleil du Vatican. L'espionnage le plus abject ne leur laissait pas même la liberté du vote. Capita volentiers, on les poignait, on les ressermait dans leurs cellules (1), et pas une plante ne s'en est échappée, pas un mot d'arrêt ne vient attester à la postérité les souffrances morales qu'ils eurent à endurer. Ah ! comme dirait Sénèque, l'honneur est grand mais et je ne les entends jamais prononcer sans me trouver plus grand.

Cela n'empêche pas Votre Béatitude de les trouver seuls dignes de blâme. « La vérité, vous saluez-vous, fut gravement violée de part et d'autre, mais principalement du côté des soi-disant sages. » Puis, elle d'affirmer ce que ce jugement, rendu en parfaite ignorance de cause,

(1) Le Père Thérèse, à la page 318, raconte jusqu'où allèrent cet espionnage, et il le raconte sans exprimer la moindre blâme sur les habiles conclusionistes du cardinal Orsini, qu'il gronde notre maître : « Orsini, dit-il, savait ainsi presque tout ce qui se passait chez Albani au moyen de ses habiles conclusionistes qui, à pas de loup, pénétraient et repénétraient devant la chambre de ce dernier. »

aurait de blâmer pour votre conscience sacerdotale, vous conignes à la même page une de ces contradictions qui, hélas ! ne sont que trop faciles à l'histoire du pontificat de Clément XIV. « Nous ne pouvons trop déplore, dites-vous, que les princes et une minorité de cardinaux, grâce à Dieu, inépuisable, se soient cru autorisés, par une faule complication de circonstances, à exercer une influence toujours déplorable et odieuse sur ce Conclave, et par conséquent sur l'élection de chef suprême de l'Eglise. »

L'influence déplorable et odieuse des princes que j'ai le premier mise dans tout son jour et sur pièces desonables incontestables, grâce à vous, cette influence est avouée, reconnue, manifeste. N'en parlons plus que pour mémoire. Mais il se rencontre dans le Conclave une inépuisable minorité de cardinaux qui, selon Votre Révérence, pèse de tout le poids des couronnes sur les électeurs sacrés. Ce sera cette minorité, marchant sous les ordres de Bernis, d'Orsini, de Malvezzi et de tous leurs affidés, qui finira par l'emporter.

Ce n'est pas un Pontife éclairé, courageux, pacifique, ami des lois et de la justice que les princes de la maison de Bourbon demandent par l'organe de leurs cardinaux et de leurs ministres, formant une ligne étroite, se servant les uns contre les autres comme sur le corps du dragon l'échelle est jointe à l'échelle. Le 21 avril 1769, Asprucci, baron et comte d'Asandoli, ne laisse aucune incertitude sur le programme qu'on impose au candidat à la papauté : « Plus heureux que le gouvernement du Roi très-chrétien, ainsi parle Asprucci, Votre Excellence n'a pas eu besoin de torturer les lois et la loi pour frap-

par la Compagnie de Loyola. Sa Majesté a pousuë, et l'arrêt a été exécuté sans appel. Le silence veut alors pour nous que toutes les procédures, car Bernis s'embarquasse pour les défendre, et moi je n'ai besoin que de me taire. L'occasion m'est si truché de toutes les manières. La France a eu tort de dire son dernier mot sans apporter de preuves. On les demande dans le Consistoire; nous, nous pouvons empêcher toute discussion, et cela est préférable. En effet, nous n'avons pas à démontrer la culpabilité des signataires sur tel ou tel point. Le secret du Roi répond à tout, et il passe la mort des Révénus comme une condition sine qua non. Peu importe que la crime soit ou ne soit pas prouvé, si l'accusé est condamné. On résistera, mais enfin on arrivera à consacrer le sacrifice. »

Le consommateur du sacrifice, c'étoit dès le principe le cardinal Ganganelli. Les puissances avaient les yeux fixés sur lui. Lui, par une attitude pleine de discrétion italienne, et par les vœux qu'il se faisait demander en secret sur le manière de concilier théologiquement le pape exilé, ne craignant pas de se laisser deviner.

Clement XIV n'abolit pas les Révénus, — d'est vous qui faites cette naïve réflexion, — et il le leur a bien prouvé. Mais seroit-ce à cette non idolâtrie qu'il faudroit seulement attribuer le choix par lequel qui fut fait de lui? Non, Reverend Père, et la question est plus haute. Ganganelli étoit un de ces caractères qui, d'après Diderot, ne sont jamais sans pour peu qu'ils aient d'intérêt d'être vrais, jamais vrais pour peu qu'ils aient d'intérêt d'être faux. Son âme étoit serrée comme une forte roche sans fissures et une invincible résolution, excitée par des pro-



phéties que vous patronnez, n'ont été pour lui la source de tous les maux.

Les rois et leurs ambassadeurs l'adoptèrent pour confidant, parce que ce Coudelier, avec ses vœux presque féminins, avec sa voix de populacière, avec ses faiblesses déguisées sous le titre spécieux de conciliations à l'esprit de son temps, était l'homme que rêvaient sur le trône pontifical tous ceux qui espéraient renverser ou avilir la chaire de Pierre. Ganganelli et ses promoteurs, ainsi que ses apologistes de toutes les nations et de toutes les sectes, n'avaient oublié qu'une chose. C'est qu'en fait d'nationalité on ne regagne jamais le terrain perdu par les concessions. A chaque pas rétrograde que fait le pouvoir, il pose une barrière qui ne s'ouvre plus, quelque effort qu'il fasse. Ganganelli recherchait les adorations de la foule, mais la foule n'appréciait, n'aimait que ce qui lui ressemble et, dans l'histoire, il n'y a pas une idole du peuple qui ait été véritablement un grand homme.

La destruction des Jésuites fut le prétexte, l'essai, le premier jalon de l'abaissement qu'on préparait à l'Eglise. Par malheur pour lui, Ganganelli, un de ces esprits qui vont jusqu'en mal sans en avoir la conscience, se trouve dans toutes les conditions désirées. Arrivé au pouvoir suprême, il les a toutes remplies et au-delà. Comment y est-il parvenu? C'est au Père Theiner que je vais le demander.

Le Père Theiner, mon Révérend, n'est pas connu moi un médisant, un blasphémateur, un satiriste et un charlatan aux narretés historiques, mais le Père Theiner a les diables lui aussi, et je vous en fais juge. — D'Aubertin

exceptait incontestablement, — c'est le père Thomas qui parle, — la plus grande influence sur ce Conclave, lequel, suivant les expressions dont il se servait justement lui-même dans sa lettre du 6 février 1709 au cardinal de Bernis, s'annonçant comme devant être un des plus importants qui aient eu lieu depuis longtemps dans l'Eglise. Il le dirigeait, si l'on peut se servir de cette expression, à l'intérieur et à l'extérieur : à l'intérieur, par son étroite liaison avec le cardinal Orsini et les cardinaux des conis qui lui étaient unis; à l'extérieur, par un semblable concert avec les ambassadeurs des autres cours catholiques, lesquels par la volonté expresse de leurs souverains, dépendaient de lui comme représentant le chef de la maison et des puissances bourboniques. »

De que venait cet ambassadeur de Balta-haïrien ? Vous le savez, mon Révérend, il avait établi la sinisme en permanence aux portes du Conclave. Pour lever les derniers scrupules de ses créatures et de ses agents dans cette angustie assemblée, il leur recommandait chaque jour de consulter Gorguelli, qui possédait la primacie théologique. D'Auboterre veut que le futur Pape s'engage par écrit à détruire la Compagnie de Jésus. Charles III est dans les mêmes intentions et vous le constaterez aussi nettement que possible, mon cher Père. Vous écrivez en effet (page 217) « que l'ambassadeur d'Espagne et le chevalier d'Azara avaient depuis longtemps conçu le projet de demander par écrit au futur Pape, même avant son élection, qu'il accordât toutes les demandes déjà faites antérieurement par les cours bourboniques. »

Passons à pied joint sur les intrigues secondaires

dont le palais apostolique fut le théâtre. Ne nous occupons ici ni de ce spirituel chevalier d'Auxre que vous metamorphosez, et pour cause, en un misérable esclave, ni de cet Étienne de cardinal de Bernas qui vous tombe des nues, ni de cet Anagni qui vous gêne tant par ses exigences pleines de compréhension, ni de ce cardinal Orsini, l'ambassadeur de Naples, dont la correspondance est un dernier past qui vous étonne. Lisons de cette fois les détails auxquels, sans le vouloir, votre livre vient après le mien apporter une solennelle confirmation. Ce qui est bon pour l'histoire n'offre aucun aliment, aucun charme à la poésie. De cet ensemble de ruses de guerre, de captations, de promesses, d'intrigues et de roueries, il surgit un fait principal. Serons donc la question et pressons ce fait jusqu'à dans ses conséquences suprêmes.

Il est avéré par vous et par moi que ces passions et leurs ministres avaient décidé qu'un Pape ne sortirait pas de l'Élection sans qu'espérassent il ne leur eût signé les garanties que vous savez. Ganganeli, dont les hypocrisies prépostères en face de chaque scrutin avaient fait fermenter l'ardente courtoise, Ganganeli dont toutes les aspirations tendaient à la satisfaction d'un désir longtemps comprimé, Ganganeli a été élu. Ganganeli avait-il eu la tentante lâcheté de céder à d'ambitieux desirs? A-t-il eu assez aimé ses concitoyens la honteuse satisfaction qu'elles exigeaient?

Puisqu'il a été nommé, puisqu'il a détruit la Compagnie de Jesus, puisque de concession en concession, il en est venu sous les voiles du Talcum ou commanda Bruto Quint, un cocher d'une autre époque, à pleurer

comme un enfant sous l'éclatante de Floride Blaise qui le torturait, à obéir au aveugle à toutes les volontés, à tous les caprices, à toutes les exigences des supérieurs de l'Eglise, je n'aurais pas d'autres pouvoirs à administrer. Ceux-là seuls suffiraient pour condamner Clément XIV, car ce n'était pas avec un pareil aviron que l'on pouvait espérer d'échapper au déluge; mais je crains de vous paraître trop brachant, il veut donc mieux aborder franchement le fait.

Votre Révérence m'y provoque en termes tels qu'il ne m'est pas possible de résister. Revenez vous-même les inqualifiables paroles lâchées de votre plume. « Cette grave accusation (de simonie) fut soulevée immédiatement après l'élection de Clément XIV par quelques esprits pervers du parti des Jésuites; elle s'est traditionnellement propagée dans et par ce même parti sous les apparences d'une probabilité trompeuse, elle a été des lors crue avec une fâcheuse et méchante, et des autres finalement mise en doute; elle ne fut établie jamais. Il était réservé à nos jours de trouver un voleur qui oût dégrader cette accusation en certitude et essayer d'en donner des preuves. M. Crétineau-Joly n'a pas craint d'assumer cette responsabilité terrible, et de se présenter au tribunal de Dieu revêtu de cette audace super. »

L'indignation de Votre Révérence me touche fort peu, et si je ne craignais pas de me montrer trop amical à ses médisances, je vous dirais, mon Père, que toutes ces accumulations de fautes ne valent pas une bonne raison. Je vais essayer de vous en donner quelques-unes.

Quand des cardinaux, des ambassadeurs et des mi-

tandis consacrent trois mois de leur vie à intriguer, à marchandiser, à tarifier les connaissances afin d'arriver à un résultat dont leur fortune et leur existence politique dépendent; lorsque, pendant ces trois mois, ils s'écrivent chaque jour afin de se tenir les uns les autres au courant de leurs duplications, il faut s'avouer qu'ils n'ont aucun intérêt à se tromper. On doit même rester convaincu que malgré eux ils se trouvent dans la nécessité d'être vrais. Car alors ils feraient fausse route, ils arriveraient au but qu'ils ne veulent pas atteindre. Bernis et d'Aubertin, Clugny et d'Arnaud, Aspers et Orsini, les uns en dedans, les autres en dehors du Conclave, entretiennent imprudemment tous les décrets pontificaux, pourrissent le plus inviolable secret dans l'élection des Papes. Et pensez-vous, mon Révérend, que tous ces comploteurs si bas d'intensité et qui n'agissent que dans l'espoir de plaire à leurs souverains, se permettent de fournir de fausses indications ou de présenter des renseignements qu'ils savent inexacts? Je suis persuadé que vous allez vous-même vous empêcher de déclarer qu'une pareille supposition est impossible. Admettons donc cela, et passons ena.

Le cardinal de Bernis ne peut retirer aucun avantage d'une imposture ainsi prolongée. Je suis parfaitement que comme moi vous tenez en très-petite estime ce prince de l'Eglise que Frédéric II de Prusse avait surnommé Babel la bouquetière, et que Votre Résidence appelle un étourdi. Quand vous avez besoin de son témoignage, Bernis, à deux mois d'intervalle, sequestre à Rome « la même facile confiance que celle dont son prédécesseur avait joui avant lui. Et qui pourrait nier qu'il le méritât? Vous croiez-vous, il agit sans doute l'homme

le plus capable, le plus spirituel et le plus éminent du corps diplomatique d'Italie. »

C'est cet homme dont Votre Révérence vient de tracer le portrait que j'ai interrogé dans les plus intimes replis de sa conscience. Il s'est livré à moi avec l'élégant dévergondage de ses vœux. Ses vœux étaient consacrés dans sa correspondance secrète durant la Conclave. Cette correspondance est si bien d'accord avec les événements qui s'y passèrent au qu'il le soutient que, bon gré, mal gré, il faut l'admettre comme vraie ou renoncer à toute recherche de vérité historique.

Bernie donc, apprécié par vous, à quelques mois de distance et d'une manière si différente, n'a-t-il intérêt à disqualifier le futur Clément XIV, dont il deviendra l'ami et le conseiller. A-t-il pu être abusé sur un point aussi capital, sur un point où tous les témoignages concordent avec une disqualification confirmée? C'est ce qu'il sera bien difficile, même au Père Theiner, de persuader à des lecteurs avertis. Le cardinal de Bernie était, il devait être dans le vrai. Votre Révérence l'a si bien senti, qu'elle n'a trouvé qu'un moyen de dissuiper Ganganelli, c'est d'aliéner la correspondance du cardinal de Bernie.

Vous prétendez avoir en à votre disposition tous les documents originaux, toutes les minutes sur lesquelles j'ai basé mon ouvrage. Si vous ne l'offrez pas aussi pieusement (1), quelques vous écrits à Rome et

(1) Le Père Theiner s'exprime ainsi, page 67 : « Nous avons sous main en à notre disposition les mêmes documents, et non par fragments, comme M. Cristoforo-Joly, mais dans leur

que je les ai encore à Paris sous le bras ; quelques-uns aient été déposés par moi en 1847 chez mon éditeur, je sens toute de croire que vous avez fait une servante confusion. Car, selon l'expression du vieux Montaigne, « c'est un sujet merveilleusement vain, d'être et en-dehors que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. » Mais j'aime mieux penser que vous êtes convaincu de la vérité d'une assez prodigieuse assertion. Votre Révérence assure qu'elle possède ses minutes ; je n'avouerai pas le jugement de Salomon contre le Fils Thémur. Je me contenterai de le prier de faire comme moi, et, pour constater cet admirable des d'ubiquité, de les déposer à Rome, quand les je les tendrai à ses ordres.

Votre Révérence a eu, elle a eu sa possession, mais j'ai eu également, moi.

Alors vous devez être assez équitable pour proclamer que je n'ai falsifié, que je n'ai dénaturé aucun texte. Cette justice, dont implicitement vous ne pouvez vous empêcher de m'admirer digne, je ne puis pas, à mon grand regret, vous le rendre. Vous en effet de sa quelle alternative vous me placez. J'ai trouvé une lettre du cardinal de Bernis racontant comment les cardinaux espagnols ont conduit l'otage pontificale et finissant par ces mots : « Ils se sont simplement arrangés avec Ganganelli, lequel est devenu triant et accueillant. Il dit partout qu'il ne veut pas être proposé ; nous le proposerons malgré lui. »

chez son intendant, depuis le premier jour de l'année jusqu'à la mort de Clément XIV.

Cette modestie à crochets, ainsi que parlerait saint François de Sales, a pris dans l'écritoire de Bernas un air essouffé qui n'échappe à personne, à vous moins qu'à tout autre, mon Révérend. Vous avez vu où le coup portait. Afin de l'atténuer, votre perspicacité s'est mise en frais.

Contre son habitude, elle vous a inspiré une mauvaise pensée et une mauvaise action; et quelque plus que personne vous avez le droit de parler avec avarité, vous dont la vie n'est exposée à aucun mépris, après condamner au supplice de vous même.

« L'élection de Clément XIV fut uniquement faite par l'immédiate inspiration du Saint-Esprit, et non seulement sans le concours des princes, mais encore à leur insu. Quant à Ganganielli, il repoussa humblement cette dignité sublime, et déclara hautement au Sacré-Colège qu'il s'en réputait indigne, en priant ses vénérables collègues de ne pas penser à lui. Bernas lui-même est fâché d'en convenir dans un diplôme du 17 mai à M. d'Angleterre, il ajoute : « Mais nous le proposerons malgré lui (1). »

(1) Le Révérend Père Thénier a des préoccupations et des procédés qu'il ne nous convient pas d'analyser. Nous ne nous faisons même pas le juge de sa bonne foi, et en reproduisant en note cette page d'une si curieuse chapelle, nous ne nous croyons nullement à aucune responsabilité. Certes, même si les documents étaient consultés, ils seraient de nous nous. Après avoir cité le Père Thénier, nous avons tous nous vengés. Il a la parole :

« C'est donc, nous le répétons de nouveau, une étrange malice de M. Galtierou-Joly, lorsqu'il affirme que Ganganielli non-seulement contrefit le livre, mais encore qu'il



Cette élection uniquement libre, d'après vous, par l'immédiate inspiration du Saint-Esprit et qui a besoin, pour se soutenir devant la postérité, que le Père Thérèse se résigne à une fronde indigne de son caractère, cette élection n'est pas encore pleinement éclairée. Et cependant vous n'êtes pas le poudier, mon Révérend, à qui il soit

troué leur « tour, par de beaux étoiles, les cardinaux de tous les partis en Concile, afin de se frayer un chemin à la papauté. Voici les propres paroles que cet évêque place dans la bouche de Ganganelli : « Leurs lieux sont très loignés, » disait-il en parlant des princes de la maison de Bourbon ; « ils passent par dessus les Alpes et les Pyrénées. » Aux cardinaux qui s'avançaient par les Monts sous de chimériques occasions, il répondait avec un accent plein de sincérité : « Il ne lui est pas plus songer à voir la Compagnie de Jésus qu'à renverser le dôme de Saint-Pierre. »

« De semblables historiettes sont bonnes, tout au plus, pour amuser des écoliers (1), et toute personne de bon sens les rejette avec mépris. Ganganelli n'était pas homme à descendre à de pareilles jongleries. N. Certes on sera probablement exhausté ces fables, comme tout d'autres de même étoffe, de ce grand arsenal des saintes traditions, qui, selon lui, encore de nos jours, se conservent soigneusement à Rome, non pour justifier, mais pour démentir le mémoire de Clément XIV, et diapsaler de temps en temps en enlève quelques impure fautes pour la remettre entre les mains de je ne sais quel charlatan scolastique qui la lire joyeusement ensuite, à la plus grande gloire de je ne sais qui, et aux dépens de l'honneur de ce grand Pape. L'ouvrage de Clément XIV et les Jésuites est tout un les d'artifices de cette triste époque. »

(1) Ce *livre d'histoire d'histoire* ne m'appartient pas en propre. Le Père Thérèse, en sa qualité d'annaliste, doit bien le savoir. On les trouve partout, et à la page 148 de son *histoire de la sainte des saints*, M. de Saint-Pierre les rapporte comme des paroles qui peignent l'honneur de la sainte entreprise à des siècles de l'école jésuitique, qui dans la sainte la sainte sainte des saintes traditions, dans le Père Thérèse se répondent pour être d'après à eux, à l'école et l'histoire la sainte.

arrive, toujours aïné de sauvegarder l'honneur et compromis de Gauguier, d'altérer les pièces originales que j'ai produites. M. le chevalier Arnaud de Montor, un vieux diplomate blanchi sous le harnais, vous avait donné l'exemple. Oubliant comme vous qu'il est inutile de se fâcher contre les choses, parce que cela ne leur fait absolument rien, M. Arnaud aussi s'ingéniait à ne pas croire à la culpabilité de Clément XIV. Tout en citant mes documents, il les accommodait à votre mesure.

Quand le cardinal de Berghes était rentré dans vos bonnes grâces et que vous finissiez de lui l'éloge que vous considérez, il écrivait, le 28 juillet 1769 au duc de Choiseul : « Il y a longtemps qu'on se défie de moi en Espagne. Les cardinaux de Solis et de la Cerdà, avant d'entrer au Conclave, avaient dit assez impudiquement qu'ils ne jureraient pas la drape des Français. Ils ont voulu que nous fussions la leur. Le contraindrement arrivé. L'écrit qu'ils ont fait signer au Pape n'est nullement obligatoire. Le Pape lui-même n'en a dit la valeur. Sa Sainteté craint le poison : elle se défie de tout ce qui l'entoure et ne se fie à personne. »

M. Arnaud qui vous ressemble et qui, comme vous, incline l'historique à ses fantaisies, emprunte ce document à mon ouvrage. Votre Révérence n'avait saisi au vol que la fin d'une dépêche, lui ne prend que le commencement d'une autre. Il s'arrête juste aux paroles qui insinuent, à l'écrit qu'ils ont fait signer au pape ; puis il s'écrie : « on accusait un des pontifes de Rome : il est déculpé. »

En vérité, en vérité, je vous le dis, mon Révérend,<sup>2</sup>

tous ceux qui se présentent dans la cause de Gangneili semblent excités de Dieu pour la perte de Clément XIV, et je finis par croire que je porte malheur aux évêques et au clergé, puisque les uns ne peuvent se donner un petit air de victoires qu'en médisant ou qu'en contestant assement au profit de l'autre les pâtes produites par moi. Si c'est avec de semblables armes qu'on espère protéger et surveiller la mémoire de Gangneili, si c'est avec un petit bâton qu'on croit pouvoir abattre le monument que, dans la mesure de mes forces, j'ai consacré à la justice, il faut convenir que ces armes ne pourront guère l'ébranler.

C'est ainsi comme après la Conclave, que vous le voyiez où que vous ne le voyiez pas, le cardinal de Bernis écrit : chaque mot de sa main amie est une incalculable contre Clément XIV. Les cardinaux espagnols ont impudiquement conduit la négociation avec Gangneili. Bernis était en une espèce de comédie, un valet sur sa dignité épiscopale, se relevant à un marché. Les Espagnols exploitèrent l'affaire de haute lutte ; ils obtinrent cet écrit dont il est si souvent question et, le 17 mai, Bernis, qui a encore des soupçons même contre Gangneili, manda à d'Arbelettre : « quand on lui de certaines lettres, il n'en coûte rien de faire des contre-litres et l'on ne doit pas plus se fier aux uns qu'aux autres. » Dans le même billet, ce cardinal poursuit son idée de parti secret. « Je bénis Dieu de n'être pour rien dans tout cela. Je serais bien fâché de voir ce que je ne puis empêcher d'arriver. »

Où sera donc la vérité ? où l'histoire pourra-t-elle se balancer de la sorte, si de semblables aveux, corres-

bérné par tous les témoignages contemporains et par les faits, devrait être suspecte pièce qu'il plait à quelques écrivains de les éliger ?

Mais ici — et c'est là le triomphe du Père Thérèse — ici votre Révérence ne se excitent plus de joie. Dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, j'ai, en racontant la chute de ce célèbre Institut, publié un fragment de la promesse verbale au cardinal Gauguier. Alors, c'était en 1845, je ne comprenais que ce fragment et je le commentais par le comte Alcega de Saint-Priest, un des compères de votre Révérence, qu'en homme vous savez par cœur. M. de Saint-Priest avait en 1844 donné son *Portrait de la chute des Jésuites*.

Comme vous, il était un partisan, un admirateur de Clément XIV. Comme vous encore, il faisait aux disciples de saint Ignace de Loyola une guerre aussi peu généreuse qu'arrogante, mais aussi que vous, il ne pouvait pas l'admission jusqu'au schisme. Il était homme du monde avant tout. Ainsi l'écrivain français ne se gênait pas pour dire (1) : « Gauguier, de son côté, tous les documents authentiques l'attestent, se prêtait à le lier avec ardeur. » Puis il concluait en ces termes :

« Ce dessein était noble. Il pouvait tendre une fine toile que le seigneur ; mais pour l'accomplir, les moyens qu'il employa furent-ils tous également dignes de lui ? Est-il vrai qu'il ait pris des engagements formels contre les Jésuites ? Est-il vrai que pour gage de son déclin futur, il ait remis aux espagnols sur leur sollicitation un

(1) *Histoire de la Compagnie des Jésuites*, p. 112. (1844).

rent signe de sa main qui, sans le plaquer formellement la promesse de la destruction de l'Institut des Jésuites, en eut donné l'espérance? Est-il vrai que ce billet ait été coupé en ces termes : « Je reconnais que le Souverain Pontife peut en conscience étendre la société des Jésuites en observant les règles canoniques ? » Nous ne nous prononcions pas.

Par ses relations diplomatiques, M. de Saint-Priest, vous en conviendrez vous même, avait pu s'introduire dans les archives d'Espagne et y faire toutes les recherches nécessaires au succès de son livre. Il avait pu voir de l'œil et toucher de la main l'écrit de Ganganelli. Il l'aurait sous une forme diplomatique; mais dans la position qu'il prenait comme apologiste de Clément XIV et adversaire des Jésuites, lui était-il bien possible de produire officiellement un acte qui devait entacher l'honneur de son chef pontifical et donner gain de cause à la Société de Jésus? M. de Saint-Priest a cru tourner la difficulté et, Ponce Pilate de la révolution historique, il s'en est lavé les mains.

Enfin d'un homme qui ne dit pas tout ce qu'il sent, quand cela peut nuire à son thème ou contrarier ses préventions, une pareille déclaration n'était pas sans valeur. Elle avait même une si haute importance que vous la passez complètement sous silence et que c'est à moi que vous venez demander compte de la publication de ce premier fragment.

Je vous réponds avec les faits, avec les dates. Et maintenant je vais vous expliquer comment en 1847, je suis

arrivé à la seconde partie de la déclaration attachée à Gangarelli.

Dans *Clement XIV et les Jésuites*, elle est ainsi formulée : « Gangarelli déclare qu'il reconnaît au Souverain Pontife le droit de pouvoir étendre en conscience la Compagnie de Jésus, en observant les règles canoniques ; et qu'il est à souhaiter que le Pape futur fasse tous ses efforts pour accomplir le vœu des catholiques. »

L'écrit que M. de Saint-Priest avait bien vu, avait bien lu en 1844, l'écrivit que ses prudentes prédilections pour le Clément XIV de Votre Révérence faisaient entourer à présenter enveloppe d'une couche suspendue d'un doute assez équivoque, il n'était donné de le voir et de le lire en 1847, lorsqu'un hasard providentiel me mit en possession de tous les documents. Trois années auparavant M. de Saint-Priest n'avait publié que le premier membre de phrase de l'engagement adressé au roi d'Espagne. Le courage de l'écrivain n'osa pas déborder du premier coup la robe d'innocence et d'innoculation que les ennemis de la Compagnie de Jésus et de l'Eglise offrent à Gangarelli comme la tunique inviolable de Néron.

En 1845, j'en savais beaucoup moins sur ce fait que l'historien diplomatique ; en 1847, j'étais aussi avancé que lui. Mais, comme lui, je ne reculai pas devant une seconde proposition, plus explicite que la première. Je publiai alors tout ce qui me paraissait nécessaire à publier. Par respect pour le Saint-Siège apostolique, je m'attachai à la fin à ce que, malgré ses provocations, Votre Révérence ne me fût point encore troublée.

Ecoutez, père Thomas, la chose est grave. Il ne s'agit ici ni d'absurdité, ni d'injustice, ni de contradiction, ni de malice rivalisant à l'envi. Ces reproches qui, dans votre bouche, ne paraissent même pas à m'inspirer un sentiment de vivacité, ne m'entraîneront jamais au-delà de mon but. Je n'ai qu'un je voulais et quand bon me semblera. Mais, puisque avec l'autorité que vous vous attribuez « vous auriez le droit, si vous n'étiez que juste, de m'accuser d'avoir libéré moi-même ces pièces, ou de les avoir reçues des mains bienveillantes d'amis maladroits. » Puisque « vous vous croyez obligé en conscience, par amour de la vérité et de l'Eglise, de déclarer que vous tenez tous ceux, quels qu'ils soient, qui ont cherché ou chercheraient à jeter d'odieux soupçons sur la pureté de l'élection de Clément XIV, pour des imposteurs et des calomniateurs du Saint-Siège, également dignes du mépris des hommes et de la réprobation de Dieu. » Il faut que je vous parle à cœur ouvert. Laissons de côté toute cette rhétorique de conseil dont les hyperboles d'imprécation s'épouventent guère les esprits sérieux, et posons nettement, tranchant la question.

Tel que je l'ai donné, et je l'ai donné tel qu'il était libelle, l'arrêt que le futur Clément XIV a en l'ambassadeur habilement de signer n'est pas, au moins dans sa première proposition, un engagement formel, un engagement définitif. C'est une profession de foi, s'il est permis d'appliquer ce mot à cette chose, une espérance affichée. L'organe de parti peut seul en tirer des conséquences alarmantes.

Dans une pensée loyale, je me suis cru autorisé à

m'arrêter au point où le terre me tiraquait sous les pieds. D'accord avec les éminents personnages dont les conseils me soutenaient et me dirigeaient dans cette grande lutte, j'ai cru qu'il y avait des ailes et des promesses qu'il fallait laisser à jamais ensevelies sous la pierre des négations. Fui eu plus de sainte et respectueuse pitié que vous pour l'honneur et constance de cet infatigable Ganganelli. Rabaï de l'Église, je suis resté enfant d'éternance.

Aujourd'hui que vos augustes calculateurs veulent faire peser sur moi ou sur les moins bienveillantes d'amis maladeux un soupçon que repoussent ma vie ecclésiastique et l'incalculable amour de ces saints innocents pour la Chaire apostolique, je me regarde comme dégagé de toute responsabilité. Avec Vous, évêque de Chartres, je viens donc vous dire : « De plus forte pourront exprimer des choses plus fortes, des meilleurs des choses meilleures, pour nous, selon nos faibles lumières, vous et que nous pourrions. »

Vous ne croyez pas à l'existence de l'écclésiastique que les cardinaux espagnols ont fait signer à Ganganelli, de cet écrit dont vous n'avez peut-être encore que les premières. J'accepte votre incrédulité; mais la faisant remonter plus haut, je demande très humblement si le Cœur de Rome le partage, et si, dans ce cas, elle consent à ce que la démonstration aille jusqu'au bout.

J'ai peut-être coupé le sursis des lettres, et si le Cœur de Rome pense qu'un pareil débat ne doit plus être éteint, si elle veut que des révolutions espagnoles le ravivent, que le Cœur de Rome prononce un seul mot. Bien salue,



il ne me sera peut-être pas tout à fait impossible de compléter ces révélations.

Ce n'est point une même mine que je me permets, encore moins un redoutable défi que je porte: un bon fils doit toujours honorer une bonne mère. A quelques épreuves qu'on m'en ait réservé, je ne suis jamais sorti, je ne sortirai jamais des bornes que le ciel m'a tracées. Les incessantes provocations de Votre Révérence, desolent aujourdhui une explication, elle est venue et je reste sous les armes.

Pour connaître à fond le cardinal de Bernis, cet étouffé qui vous tombe des nues, mon Révérend, mais qui, à coup sûr, ne descend pas du ciel, il n'y a qu'à lire votre ouvrage et le mien. Nous nous appuyons tous deux sur son enseignement, et, chose curieuse! tous deux nous le jugeons de la même manière. Vous ne l'estimez pas plus que moi. Seulement, auprès de vous il a des quarts d'heure de grâce. Vous accordez un discours de ses affaires le bénéfice des circonstances atténuantes. Je le prends tel qu'il se présente dans l'histoire. Votre Révérence, elle aussi, l'accepte un peu comme cela; mais Clément XIV, « ce génie plissant » dont vous célébrez à tue-tête la haute intelligence et les qualités supérieures, Clément XIV, ne faisait pas il comme le Père Thénier de cette érudition française. Dans un bref adressé, en 1773, au cardinal de Bernis, le Pape Ganganeschi s'exprimait ainsi sur le compte de cet homme d'esprit dérangé en prison. Père Thénier, écoutez votre Pape glorifiant celui que vous vous acharnez à ridiculiser; priez, Pontife et historien du Pontificat, tachez au moins de vous mettre d'accord. Votre Révérence a fleuri de vous de mailler

ce pauvre cardinal de Bernis, qu'elle a fait Clément XIV faisant son apostasie !

« Le souvenir des mérites dignes de toute louange que vous vote des vœux ardents de nous et du Saint-Siège apostolique est profondément gravé dans notre cœur et constamment présent à notre pensée, très-cher fils en Jésus-Christ; nous sommes heureux de voir que chaque jour vous en acquiesce de nouveaux, et nous nous laissons qu'ils se multiplieront encore à l'avenir, par l'excellence de vos conseils et la grandeur de vos œuvres. Dejà nous constatons parfaitement votre vertu et votre prudence, et cette bonté dans le maniement des affaires publiques qui a acquis à votre nom une gloire immortelle. Mais les œuvres grandes et éclatantes que vous avez faites et accomplies pour nous et pour l'Eglise sont de telle nature, que, bien que nous ayons conçu pour vous la plus haute estime, cependant nous nous sentons maintenant même vers vous par des sentiments plus grands encore de bienveillance et d'affection paternelle. »

Telle, mon Révérend, est que Clément XIV, votre Clément XIV, si bon juge des hommes, pensait du cardinal de Bernis, en tout au moins ce qu'il en écrivait à Bernis lui-même. Je ne vous demande pas de faire concorder vos appréciations si modestes avec le jugement de Congar, que, sans aucun doute, vous ne pouvez ni de flatterie ni de mensonge. Mais enfin, en présence de pareilles contradictions, vous devez bien convenir vous-même qu'il y a quelque chose à faire. Presque Clément XIV proclame les mérites dignes de toute louange,

l'excellence des conseils, la grandeur des ancrures, la prudence, l'habileté et la gloire immortelle du cardinal de Bernis, ne m'empêchez-vous pas tout naturel de supposer que Bernis doit au moins savoir ce qu'il écrit ?

Vous le savez bien lorsque vous pensez qu'il peut vous être utile ; moi, je ne le salue jamais. Pour moi, c'est le dix-huitième siècle en poudre et en manchettes, le dix-huitième siècle avec ses dépenses corruptions, le dix-huitième siècle marchant et courant. Or, ce pauvre cardinal de Bernis que j'ai vu que comme un apôtre, a tant bousillé de dépêches qu'après tout ce que j'ai fait ramasser de lui, vous trouvez encore mapin, vous soude-jeteur aux esclaves secrets du Val-de-A, de pauvre Clément XIV par son intenable faconde.

Où ! que Frédéric le Grand avait raison lorsqu'il s'écrit !

État de Bernis la nuit d'abondance.

Vous n'avez pas voulu savoir le précepte que ce Roi, votre ancien maître, vous donnait en langue bretonne et Votre Révérence comprend sa chose. Serez bien, je vous prie, ce simple raisonnement. Le cardinal de Bernis s'est vu, dans le Casimir, suppléer par les confesseurs espagnols. Les plures trépassés de Ganganelli ne correspondant pas à cet esprit tout en dehors et qui acceptait pour argent comptant les rouelles et les bien-mais qu'on accordait à sa gloire et à son desir de plaisir. Au moment de l'élection de Ganganelli — Clément XIV, — il sent qu'il a été dupé. Il se dit cela à lui-même, mais il ne veut pas l'avouer aux autres.

Adieu de dissimulation cet ordre, qui pourrait lui valoir la réputation d'homme qu'il résiste à ses vœux, Bernis ne veut pas avoir été battu par les cardinaux espagnols. Il finit qu'il se grandisse aux yeux de son gouvernement, il craint donc d'affaiblir la victoire remportée par les cardinaux de Solis et de la Cerda. Ces transactions qui ont tout obtenu les 16, 17 et 18 mai 1769, se trouvent, dans les dépêches du cardinal de Bernis, à la date des 19 juillet et 30 novembre de la même année, avoir été posées par leur Clément XIV. Bernis a un intérêt évident à répéter leur total succès ; il s'en donne à cœur joie, et c'est sur ces deux dépêches que vous bâtissez l'édifice de vos trois énormes volumes.

La base m'en semble un peu fragile, car elle repose uniquement sur deux colonnes de Bernis ; mais enfin c'est un fait, chose assez rare dans les deductions et les hypothèses de Votre Révérence. Le fait est flagrant, vous m'accorderiez bien, j'espère, le droit de le saisir au collet. Or, dans ces deux dépêches, dont vous arguez tant de complaisance, que lit-on ? C'est que Clément XIV a signé un engagement, dont le cardinal français, espérant d'amoindrir auprès de la cour de France l'intervention des cardinaux espagnols, cherche tant qu'il le peut, à diminuer la valeur. L'amour propre de Bernis est arrosé à la chose. Il doit douter de tout,

En bien ! relisez ses dépêches, il ne met pas l'engagement en doute ; il le reconnaît et surabondamment. Mais entre ces deux lettres, l'une du 19 juillet, l'autre du 30 novembre 1769, il en existe une du 28 juillet de la même année, toujours du cardinal de Bernis au duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères. Celle-là n'est point

ses archéves secrets du Vatican. Elle m'appartient, c'est dire elle est à votre disposition. Je l'ai publiée depuis cinq ans (1) et vous avez jugé prudent de la relever dans les livres de l'oubli. Elle tranche pourtant bien la question, car on y lit : *« Fierit qu'is (les cardinaux espagnols) ont fait signer au Pape n'est nullement obligatoiro. Le Pape lui-même n'en a dit la tenor. »*

Les cardinaux de Sella et de La Cerdà n'ont obtenu de Ganganelli qu'un écrit, le plus insignifiant de tous les écrits. Léoncel XIV en parle au cardinal de Bernis, il en discute en ce la les termes et la portée. Tous deux, Pape et Prince de l'Eglise, inclinent à penser qu'il n'est nullement obligatoiro. Bernis ne peut s'écarter ainsi comme vous prétendez qu'il a dû l'être au Conclave. Il n'y a plus d'intrigues, plus de dessous de cartes, plus d'habiles conclusions d'Ormau coulant aux portes. C'est un archevesque, ambassadeur de France, qui reçoit de plusieurs, de suprêmes confidences d'un Souverain Pontife et qu'il les transmet à sa Cour. Ici tout est sérieux et officiel. Or, Clement XIV, deux mois après son elevation sur le trône, avant que, durant le Conclave, il eût signé un écrit adressé au roi d'Espagne et concernant la suppression de l'Ordre de Jésus.

Ce n'était pas un engagement formel. Non Dieu ! Je le vois bien comme Clement XIV, comme le cardinal de Bernis et comme Votre Reverence. Je ne demande pas mieux ; mais puisqu'il y a un écrit, cet écrit de la part d'un candidat à la papauté dans les conditions tracées par les puissances, est un engagement. Car pourquoi

(1) *Clement XIV et les Jésuites*, p. 284.

l'auront-elles exigé ? Pourquoi l'aurait-il donné ? Que ce billet soit direct, qu'il soit formel, qu'il se contente de laisser entendre le plus vague espoir ou d'offrir la plus criminelle des certitudes, dès qu'il y a billet, il y a engagement. Nous verrons plus tard si cet engagement constitue le crime.

Ganganelli écrit au roi d'Espagne; il écrit sur la demande des catholiques espagnols; il écrit au sous-secrétaire qui a toute force veut la destruction de la Compagnie. Il écrit, lui qui a déjà été consulté et dont la consultation fut le délice du marquis d'Arborea. Il est nommé, quoique on dise Bernis, par la seule influence de l'Espagne, il faut donc que Ganganelli ait pris vis-à-vis du roi Charles III un engagement quelconque.

Un grand ministre disait souvent : donnez-moi deux lignes de la main d'un homme. Cela suffit pour le faire pendre. Au jugement de l'Eglise, combien faudra-t-il de syllabes pour déshonorer dans tous les siècles un cardinal qui aspire à la tiare et qui arrive au trône pontifical par cette voie ?

Je ne me pousse pas plus loin aujourd'hui la démonstration, car j'estime que ces deux dépêches du cardinal de Bernis deviennent la charge la plus accablante contre Clément XIV.

Libre maintenant à Votre Révérence de batailler, d'argumenter, d'appeler à son aide tous les embûches de la scolastique. Le cardinal de Bernis ne se rétracte pas sur ce point capital. Il le confirme en essayant de l'atténuer pour offrir à sa vanité blessée une fiche de consolation.

Allons plus loin. Quand bien même, pour un motif ou pour un autre, le cardinal de Borghèse démentirait ses actes du *Canclero*, quand il déclarerait que le futur Clément XIV n'a rien écrit, n'a rien signé, ce démenti tardif n'influerait pas ce qui existe. Une négation ne vaudra jamais une preuve. Or, la preuve, elle est partout, elle ressort de chaque fait connu de la nomination même de Ganganelli et lorsque la cour de Rome voudra cette preuve encore plus complète, la preuve ne se fera pas attendre.

Belluzzi recommandait même en chanson du bon sens et de l'art. Ce précepte est de toutes les langues et de tous les pays. On croirait que votre *Reverencia*, qui dans sa vie, a dû être peu faite de chansons, ne veut pas survivre, même en histoire, la loi établie par le poète français. Je tourne à chaque page de votre livre des feintes flagrantines de ce mépris pour les règles; jamais il ne fut plus marquée que sur le point auquel je m'attache ici. J'avais dit, sort de mon poème recueillies avec soin et publiées avec conscience, j'avais dit que les Jovistes étaient connus de ces leurs lettres, de ces leurs ouvrages et de ces leurs mémoires utiles pour repousser l'hypothèse d'une transaction de Ganganelli avec les cardinaux espagnols.

Afin de démentir jusqu'à l'évidence ce fait qui honnait un ordre religieux dans son élévation, la plus difficile de toutes les vertus, j'avais pris les Jésuites sur tous les coins du globe. En Chine comme à Paris, aux Indes comme à Rome, au milieu des loups vierges de l'Amérique comme au sein des dîna de la vieille Europe, partout ils courbaient la tête sans proférer un plainte. J'avais en-

gratité à leurs correspondances intimes de ces mots qui sont des actes de la plus éloquente soumission. Je n'hésite pas sur des paroles prononcées dans les chœurs de vérité ou relatives dans les œuvres publiées ou inédites des enfants de saint Ignace.

Tout cela, Père Thénier, vous a laissé insensible. Vous n'avez eu ni une louange à accorder, ni un coin de vos cinq ou six soixante-six pages à offrir à ce douloureux ancêtre engagé au légitime sacrifice. Mais il s'est rencontré sur votre route un jésuite qui, après avoir assisté à la dissolution de son ordre en France, était rentré dans le monde où il avait le contrôle des ambassades et des emplois publics. Cet ex-jésuite s'appelait l'abbé Georgel. Georgel a composé des mémoires sur les événements contemporains; il parle de la chute de la Compagnie, et il en parle avec une certaine vérité non exempte d'amertume. Il rappelle Clément XIV; c'est dans la cet ouvrage seul que vous avez recouru.

L'abbé Georgel, je ne trompe, vous avez bien soin de citer ses ouvrages : *le Père Georgel* ! ne lui avez parlé de la Société de Jésus depuis 1764. Il a écrit ses mémoires toute une plus tard, et de parurent après sa mort, en 1813. Depuis l'extinction de la Société en France il y reste aussi étranger que vous et moi. Les Jésuites n'avaient rien à voir dans ses récits; les Jésuites ne pouvaient ni les accepter ni les repousser, car ceci admettait, il faudrait qu'on rendit responsable la Compagnie des brochures de Carutti ou fassent des principes révolutionnaires; il faudrait qu'elle soit sous son patronage les écrits dramatiques de Geoffroy. Tous deux, anciens jésuites, se trouvent avec plusieurs autres dans la



même situation que Georges, si terriblement, dirai-je, si méchamment traité par vous du nom de Père.

Mais à ce compte si les ordres religieux doivent être solidaires du présent et de l'avenir des hommes qui, à tort ou à raison, renoncèrent à la vocation de leur jeunesse, que penseriez-vous, père de l'Oratoire, si je vous proposais d'adopter tous les enfants livrés sur la terre par les Oratoriens qui, dans la tourmente de 1793, jugèrent à propos de contracter des mariages civils? Que me répondrait votre Institut si, au lieu du procédé appliqué aux Jésuites, je voulais mettre à la charge de l'Oratoire les crimes dont les pères Fouché et Laboulaye, deux Oratoriens républicains, se sont souillés durant la Terreur? Quelle suite feriez-vous encourir, vous et les vôtres, si je prenais l'acquiescement de l'Oratoire pour en soustraire les auteurs profondément impies du père Baucou, votre frère en religion, auquel vous ne m'avez jamais?

Avec cet abusant de langage qui n'appartient qu'à votre Révérence, elle s'écrierait sans doute : « Quelle confiance peut-on donc avoir dans les écrivains historiques de pareils hommes? » Et, après une réponse aussi péroratoire, elle poursuivrait son chemin. Confirmons le nôtre, Père Chœur.

Eh bien, vous êtes donc un pontife, selon votre autre dictionnaire : un pontife sur les vêtements et sur le corps duquel la royauté du Christ devait être gravée, et par malheur c'est en pontife qu'on lea par l'imposture et qu'on lea par le mensonge. Il n'a pas fait d'engagement, pas signé de traité, pas conclu de marché. L'inc-

piration seule du Saint-Esprit l'a porté au trône, il y est monté à son corps défendant. Les cardinaux étonnés ont fait violence à sa modestie, il va régner dans sa force et dans son esprit. Vous tirez son horoscope, et cet horoscope est plus chrétien, plus politique que vrai, mais enfin, c'est une nouvelle pièce au procès tant à votre impartialité : je l'enregistre et *rejoins*. Vous aimez ainsi l'exactement de votre page.

« Pendant que les passions humaines s'agitent de part et d'autre avec le plus d'activité, le Providence divine poursuit mystérieusement l'homme de son choix, et le conduisant par les voies admirables de la justice vers le siège inflexible de la vérité, sur lequel il s'agit bientôt d'asseoir, et pour lequel il est prédestiné avant l'origine des temps. Bientôt s'approche le moment heureux auquel l'Eglise orpheline devra être consolée par l'apparition de son père, son chef, son suprême pasteur, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. »

Ce ne sera certainement pas à toi qu'on pourra adresser les paroles de véhémence justes que saint Thomas de Cantorbéry écrivait au cardinal Albert. « Je ne sais, cardinal le grand martyr d'Angleterre. (1) comment il se fait que dans votre cour de Rome, se soit toujours le parti de Dieu qu'on se refuse, de manière que Barabas se sature et que le Christ ait mis à mort... Les malheureux, les exilés et les innocents sont condamnés devant vous, par la seule raison qu'ils sont faibles, qu'ils sont les pauvres de Jésus-Christ et qu'ils tiennent à la justice. »

(1) *Script. anno 1210*, t. III, p. 446.

Voici Révérence se confier avec l'hypothèse, pour hisser sur un pedestal le pontife qu'elle veut relever de ses abaissements. ce pontife qui une fois de plus va prouver, d'après le témoignage de Tacite, qu'un empire indigne-ment acquis, ne peut être glorieusement occupé. Elle enfonce son trône d'une couronne de mots sonores; elle porte unnez devant lui, elle soule de la frangelette à chaque pas qu'il fait, mais elle aboutit à se battre dans le vide. Cette première année d'un pontificat si déplorablement fumeux, se consacre à écrire d'énormes lettres de bien-part aux souverains, et à recevoir leurs autres compléments. Protocole banal qui ne sortait pas de la routine consacrée et, au fond de toutes ces dépêches de félicitation, la colonne et l'aigle ne s'embrassaient point dans une paix qu'une longue campagne contenait au déshonneur de l'Eglise. L'Eglise allait subir la fureur des doctrines des affaires religieuses mal conduites et des choses politiques, mal réglées.

Clement XIV est pape. Le rêve de toute sa vie se trouve accompli. N'avait-il pas, en effet, été obsédé par cette vieille passion de tout temps enracinée au cœur des mortels, la passion du pouvoir. Mais alors ce prince dont la timidité faisait le fond du caractère, s'était avisé de la promesse que l'oubliion adressa à sa conscience. Il comprend que l'Étriquette est une mère dont les enfants ne sont jamais déshonorés, et professement toujours des enfants dignes d'elle. Il comprend qu'il est père, comme est père celui qui fait lever son soleil et tomber la pluie sur les bons et sur les méchants, qui s'élève point de rompre le réseau déjà brisé et n'étend pas la main qui ferme encore.

Ce n'est pas moi qui le juge ainsi, c'est vous, mon Père, vous qui, avant d'envoyer une lettre du cardinal de Bernis au duc de Choiseul, prenez soin de dire : « Bernis justifie Clément XIV d'une manière plus claire encore et plus frappante, dans sa dépêche du 30 novembre. » Il a écrit au roi, le roi lui a répondu à la manière au pied du mur. Il est vrai que dans la pénultième audience, j'ai trouvé le pape plus timide sur la destruction de l'ordre des Jésuites et même hésite qu' auparavant. Il voulait bien pointer sans risques sa pique le dilet dans lequel il s'est enfoncé; il craint, il hésite, il se sent peut-être de contenter les cours en s'opérant qu'en partie et qu'il a promis de faire en totalité, du moins il insiste fortement sur la nécessité du concours des autres princes.

« Cette perplexité donne lieu à une question : Le pape e-t-il jamais voulu et veut-il sincèrement engager la sainte Église la maison de France sur l'affaire des Jésuites.

« Je réponds à cette question deux choses : la première, qu'il est indubitable que le pape n'aime pas les Jésuites, et la seconde, que, comme il les craint encore plus qu'il ne les hait, et que sa sagesse est de bien vivre avec tous les souverains sans mécontenter les uns en contredisant les autres, le saint Père se résout à dire que la France et l'Espagne se contentassent d'une extinction partielle de la société, et de l'humiliation et du discrédit ou il espère de la réduire dans ses propres États. Mais après les promesses du pape, lui est-il possible d'en demeurer là ? Je réponds encore à cette question, qu'il ne pourra reculer si on le serre de près, mais il faudra du temps. »

Vous vous effiez souvent, Père Théobald, et toujours sans doute avec un nouveau plaisir pour vos lecteurs. Fait de votre exemple, je pourrais à mon tour vous offrir quelques pages d'histoire tracées par moi, de ces pages qui malheureusement contredisent un peu les élévisions de sa Révérence. Alors, pour prouver que Ganganeili n'a jamais converti le pouvoir papal, et que la terre est descendue des dieux sur sa tête, vous écririez : « Clément XIV est grand, par et sans labe avant son éléction ; tel il se montre sur le trône pontifical, il descend tel dans le tombeau. Il puise sa force dans le connaissance qu'il avait de n'avoir pas fait le moindre pas pour être revêtu de la tiare pontificale. »

Or dans Clément XIV et les Révélés, de la page 278 à la page 282, il se formule une accusation basée sur les faits et sur les documents, accusation qui démontre que chacun a demandé et obtenu le salut de son établissement. Les cardinaux d'York, Leiria, Corsini, Pallavicini, Negroni, Malvezzi et Branciforte palpent après l'élection des récompenses stipulées auparavant. C'est le tour des intrigues, des faugonnages et des protégés ; ce fut aussi celui des persécutions. Deux prêtres, Antonicelli et Ganganeili, avaient bien mérité de l'Eglise. A la demande du marquis d'Archelesse et du cardinal de Bernis, Ganganeili les proscrivit en tête avant même d'être proclamé.

Le *De révélation* non averti prêterait au votre en aide à votre Révérence ; elle a daigné de s'occuper de semblables détails. Cette mendicité qui sollicite à toutes portes et qui reçoit de toutes mains, c'était de l'histoire, sans équivoque que le récit. Mais raconter tous les événements et en tirer des conséquences logiques n'est pas

voire effrayé. Vous avez accepté à l'instinct l'entrepriſe délicate pour Clément XIV. Vous le devez de toutes les perfectiones.

De votre pleine puissance vous lui accordez même du courage. L'admiration permet tout, souffrir tout dans le panégyrique. Mais afin de consacrer cette seule irréprochable que vous prêtez à Ganganelli, il ne lui faut pas le mettre en présence de ses contemporains et de ses complices. Il ne fallait pas surtout évoquer des dépêches semblables à celle que, le 23 août 1776, Choiseul adresse au cardinal de Bernis. Bernis lui n'a fait part des torteurs qui ensangantaient cette bête de pape, il a peur d'être empoisonné, et à ces crueses chancériques le duc de Choiseul répond :

« Je ne saurais me persuader qu'il (Clément XII) soit assez crédule et assez pusillanime pour recevoir sans tant de facilité les impressions de terreur qu'on cherche à lui donner sur les attitudes qu'on prétend former contre sa vie. La société des Jésuites a été regardée par sa doctrine, son agissant et ses intriguers, comme dangereuse dans les pays d'où elle a été expulsée, mais on ne l'a point accusée d'être composée d'empoisonneurs, et il n'y a que la haine jalouse et la haine fanatique de quelques hommes qui puissent l'en soupçonner. Le général de l'ordre de la Passion aurait dû se dispenser de donner à cet égard l'exis adressé qui paraît avoir contristé ses indignations dont Sa Sainteté commence à se plaindre, et lui avoir inspiré de fausses alarmes. S'il est susceptible de pareil effort, on ne les lui épargnera pas, et il ne serait pas impossible que les partisans des Jésuites fissent usage de leur Rôver

de ce moyen de procéder, on peut-être d'éluder tous des-  
trictifs. »

Le voilà ce Pape que vous exposez à la vénération des  
siècles. Le voilà assis de la terre, mais sur la Chaire de  
Pierre, commandant par la loi à l'Univers entier et inscri-  
bant comme une vieille femme à tous les commandes  
de penser que sortent des courants pour effleurer son  
imagination. Il doit motiver les peuples des choses du  
ciel, fortifier les faibles, soutenir les forts, encourager  
les timides et restreindre les chancelants. Mais en présence  
de cette maison de désordres moraux et de rivalités so-  
ciales que font germer le phylloxéra et l'aspérité, ce  
Pape ne trouve une espèce d'énergie que pour lire con-  
sistamment contre les despotismes de ses résolutions  
liturgiques.

Il va courber le genou du droit et de l'innocence  
sous les batailles de la force bestiale. Il fera abdiquer la  
vérité devant les préjugés de la haine ou de l'igno-  
rance. Pour sauver au peu d'âmes qui lui restent à vi-  
vre dans la certitude quelques jours de popularité et un  
trimestre de gloire, il se prépare lentement aux inepties  
méditées de langue malin contre l'Ordre de Jésus, sa vic-  
time.

L'Infidélité, descendue sur sa tête, doit lui montrer  
dans le lointain cette révolution qui arrive, qui grandit  
comme les trombes, orgue de doctrines, mélange d'er-  
reurs, de idées reçues et de préoccupations, d'après la  
vue vague de saint Augustin, les hommes se dévorent  
entre eux comme des poissons. Ses oracles, toujours  
révélateurs au lieu des pas d'assurances imaginaires,

pouraient entendre le bruit sourd du martyre qui momentanément démasque et qui exalte la logique égale du silence.

Comme le prophète Isaac, il devrait avoir déjà vu dans les impitoyables décrets de la Providence un peuple entier se ruer comme contre lui-même, comme contre vous, et avec un effroyable tumulte, l'entant se lever contre le vieillard, la populace contre les grands, parce qu'ils ont opposé leur langue et leurs inventions contre Dieu. Et ce Pape, malheureux, qui d'habitude sur la vie prise d'un tortillon, ne voit rien. Il n'entend rien, il n'énonce rien que des soupçons creuser plus injurieux pour sa fermeté d'être que pour la Carapace de Jésus.

On lui affirmait, qu'une fois l'été il serait aussi difficile de relever cette société religieuse de sa chute que de hisser Saint-Pierre de Rome avec le poids du chemin. Et lui qui n'avait pas osé savoir qu'on échoue rarement lorsqu'on a l'audace de faire les choses qui ne paraissent pas impossibles, lui, plongeait volontairement la barque de l'Eglise sous la protection des orages. Ses braves aspirations vers un mieux philosophique éloignaient le remède du mal sans éloigner le mal lui-même. La parole avait été donnée à ce pape, ainsi qu'à ses prédécesseurs et à ses successeurs sur le trône, pour interpréter la mystérieuse disposition des œuvres de Dieu. Il avait mission de faire sa justice des peuples marins et corrompus, comme était le lambeau dont le monde doit être éclairé et il n'avait d'attention que pour recueillir les calomnies des courriers en apostrophe de la première ainsi que de la centième heure.



Tous venant alors se grouper autour du Siège romain. N'était-ce pas de là que devait partir le signal de l'embrasement du monde? N'était-ce pas au pied de cette Chaire apostolique, si magnifiquement glorifiée par eux sur tous les continents que les Jésuites attendaient avec leur incomparable dévouement à l'Eglise?

Sous ce pontificat, l'Eglise souffrait autant par les maux que jamais elle souffrait par les crimes. Comme la Révolution dont il est le sinistre précurseur, Clément XIV va révéler un nouveau mal et une nouvelle terre. Rome qui prend l'aspect pour la terre, il sacrifie au Moloch de l'ambition des vices, des talents et des qualités qui l'avaient fait saine et saine partout ailleurs que sur le trône.

Que Votre Révérence achève donc son histoire. Vous l'avez commencée sous de tristes auspices. Pour votre dignité de prêtre, pour votre réputation d'historien, je voudrais que cette œuvre put se terminer dans un sentiment de justice et de probité. Comme les martyrs des temps passés, les Jésuites, mais à mort par Clément XIV, n'ont pas été à Dieu : l'indigne augustin ardiens, venger notre sang.

Ce qu'ils n'ont jamais eu la pensée de faire contre Clément XIV, ils ne l'ont jamais fait contre vous. Quel que soit le sort réservé à votre indignité laïque, les Jésuites sont destinés à lui survivre. Ils en ont vu, ils en verront passer bien d'autres. Multipliez-le en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne par toutes les voies de la presse. Commandez à des compagnons littéraires, qui ont le malheur d'ignorer et la bonne fortune d'être

aguarda, de tradusse qu'orale lingua (1) nel ouvrage qui, plus tard, sera un remerciement pour vous. A quel effort, à quel tour d'acharnement dévot et les belles prodigieuses de la publication ?

Je n'ai ni le droit ni le pouvoir de faire un appel à votre cordialité. Par le sacrifice dont vous avez l'honneur d'être revêtu, vous devez connaître, mieux que moi, les obligations qu'impose la charité chrétienne.

A Votre Révérence de s'insérer dans le cadre de la prière et de l'étude, si elle a suivi fidèlement les principes qu'elle s'est donné la peine de me rappeler en termes quelquefois pleins d'une acrimonie aussi peu ecclésiastique.

Sur nous retombent ainsi les brûlants termes de l'accusation. Je m'y présente avec le même respect pour

(1) L'éditeur du Père Thomas, qui probablement s'est trompé que le Père Thomas lui-même, publie les trois gros volumes de l'Épître du Pontificat de Clément XIV dans de si étranges conditions, il y a, sous cette quadruple édition monstrueuse d'un livre défectueux par la faute de l'auteur et par les péchés du traducteur, un si bon petit registre d'indignité, que, sans vouloir approfondir l'approfondir, nous nous contentons de montrer sous les yeux du lecteur la satisfaction. Cette notice l'éditeur se trouve à la première page de l'œuvre du Père Thomas :

« Des traductions du présent ouvrage, en langue italienne et anglaise, paraîtront incessamment dans la même librairie. L'auteur désire formellement s'accepter la responsabilité d'aucune traduction publiée avant d'avoir passé sous ses yeux et reçu son approbation. L'original allemand est déjà sous presse dans notre maison à Leipzig. »



**Œuvres de M. CRÉTEAU-JOLY**  
**EN VENTE**

A LA BIBLIOTHÈQUE DE N<sup>OS</sup> V<sup>OS</sup> PONSCELOUX-RENAUD,  
rue St-Sulpice, 23,

**CLÉMENT XIV ET LES JÉSUITES**

182

**HISTOIRE DE LA DESTRUCTION DES JÉSUITES**

COMPOSÉ PAR LES DOCUMENTS OFFICIELS ET AUTHENTIFIÉS.

Éditions fidèles, considérablement augmentées et ornées de dix vignettes  
Paris 1 fr 50 c.

Le même Ouvrage, format Chaperonier, prix 1 fr 50 c

**HISTOIRE RELIGIEUSE, POLITIQUE**  
**ET LITTÉRAIRE**

**DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS**

COMPOSÉ PAR LES DOCUMENTS OFFICIELS ET AUTHENTIFIÉS

Ouvrage orné de Portraits et de Plan-Simile.

Éditions fidèles, revue, augmentée et enrichie d'une table alphabétique

des matières, 4 forts volumes in-8°, prix 10 fr

Le même Ouvrage, format Chaperonier, prix 10 fr

**HISTOIRE DE LA VENDÉE MILITAIRE**

*Avec son Carté de l'histoire de la guerre.*

Éditions fidèles, 4 forts volumes in-8°, prix 10 francs

Le même Ouvrage, format Chaperonier, prix 10 fr

**HISTOIRE DU SUNDERBUND**

2 volumes in-8°, prix 10 fr

Paris, Imp. de Breuille-Loup, N<sup>OS</sup> 23, rue de la Harpe, au-dessous de la Chapelle, 23